





No 2
c. ch^e

8^o Gall. com.

402 n Montprensier

208
p. 2

<36603002590012

<36603002590012

Bayer. Staatsbibliothek

Vol 3
Sept

MÉMOIRES

DE

MADemoiselle

DE

MONTPENSIER.

TOME PREMIER.

MÉMOIRES

DE

MADAME DE

DE

MONTPELIER.

TOME PREMIER.

MÉMOIRES

DE

MADemoiselle

DE

MONTPENSIER,

FILLE DE GASTON D'ORLÉANS,

FRERE DE LOUIS XIII,

ROI DE FRANCE.

NOUVELLE ÉDITION,

Où l'on a rempli les Lacunes qui étoient dans les Editions précédentes, corrigé un très-grand nombre de fautes, & ajouté divers Ouvrages de MADemoiselle, très-curieux.

TOME PREMIER.



A. MAESTRICH,

Chez J. EDME DUFOR & PHIL. ROUX,
Imprimeurs & Libraires, associés.

M. DCC. LXXVI.

MEMOIRES

DE

MADemoiselle

DE

MONTFENSTER

ROYAUME DE FRANCE
BIBLIOTHEQUE
MUSEUM
NATURAL
HISTOIRE
NATURAL

NOUVELLE EDITION

On l'on a rempli les Lachures qui étoient dans
les Editions précédentes, corrigé un très-grand
nombre de fautes, & ajouté divers Ouvrages
de MADemoiselle, très-currer.

TOME PREMIER

A M A S T R I C H T

Chez J. Edme Dureau & Fils. Roux
Imprimeurs & Libraires, associés.

GESCHENK
FRANZOSISCHE

P R É F A C E.

IL y a peu d'Ouvrages historiques qui ayent été aussi favorablement reçus que les MEMOIRES DE MADemoiselle d'ORLÉANS, *Duchesse de MONTPENSIER*. Après la premiere Edition qui s'en fit en Hollande en 1728, ils furent presque en même-temps réimprimés à Rouen, à Avignon, à Toulouse; & ces diverses Editions ont été rapidement enlevées.

Ce succès n'a rien de surprenant; pour peu qu'on réfléchisse sur le mérite réel de ces Mémoires. Intrigues de Cour, événements politiques & militaires, anecdotes curieuses, tour ingénieux donné aux choses les plus communes, l'Art d'y intéresser les Lecteurs; voilà en peu de mots les beautés dominantes de cet Ouvrage.

Ce n'est ni par humeur, ni par
Tome I.

jalouſie que cette illuſtre Auteur diſtribue les louanges & le blâme ; tout y eſt dicté par une raiſon noble & élevée ; lorsqu'il lui arrive de chatouiller la malignité humaine, ce n'eſt jamais aux dépens de la vérité , & l'on ne ſent qu'une paſſion immodérée de ne rien déguifer. A l'égard du ſtyle, on convient qu'il eſt pur & coulant , & l'on y remarque ſans peine ces tours libres & naturels que donne l'uſage du monde poli. D'ailleurs, on ſait que Mr. de Segrais a retouché le ſtyle ; un tel réviſeur n'a pu que prêter de nouvelles graces.

Ceux qui ont étudié le génie de notre Langue , ſavent que la plus grande difficulté eſt d'exprimer noblement les petites choſes. Il me ſemble qu'il n'y a guere d'Ouvrage où cet agrément ſoit plus ſenſible que dans ces Mémoires. Les petites bagatelles y ſont dites avec une élégante ſimplicité , ſans ces

périphrases languissantes , si ordinaires à certains Historiens assez décriés , sans qu'il soit nécessaire de les nommer. Le style historique demande principalement de la clarté & de la naïveté ; mais il ne faut pas qu'il y entre rien de bas & de trivial.

Si le style de ces Mémoires mérite des éloges , il faut avouer en même-temps que l'enchaînement des faits & les transitions ne sont pas moins admirables ; rien n'est plus agréablement conté , & par je ne fais quel charme secret , vous croyez être par-tout où l'Historien vous mene. Ce que je dis ici naît de l'impression qu'à faite sur moi la lecture de ces Mémoires.

La premiere Edition , quoique moins défectueuse que les suivantes , ne satisfait pas entièrement les Lecteurs intelligents & curieux. Ils trouverent la plupart des noms propres défigurés , des morceaux considérables supprimés , une infinité de

petites lacunes , des contre-sens , des phrases louches ; tous ces défauts leur firent souhaiter une Edition plus ample & plus correcte. Ce qu'il y a de bien singulier , c'est que le commencement de ces Mémoires ne se trouve pas dans les Editions précédentes. Il y a lieu d'espérer que le Public sera content de celle-ci. Elle a été faite d'après un Manuscrit donné par MADemoiselle à Mr. de Harlay , Premier Président du Parlement. On a eu soin de corriger toutes les fautes qu'on a remarquées dans les autres Editions , & il n'y a plus aucune lacune ; en sorte que ce sont ici les Mémoires complets de cette illustre Princesse.

On y trouvera la relation entière de ce fameux combat qui se donna en 1652 à la Porte de St. Antoine , & où Mademoiselle fit tirer le canon de la Bastille sur les Troupes du Roi , & ouvrir les por-

P R É F A C E. v

tes à Mr. le Prince qui entra avec son armée dans Paris. Ce curieux morceau manque dans les autres Editions.

Puisque mon sujet m'a naturellement conduit aux Guerres civiles de Paris , je prendrai occasion de parler d'un monument , qui fut consacré à en conserver le souvenir d'une maniere bien humiliante pour les Habitants de la Capitale du Royaume. En 1653 , Mr. le Gouverneur, le Prévôt des Marchands, & les Echevins firent faire par des ordres supérieurs , une statue de marbre de la grandeur de cinq pieds & demi , représentant Louis XIV , habillé à l'antique , avec un manteau à la Romaine semé de fleurs de lys , la tête couronnée de lauriers , tenant en sa main un sceptre avec lequel il montrait la rebellion qu'il avoit étouffée. On la voyoit sous la figure d'un Soldat que le Monarque fouloit aux pieds.

vi *P R É F A C E.*

Ce foldat étoit armé d'un corselet
& d'un javelot, & sur son cimier
l'on voyoit un chat qui tenoit dans
ses griffes un jonc rompu. Il y avoit
au-deffous de la statue, l'inscrip-
tion suivante:

LUDOVICO XIV,
REGI CHRISTIANISSIMO,
PERDUELLIUM DEBEL-
LATORI,
URBIS PACATORI,
PRÆSENTIA, AUTORITATE,
CLEMENTIA,
EXEMPLO PATRIS, AVIQUE
REGUM
INVICTISSIMORUM
ÆTERNUM REVERENTIÆ
FIDEIQUE MONIMENTUM
DEVOWERUNT,
FRANCISCUS DE L'HOSPITAL
FRANCIÆ POLEMARCHUS,
URBIS MODERATOR:
ANTONIUS LE FEBURE
URBI PRÆPOSITUS,
MICHAEL GUILLOIS,
NICOLAUS PHILIPPES,
ANDREAS LE VIEUX,
PETRUS DENISSON

ÆDILES:
 GERMANUS PIETRE
 REGIS URBANUSQUE
 PROCURATOR,
 MARTINUS LE MAIRE
 SCRIBA,
 NICOLAUS BOUCOT
 QUÆSTOR
 ANNO MDCLIII.

Cette statue fut placée à l'Hôtel-de-Ville en 1654, & elle y demeura jusqu'en 1687, auquel temps le Roi vint y dîner; & s'étant tourné en descendant du côté de la statue, il dit : *Cela n'est plus de saison.* Dès la nuit on travailla à l'ôter, & elle fut portée dans une maison de campagne du Président de Fourci, alors Prévôt des Marchands. Deux ans après, on plaça à l'Hôtel-de-Ville, la statue de Louis XIV qu'on y voit encore aujourd'hui.

On me pardonnera d'autant plus facilement cette digression, qu'aucun Ecrivain, pas même l'Historien de la Ville de Paris, n'a parlé

d'un fait si remarquable. Je reviens maintenant à la nouvelle Edition de ces Mémoires.

I. Pour la rendre plus curieuse , on y a joint quelques Lettres de Mademoiselle & de Madame de Motteville. Elles sont tirées d'un *Recueil de quelques Pièces nouvelles & galantes* imprimé à Cologne en 1654 , chez le fameux *Pierre du Marteau*. Mademoiselle parle de ces Lettres dans ces Mémoires. Le nom des deux Auteurs suffit pour en donner une idée avantageuse. Si de leur temps on avoit imprimé certains Ouvrages mystiques dont on a régalé le Public il y a quelques années , elles se feroient encore plus heureusement égayées sur ces pieux Romans , que sur la mysticité de Sainte Thérèse.

II. On a ajouté en second lieu aux Mémoires une Historiette assez bien écrite , & qui a pour titre : *Les Amours de Mademoiselle & de Mr.*

de Lauzun. Ce petit Ouvrage n'est pas commun. On ne fera pas fâché de voir comment l'Auteur a habillé une intrigue contée historiquement dans les Mémoires.

III. Le Public fera bien-aïse de trouver à la suite de ces Mémoires, quelques petits Ouvrages que la Princesse a composés. Les deux Romans satyriques, intitulés: *La Description de l'Isle invisible, Histoire de la Reine de Paphlagonie*, ne manqueront pas de plaire aux Curieux, quoiqu'ils ayent déjà été imprimés dans la seconde partie du *Segraisiana*. Voici ce que dit à ce sujet Mr. Huet. (*), La Princesse se

(*) Delectabatur illa lectione historiarum, earumque imprimis fabellarum, quæ Romanenses appellantur; dumque puellarum suarum manibus comeretur, vices apud se obire me volebat anagnostæ, multaque solebat rogitare variis de rebus, quas ipsa offerebat lectio. Unde perspecta mihi est, & singularis ejus solertia, & non vulgaris nec puellaris eruditio; ac multo magis etiam ex lucubratis ab eâ duabus Romanen-

X P R É F A C E.

„ plaisoit beaucoup à la lecture de
 „ l'Histoire , & sur-tout des Ro-
 „ mans ; & tandis qu'elle étoit à
 „ sa toilette , elle se servoit de moi
 „ pour lecteur , & me faisoit di-

sibus fabellis , excogitatis oppidò acutè , & perquam argutè explicatis , omnisque leporis & elegantiae plenis , quarum alteri titulum fecit , *Invisibilis Insulae Descriptio* , quâ falsissimè ludificata est Equitem quemdam honorarium Parlamenti Dombensis ; alteri *Reginae Papblagonum Historia* , quæ perpetua est nobilissimæ cujusdam Virginis , sed illepidæ & invenustæ , arguta & occulta irrisio. Jusserat eas typis exarari Virgo Regia , sed pauculis inde expressis Exemplaribus ; quæ omnia sibi vindicaverat , sedulò cavens ne emanarent in Vulgus. At unum tamen , pro suâ benignitate , donaverat mihi dono : cujus etiam ad oram propria personarum nomina jusserat adscribi , quæ dissimulata exstabant in contextu. Libellos itaque auro contra caros non habebam , cum eorum sibi ad paucos dies usuram permitti postularunt primariæ duæ foeminae , cognitæ mihi jamdiù familiariter , fideique in servandis promissis , uti quidem rebar , certæ & indubitatae ; te tamen ipsa , uti expertus sum , fallacissimæ ; meos enim à me abstulerunt libellos , sibi que serviunt. HUETI *Commentarius de Rebus ad eum pertinentibus.* P. 192 , 193.

„ verses questions sur ce que je li-
 „ fois. Je connus par-là la finesse
 „ de son esprit , & son érudition
 „ peu commune , mais encore
 „ mieux par deux Romans de sa
 „ façon , imaginés avec esprit,
 „ développés avec adresse , &
 „ pleins de graces & de finesse.
 „ Dans l'un , qui est intitulé : *La*
 „ *Description de l'Isle invisible* ,
 „ elle a finement raillé un certain
 „ Chevalier d'Honneur du Parle-
 „ ment de Dombes ; & l'autre qui
 „ a pour titre , *l'Histoire de la*
 „ *Reine de Paphlagonie* , est une
 „ raillerie adroite & cachée d'une
 „ fille de condition , qui n'avoit
 „ ni beauté ni agrément. La Prin-
 „ cesse fit imprimer ces Romans ;
 „ mais elle en tira un fort petit
 „ nombre d'exemplaires qu'elle
 „ s'étoit réservés , prenant bien
 „ garde qu'ils ne se répandissent
 „ dans le Public : mais elle me fit
 „ présent d'un exemplaire , à la
 „ a vj

„ marge duquel elle avoit fait met-
 „ tre les noms des personnes qui
 „ ne font point marqués dans l'im-
 „ primé. Je n'aurois pas donné ces
 „ deux Brochures pour tout l'or
 „ du monde : mais les ayant prê-
 „ tés pour peu de jours à deux
 „ femmes du premier rang, avec
 „ qui j'étois lié depuis long-temps,
 „ que je croyois d'une fidélité in-
 „ violable à tenir leur parole, mais
 „ que l'expérience m'a appris être
 „ de très-mauvaise foi, elles m'ont
 „ enlevé ces deux Romans, & les
 „ ont gardés.

Je ne fais si l'on peut croire ce
 que disent les Auteurs (*) du *Segrai-
 siana*, que Mr. de Segrais fit impri-
 mer à Bordeaux l'Histoire de la
Princesse de Paphlagonie, qu'elle le
 fit à l'occasion de la Princesse de
 Paphlagonie dont il est parlé dans
 le *Cyrus* de Mlle. de Scudery, &

(*) *Segraisiana* ou *Mémoires anecd. de
 Mr. de Segrais*, Edit. d'Amst. pag. 171.

que sous des noms empruntés elle y a mêlé beaucoup de choses satyriques contre les Dames de la Cour de ce temps-là.

IV. La réimpression des Mémoires de Mademoiselle de Montpensier fit naître d'abord le dessein d'y joindre les portraits qu'elle avoit pris soin de recueillir. J'avouerai ingénument que je ne les connoissois que par ce que j'en avois lu dans le *Segraisiana*. (*) Il y est dit que Mr. de Segrais, conjointement avec Monsieur ***, avoit fait imprimer un recueil de cent portraits, dont il y en avoit quarante de la composition de Mademoiselle; mais qu'on n'en avoit tiré que trente exemplaires, & qu'on avoit eu soin de rompre la planche; en sorte qu'il n'a pas été possible à l'Imprimeur d'en tirer un plus grand nombre. Je fis pendant l'année 1732, les recherches les plus vives pour découvrir ce Re-

(*) Page 171, édit. d'Amst.

cueil, dont j'ignorois la forme & la date de l'impression; mais ma peine fut inutile. Quelques personnes que je consultai là-dessus m'assurèrent que ces mêmes portraits avoient été inférés dans un recueil imprimé sous le titre de *Galerie des Peintures*, &c. 1659, en 2 vol. in-8°. chez Charles de Sercy, & réimprimé l'an 1663, en 2 vol. in-12. chez le même Libraire; & qu'il seroit facile de découvrir les portraits qui avoient formé le recueil de Mademoiselle, pour peu qu'on connût les personnes attachées à cette Princesse. J'examinai ces deux recueils; mais mon embarras fût extrême. Il y a un plus grands nombre de portraits dans la seconde édition que dans la première. Mais aussi il y en a quelques-uns dans celle-ci qui ne sont pas dans l'autre. Long-temps après, c'est-à-dire en 1733, parut chez Jacques Guerin le *Catalogue des Livres du Cabinet de Mr. **, (Humbert de Cangey) &

je trouvai à la page 126 le titre de l'Ouvrage que je cherchois. *Divers Portraits faits par ordre de Mademoiselle par les soins de Mr. Huet, Evêque d'Avranches, (Caen) 1659, gr. pap.* Le Roi ayant acheté quarante mille francs ce cabinet curieux, pour avoir dans sa Bibliothèque un grand nombre de Livres rares, il me fut facile de consulter ce Recueil, qui est in-4°. de 342 pages, sans l'Epître dédicatoire & les Préfaces. Il y a à la tête une Renommée qui tient une trompette à chaque main. Au-dessous de l'une on lit : *Divers Portraits*, & au-dessous de l'autre sont les armes de Mademoiselle. A la page suivante, on trouve le titre du Recueil, *divers Portraits*, & après, les armes de Mademoiselle; au-dessous on lit : *imprimés en l'année M. DC. LIX*; après quoi on trouve cette Note manuscrite, à Caen par ordre & aux dépens de Mademoi-

selle, sous les yeux & par les soins de Mr. Daniel Huet, depuis Evêque d'Avranches. Il n'en a été tiré que 60 exemplaires. On sait cette particularité de Mr. Huet lui-même, qui l'a dit en 1718 à un de ses amis. Voilà déjà une erreur de calcul commise par les Auteurs du Segrasiana. J'en découvris bientôt une autre en consultant la Table du Recueil, où je ne trouvai que cinquante-neuf Portraits, dont seize seulement ont été composés par Mademoiselle. Je conclus de-là que Mr. de Segrais, qu'on assure avoir eu () un exemplaire de ces Portraits, n'a point tenu le discours qu'on lui prête. Je comparai ensuite ce Recueil avec la Galerie des Peintures, & je vis que de ces cinquante-neuf Portraits, il y en avoit quinze dans la Galerie, parmi lesquels on n'en trouve que trois de la composition de Mademoiselle, désignée par ces*

(*) Segrasiana page 872.

trois lettres M. D. O. Vu la rareté de ce Recueil, je l'ai fait copier & imprimer à la suite des Mémoires de Mademoiselle. Il ne sera pas inutile de dire ici ce qui donna naissance à la mode de faire des Portraits.

(*) Ce fut Madame la Princesse de Tarente, & Mademoiselle de la Trimouille, qui mirent les Portraits à la mode; dans une visite qu'elles rendirent à Mademoiselle, qui étoit alors à Champigny; elles lui parlerent de certains Portraits qu'elles avoient vus en Hollande, & sur lesquels elles avoient fait le leur. Mademoiselle eut la curiosité de les voir, & l'envie lui prit de faire le sien, qui fut pensé & écrit en un quart-d'heure. Elle en composa ensuite plusieurs autres. L'exemple de cette Princesse fut bientôt suivi, &

(*) Voyez la Préface qui est au commencement des *Portraits*.

l'on vit éclore une infinité de Portraits.

(*) Et comme jadis Bouts-rimés
Inonderent toute la France,
Et qu'ils ne furent supprimés
Que par notre propre inconstance,
Aujourd'hui Portraits à foison
Se font voir sur notre horison,
Et sont les beaux objets de toute l'éloquence.
Il n'est point de petit garçon,
Qui n'en donne au Public quelque un de sa façon;
Il n'est point de fille ou de femme,
Qui ne nous dépeigne son ame,
Et qui ne fasse voir à nud.
Ce qu'elle a de plus inconnu.

Ce qu'il y a de remarquable,
c'est que dans le temps qu'on introduisit ces Portraits, où pour l'ordinaire regne un air de flatterie, Boileau commença à composer ses Satyres. La mode des Portraits disparut de la Cour insensiblement; mais elle se conserva dans l'Académie Françoise, où *ceux qui la composent n'ont d'autre fonction que de jaser sans cesse*, dit le Président de

(*) Voyez Tom. VIII, XXXVIII. Portrait de M. L. D. C.

Montesquieu (*): *L'éloge va se placer de lui-même dans leur babil éternel ; & sitôt qu'ils sont initiés dans ses mystères , la fureur du panégyrique vient les saisir , & ne les quitte plus.* En effet, l'Académie est aujourd'hui bornée à un commerce de fades louanges ; le récipiendaire dit en style précieux que son prédécesseur étoit un grand homme, un Académicien en convient dans la réponse qu'il lui fait dans le même style, & ajoute que lui récipiendaire est encore un plus grand homme. Voilà en quoi consistent les nobles occupations de l'Académie Française. Les Brevets de la Calotte auroient été un excellent antidote contre ce mauvais goût, si les Auteurs, contents de saisir le ridicule qu'il est permis d'attaquer dans la Comédie, n'avoient pas eu l'insolence de lancer des traits indécents & dange-

(*) Lettres Persannes, Tome I, page 311, édit. d'Amst. de 1730.

reux contre ce qu'il y a de personnes les plus respectables.

Mais revenons aux Portraits. (*) Mademoiselle joignit quarante-trois Portraits aux seize qu'elle avoit composés, & en fit un Recueil pour être mis dans les armoires de sa belle maison de Saint-Fargeau, qui appartient aujourd'hui à Mr. le Pelletier des Forts, autrefois Contrôleur-Général des Finances. Quoique dans l'Epître dédicatoire, différente de celle qu'on voit à la tête de *la Galerie des Peintures*, on y dise que c'est à l'insu de cette Princesse qu'on a imprimé ce Recueil, il est certain qu'elle ordonna à Mr. Huet de le faire imprimer. On eut recours à cette feinte pour dépayser les personnes qui pouvoient être blessées de quelques traits satyriques. Voici ce que Mr. Huet nous dit à ce sujet dans ses mémoires (†). *Et in aulâ,*

(*) Voyez la Préface des Portraits.

(†) Comment. de rebus ad eum pertinentib.
pag. 193 & 194.

& in urbe invaluit paucis post annis ille mos, ut elegantioris ingenii viri ac foeminæ, & oris sui formam, & corporis habitum, & mores ac studia describerent, & velut in tabellâ depingerent; proptereaque hujusmodi descriptiones vulgò imagines dicerentur. In iis plurimum se exercuit nobilissima Virgo; cùmque multas & descripsisset ipsa, & descriptas ab aliis selegisset, operam dare me voluit, ut eæ typis clàm mandarentur.

Après avoir parlé des ouvrages de Mademoiselle, il ne me reste plus qu'à dire quelque chose de sa personne.

ANNE-MARIE-LOUISE D'ORLANS, connue sous le nom de *Mademoiselle*, & ensuite sous celui de *Mademoiselle d'Orléans, Duchesse de Montpensier*, étoit fille de Gaston de France, Duc d'Orléans, frere de Louis XIII, & de Marie de Bourbon, Duchesse de Montpensier. Elle naquit au Louvre à Paris le 29

xxij . P R É F A C E .

Mai 1627 , & sa mere mourut cinq jours après.

Il paroît par ses Mémoires , qu'elle avoit l'esprit fier , beaucoup de courage & de grandeur d'ame. Sa hardiesse parut dans le fameux combat donné à la Porte de St. Antoine , & dans la maniere adroite avec laquelle elle entra dans Orléans.

C'est dans ses Mémoires même qu'on connoîtra encore mieux le génie de cette Princesse. Elle s'y peint avec les couleurs les plus naturelles.

Outre les Ouvrages dont nous avons parlé , elle a encore composé des *réflexions morales & chrétiennes sur le premier livre de l'Imitation de J. C.* Paris 1694 , in-12. Dans l'avertissement de ces réflexions , il est dit que l'Auteur avoit déjà donné au public un petit ouvrage *sur les huit Béatitudes* , qui avoit été bien reçu. Mr. de Vertron lui attribue ces deux ou-

vrages dans sa *nouvelle Pandore*. Mr. Huet dit que l'heureux naturel de cette Princesse brille dans ses ouvrages sérieux & enjoués. Il loue sa modestie, & son érudition qui étoit au-dessus de son sexe. Dans son palais, on faisoit accueil au mérite, & tout ce qu'il y avoit de beaux-esprits y trouvoient leur place comme chez Mécenas.

Cette Princesse mourut le 5 d'Avril 1693, sur la fin de sa soixante-fixieme année, d'une pierre dans l'urétere. Son testament est rapporté dans le *Mercur* galant du mois d'Avril de la même année, & on y fait un long récit de ses Obseques. L'Abbé Anselme fit son oraison funebre.



PIECES

Ajoutées à cette Edition.

TOME I.

PRÉFACE sur cette Edition.

TOME VII.

LETTRES de Mademoiselle & de
Madame de Motteville.

LES AMOURS de Mademoiselle
& de Mr. de Lauzun.

TOME VIII.

RELATION de l'Isle invifible.

HISTOIRE de la Princeffe de Pa-
phlagonie , avec la Clef telle
qu'on la trouve dans les *Mémoi-
res Anecdotes de Mr. de Segrais.*

LIX Portraits imprimés en 1659
par ordre de Mademoiselle.

TABLE des matieres contenues
dans tout l'Ouvrage.

MÉMOIRES



M⁷ÉMOIRES

DE

MADemoiselle

DE

MONTPENSIER.



'Ai autrefois eu grand peine à concevoir de quoi l'esprit d'une personne accoutumée à la cour, & née pour être avec le rang que ma naissance m'y donne, se pouvoit entretenir, lorsqu'elle se trouve réduite à demeurer à la campagne ; car il m'avoit toujours semblé que rien ne pouvoit divertir dans un éloignement forcé, & que d'être hors de la Cour, c'étoit aux Grands être en pleine solitude, malgré le nombre de leurs domestiques, & la compagnie de ceux qui les visitent. Cependant depuis que je suis retirée chez

Tome I.

A

moi, j'éprouve avec douceur que le souvenir de tout ce qui s'est passé dans la vie, occupe assez agréablement pour ne pas compter le temps de la retraite pour un des moins agréables que l'on passe. Outre que c'est un état très-propre à se le représenter dans son ordre, l'on y trouve le loisir nécessaire pour le mettre par écrit; de sorte que la facilité que je sens à me ressouvenir de tout ce que j'ai vu, & même de ce qui m'est arrivé, me fait prendre aujourd'hui, à la prière de quelques personnes que j'aime, une peine à laquelle je n'aurois jamais cru pouvoir me résoudre. Je rapporterai donc ici tout ce que j'ai pu remarquer depuis mon enfance jusqu'à cette heure, sans y observer pourtant d'autre ordre que celui des temps le plus exactement qu'il me sera possible. J'espère de l'heureuse mémoire que Dieu m'a donnée, qu'il ne m'échappera guere de choses de celles que j'ai vues; & ma curiosité naturelle m'en a fait découvrir d'assez particulieres pour me pouvoir promettre que la lecture n'en fera pas ennuyeuse.

Le commencement du malheur de ma Maison arriva peu après ma naissance, puisqu'elle fut suivie de la mort de ma mere; ce qui a bien diminué de la bonne fortune que le rang que je tiens me devoit

faire attendre. Les grands bien que ma mere à laissés à sa mort, & dont je suis seule héritiere, pouvoient bien, dans l'opinion de la plupart du monde, me consoler de l'avoir perdue. Pour moi, qui conçois aujourd'hui de quel avantage m'auroient été ses soins dans mon éducation, & son crédit joint à sa tendresse dans mon établissement, je ne saurois assez regretter sa perte.

Bientôt après qu'elle fut morte, on fit ma maison, on me donna un équipage bien plus grand que n'en avoit jamais eu aucune Fille de France, même pas une de mes tantes, les Reines d'Espagne & d'Angleterre, & la Duchesse de Savoye, avant que d'être mariées. La Reine ma grand-mere me donna pour Gouvernante M^e. la Marquise de St. Georges, de qui le mari étoit de la Maison de Clermont-d'Amboise : elle étoit fille de Me. la Marquise de Montglas, qui avoit été Gouvernante du feu Roi, de Monsieur, de feu mon oncle le Duc d'Orléans, & de toutes mes tantes ; & c'étoit une personne de beaucoup de vertu, d'esprit & de mérite, qui connoissoit parfaitement bien la Cour. Elle avoit depuis été Dame d'Honneur de la Reine d'Angleterre & de la Duchesse de Savoye, & s'en étoit

fait aimer si chèrement , que sa seule considération fit presque tout le déplaisir qu'elles eurent lorsque les affaires de ce pays-là les obligèrent d'en chasser les François qu'elles y avoient menés. Ma mere accoucha au Louvre ; je fus logée aux Tuileries qui y tiennent par la grande galerie , qui étoit le passage ordinaire par où on me portoit chez leurs Majestés , & par où elles se donnoient aussi la peine assez souvent de me venir voir.

La Reine ma grand'mere m'aimoit extrêmement , & témoignoit , à ce que j'ai oui dire , beaucoup plus de tendresse pour moi qu'elle n'avoit jamais fait pour ses propres enfants ; & comme Monsieur en avoit toujours été le plus chéri , cette considération jointe à l'estime & à l'affection qu'elle avoit eue pour ma mere , fait qu'on ne doit pas s'étonner de l'amitié qu'elle avoit pour moi. Néanmoins j'ai malheureusement été privée d'en recevoir les effets , par la disgrâce qui la fit sortir de France ; parce que j'étois encore si jeune alors , que je ne me souviens pas seulement de l'avoir vue. Ce fut une perte qui ne me fut pas moins importante que celle que je fis à ma naissance , puisque je devois , selon toutes les apparen-

ces, rencontrer en cette grande Reine ce que j'avois perdu par la mort de ma mere. C'est n'est pas que M^e. de St. Georges, ma Gouvernante, ne possédât, pour se bien acquiter de cette charge, toutes les qualités qu'on fauroit souhaiter. Quoique la capacité, la bonne conduite & la naissance se trouvent souvent dans les personnes qu'on met à cette place, celles de ma condition craignent si rarement celles qui sont au-dessous d'elles, quelque jeunes qu'elles soient, qu'il est comme nécessaire qu'une autorité supérieure seconde les soins de ceux qui les gouvernent. Ce qui me fait oser dire, que s'il paroît en moi quelques bonnes qualités, elles y sont naturelles, & que l'on n'en doit rien attribuer à l'éducation quoique très-bonne; car je n'ai jamais eu l'appréhension du moindre châtiment. Ajoutez à cela qu'il est très-ordinaire de voir les enfants que l'on respecte, & à qui l'on ne parle que de leur grande naissance & de leurs grands biens, prendre les sentiments d'une mauvaise gloire. J'avois si souvent à mes oreilles des gens qui ne me parloient que de l'un & de l'autre, que je n'eus pas de peine à me le persuader, & je demeurai dans un esprit de vanité fort incommode, jusqu'à

ce que la raison m'eût fait connoître qu'il est de la grandeur d'une Princesse bien née, de ne pas s'arrêter à celle dont l'on m'avoit si souvent & si long-temps flattée. La naïveté avec laquelle je veux parler de tout ce que je vais raconter, me fait remarquer ici un trait de mon enfance. Quand l'on me parloit de M^e. de Guise ma grand'mere, je disois : *Elle est ma grande maman de loin, elle n'est pas Reine.*

La disgrâce de la Reine ma grand-mere fit naître beaucoup de divisions à la Cour. Monsieur fut un des mécontents; il se brouilla avec le Roi, & sortit de France peu après elle. Son éloignement me toucha bien plus que celui de la Reine, & j'eus en cette occasion-là une conduite qui ne répondoit point à mon âge; je ne voulois me divertir à quoi que ce fût, & l'on ne pouvoit même me faire aller aux assemblées du Louvre : ma tristesse augmentoit quand je savois que Monsieur étoit à l'armée, par la crainte que me donnoit le péril que couroit sa personne. L'état où Monsieur étoit à la Cour, n'empêchoit pas que l'on n'eût tous les soins possibles de moi; le Roi & la Reine me traitoient avec des bontés non-pareilles, & me donnoient toutes sortes de té-

moignages d'amitié. Quand ils venoient à Paris, ils commandoient qu'on me menât souvent les voir, & jamais cela n'arrivoit que je ne parlasse au Roi de Monsieur. Son absence obligea d'établir des Commissaires pour l'administration de mon bien; l'on choisit les Srs. Savier & Dirval, Conseillers d'Etat, & un Conseiller au Parlement, nommé Gasteau, tous gens de mérite & de probité, qui eurent grand soin que rien ne me manquât de ce que je pouvois desirer; & leur conduite fut si belle dans leur commission, qu'ils donnerent à Monsieur, à son retour de Flandres, une somme considérable qu'ils avoient ménagée.

Il se passa beaucoup de choses pendant ce temps-là; je n'étois qu'un enfant pour lors, je n'avois part à rien, & ne pouvois rien remarquer. Tout ce dont je me souviens, c'est d'avoir vu la cérémonie des Chevaliers de l'Ordre qui furent faits à Fontainebleau, dans laquelle aussi on dégrada de l'Ordre M^r. le Duc d'Elbœuf, & le Marquis de la Vieuville. Je vis ôter & rompre les tableaux de leurs armes qui étoient au rang des autres; j'en demandai la raison, l'on me dit que l'on leur faisoit cette injure, parce qu'ils avoient suivi Monsieur. Je

me mis aussi-tôt à pleurer, & je me sentis si touchée de ce traitement, que je voulus me retirer, & je dis que je ne pouvois voir cette action avec bienfiance. Mon dépit ne me faisoit pourtant pas haïr la Cour; j'étois ravie lorsqu'elle étoit à Fontainebleau, & que LL. MM. m'envoyoient quérir. Quand cela m'arrivoit, j'y étois trois ou quatre semaines dans la joie de mon cœur, par les divertissements continuels que j'y trouvois à mon goût. Il est vrai que le Roi adoucissoit bien par la tendresse qu'il me témoignoit, le déplaisir que me donnoit l'aversion qu'il avoit pour Monsieur : les sentiments de la Reine ne s'accordoient point aux siens; je pense que les amitiés qu'elle me faisoit, n'étoient que des effets de celle qu'elle avoit pour Monsieur. Si les histoires de ce temps-là en font mention, celles d'aujourd'hui pourront bien dire le contraire. J'étois tellement accoutumée à leurs caresses, que j'appellois le Roi mon petit Papa, & la Reine ma petite Maman; je croyois qu'elle l'étoit, parce que je n'avois jamais vu ma mere. Lorsque j'étois à Paris, tout ce qu'il y avoit de Filles de qualité venoient me faire jouer, & les plus assidues auprès de moi étoient Mefd. de

Longueville, d'Epéron, de Brissac, les Filles de M^e. de Grammont, M^{lles}. de Lannoi, du Lude, Séguier, fille du Chancelier, de Rancé, de la Ville-aux-Clercs, Jarnac, & beaucoup d'autres, & celles-là étoient mes particulieres amies.

Je n'étois pas tellement occupée de mon jeu, que lorsque l'on parloit de l'accommodement de Monsieur, je ne fusse bien attentive. Le Cardinal de Richelieu, qui étoit le Premier Ministre & le maître des affaires, le vouloit être absolument de celle-là, & c'étoit avec des propositions si honteuses pour Monsieur, que je ne les pouvois seulement entendre sans être au désespoir. Il faisoit dire que pour faire la paix de Monsieur avec le Roi, il falloit rompre son mariage avec la Princesse Marguerite de Lorraine, & lui faire épouser Mademoiselle de Comballet, niece du Cardinal, qui est aujourd'hui M^e. d'Aiguillon. Je ne pouvois pas m'empêcher de pleurer dès qu'on m'en parloit; & dans ma colere, je chantois pour me venger, toutes les chansons que je savois contre le Cardinal & sa niece. Cela redoubloit même l'amitié que j'avois pour la Princesse Marguerite, & m'en faisoit parler incessamment. Monsieur ne laissa pas de s'accommoder, & de revenir en

France sans cette ridicule condition. Je ne dirai rien de la manière dont cela se fit, pour n'en avoir eu aucune connoissance.

Aussi-tôt que je fus le retour de Monsieur en France, j'allai jusqu'à Limours à sa rencontre. Je n'avois que quatre ou cinq ans lorsqu'il s'en alla; il voulut éprouver si après une si longue absence, je le reconnoîtrois; & pour n'avoir rien qui le distinguât de ceux de sa Cour, il se fit ôter son Cordon-Bleu, & puis on me dit : *Voyez qui de tous ceux-là est Monsieur.* En quoi la force de la nature m'instruisit si bien, que, sans hésiter un moment, j'allai lui sauter au col, dont il parut touché d'une merveilleuse joie. Pendant que je fus auprès de lui, il mit tout son plaisir à tout ce qui m'en donnoit; & sur ce qu'il apprit que j'en prendrois beaucoup à danser un ballet, il voulut que j'en dansasse un à cause que je n'avois pu être de celui que le Roi & la Reine avoient fait dans ce temps-là, parce que j'étois trop petite; si bien que pour ce ballet, que l'on pouvoit appeller une danse de pygmées, l'on composa une bande de petites filles, Princesses & autres de qualité, & de tous les Seigneurs qui étoient de la même taille que nous. Le

magnifique parure & l'ajustement de chacun des Danseurs & des Danseuses fit trouver le ballet fort agréable, où il n'y avoit d'ailleurs rien de trop recherché pour les pas & pour les entrées. Il y en avoit une entr'autres où on apportoit dans des cages des oiseaux que l'on laissoit voler dans la salle ; (digne machine d'un tel ballet.) Il arriva qu'un de ces oiseaux s'embarassa dans un des godrons de la fraise de Mademoiselle de Brezé, niece du Cardinal de Richelieu, & qui étoit de notre troupe. Elle se mit à crier & pleurer avec tant de véhémence, qu'elle fit redoubler le rire que cet accident imprévu avoit causé à toute l'assemblée. Jugez par-là de l'âge des Dames de ce ballet : celui du Roi ne donna pas tant de divertissement.

Le Cardinal de Richelieu, pour témoigner une entière réconciliation avec Monsieur, avoit fait épouser Mademoiselle de Pontchâteau sa niece, à présent M^e. la Comtesse d'Harcourt, à M^r. de Puilaurent, favori de Monsieur, & que l'on avoit fait Duc en cette considération. M^{rr}. de Puilaurent ne fut de ce ballet que pour couvrir l'intention que le Cardinal avoit de le faire arrêter ; ce qui s'exécuta peu après son mariage. Il le fit prendre au Louvre pendant une répétition du

ballet. Il fut conduit au Bois de Vincennes, où il mourut prisonnier assez subitement. L'on a voulu imputer, & avec assez d'apparence, sa mort à la vengeance & à la mauvaise foi de M^r. le Cardinal de Richelieu. Cette nouvelle me donna tous les déplaisirs dont j'étois capable, & l'événement a depuis vérifié que j'avois assez de raison. C'est le seul favori de Monsieur qui m'ait jamais donné sujet de lui vouloir du bien : il me venoit voir souvent ; & quoiqu'il gagnât mon amitié plutôt par ses confitures que par ses soins & ses complaisances, il avoit néanmoins autant de considération pour moi, que si j'eusse été en âge de le pouvoir remarquer. Je laisse à des gens mieux instruits & plus éclairés que moi dans les affaires, à parler de ce qui se passa à la Cour, & de ce que Monsieur fit ensuite de la prison de Puilaurent. Tout ce que je puis dire, est qu'il ne faisoit point de voyage à Paris qu'il ne me vînt voir souvent ; il se divertissoit à me faire chanter les chansons du temps, & m'entretenoit sans témoigner aucun ennui de tout ce que l'on peut dire à une petite fille.

Si je n'eusse point eu l'esprit d'un enfant, je n'aurois point vu alors les soins assidus de M^r. le Comte de Soissons pour

moi sans y faire réflexion. Il étoit en ce temps-là parfaitement bien avec Monsieur, & lui rendoit de grands devoirs ; dont je n'ai su le but que long-temps après qu'ils furent cessés, & peu avant sa mort. Son dessein étoit de m'épouser. Monsieur lui avoit promis d'y consentir quand il étoit à Sedan, & cette intention lui faisoit observer tout ce qui pouvoit servir à se conserver dans ma mémoire. Il avoit chargé un Gentilhomme, nommé Champion, qu'il faisoit demeurer à Paris, de venir souvent s'enquérir de mes nouvelles, & me faire compliment de sa part ; pour mieux réussir dans ses commissions, il m'apportoit quelquefois de la nompaille & des dragées de Sedan que son maître m'envoyoit.

Monsieur, qui demeura à Blois depuis que M^r. le Comte se fut retiré à Sedan, me commanda de l'y aller trouver. Avant que de partir, j'en envoyai demander la permission au Roi qui étoit à Chantilly ; il y consentit, & dit seulement à celui que je lui avois dépêché, qu'il desiroit que j'allasse prendre congé de lui ; à quoi je n'aurois pas eu garde de manquer, quand je n'aurois pas eu ses ordres. J'avois toujours eu grand soin de répondre par mes respects aux témoignages de bienveillance

que j'ai reçus de Sa Majesté. La résolution prise pour partir, M^e. de Saint-Georges, qui connoissoit la joie que j'avois de me promener, me fit faire un assez grand tour pour aller à Chantilly. J'avois été priée par M^e. l'Abbesse de St. Pierre de Rheims, fille de M^e. de Guise, qui étoit Religieuse à Jouarre avec sa tante, d'assister à sa profession qui se rencontroit dans ce temps-là; de sorte que je pris ce chemin pour aller trouver le Roi. Le premier gîte que je fis hors de Paris fut à une maison qui appartenoit à mon Trésorier, qui étoit alors un nommé Marchand, homme de bonne compagnie, qui dansa un ballet le même soir que j'arrivai. De-là j'allai à Montglas, où je trouvai une réjouissance qui ne valoit pas moins qu'un ballet pour une Demoiselle de dix ans; c'étoit la noce d'un jardinier de la maison, qui sembla s'être justement rencontrée pour mon divertissement. M^e. de Saint-Georges qui m'avoit menée-là exprès, parce que ce lieu lui appartenoit, m'y fit demeurer trois jours, durant lesquels elle eut tout le soin imaginable de me faire réjouir. Ensuite j'allai à Jouarre, où je fis le même séjour, à cause de la cérémonie de la profession de Madame l'Abbesse de Rheims. Il y avoit dans ce

Couvent-là trois filles de M^e. de Chevreuse à-peu-près de mon âge, avec qui je me divertissois : il n'y eut rien sur quoi j'aye pu faire quelque remarque. De Jouarre pour aller à Chantilly, je fus coucher à Villemareuil, qui appartenoit à un Surintendant des Finances de Monsieur, qui m'y reçut fort bien, & m'y fit faire bonne chère. Pendant le séjour que j'y fis, j'allai à la Messe à St. Fiacre, qui est une grande dévotion en ce pays-là ; & M^e. de Saint-Georges qui avoit beaucoup de piété, prenoit grand soin de me la faire goûter ; chose assez mal-aisée à faire à dix ans.

Arrivée à Chantilly, je mis toute la Cour en belle humeur. Le Roi étoit alors en grand chagrin des soupçons qu'on lui avoit donnés de la Reine, & il n'y avoit pas long-temps que l'on avoit découvert cette cassette, qui donna sujet à ce qui se passa au Val-de-Grace, dont on n'a que trop oui parler. Je trouvai la Reine au lit malade ; l'on pouvoit l'être à moins, de l'affront qu'elle avoit reçu. Le Chancelier l'étoit venu interroger le jour d'auparavant ; elle étoit encore dans les premiers sentimens de sa douleur, que la présence de M^e. de Saint-Georges eut le pouvoir d'adoucir. C'étoit elle qui entretenoit le commerce qu'elle avoit avec Monsieur :

elle fut bien-aïse de voir une personne de confiance à qui elle pût ouvrir son cœur ; & pour ne faire soupçonner aucune chose, elles m'appelloient en tiers, dans la croyance que personne ne se pouvoit défier qu'en la présence d'un enfant, elles voulussent hasarder de parler d'affaires si importantes. La nécessité les obligeoit de se fier à moi ; & si j'avois eu autant d'application à ce qu'elles disoient que j'ai eu de douleur de n'en avoir pas eu, je pourrois ici rapporter des choses particulieres que, sans doute, personne ne fait. Outre cela elles ne laissoient pas de m'engager par tout ce qui leur étoit possible, à taire leurs entretiens. Une de leurs adresses étoit de me faire sans cesse l'éloge du secret, & je me mis dans l'esprit que le véritable & le plus sûr moyen de le garder étoit d'oublier ce que j'avois oui dire ; à quoi je parvins si bien, qu'il ne m'en est jamais souvenu. La Reine vouloit que je séjournasse long-temps à Chantilly ; M^e de St. Georges lui représenta que cela n'étoit pas à propos ; que si le Roi s'avisait de la soupçonner, elle ne pourroit plus lui rendre les services accoutumés ; si bien que je ne fus pas long-temps avec leurs Majestés. J'en fus toujours parfaitement bien traitée ; & avant que d'en partir, je sup-

pliai la Reine de me donner une de ses filles, nommée St. Louis, parente de M^e. de St. Georges, & qui étoit souvent avec moi. Elle me l'accorda, & je l'emmenai à Paris, où je demurai fort peu. Je partis pour Blois, où j'emmenai avec Mademoiselle de St. Louis, Mademoiselle de Beaumont, qui étoit des amies particulières de M^e. de Saint Georges, qui l'avoit connue en Angleterre lorsqu'elle étoit fille de la Reine ma tante.

Au sortir de Paris, j'allai coucher à Soissi, près Corbeil, belle maison appartenante au Président de Bailleul; le lendemain à Fontainebleau, puis à Pluviers, première Ville de l'appanage de Monsieur, où je trouvai des Officiers de sa Maison; parce que la mienne, quoiqu'assez grande, n'étoit pas encore en état de marcher par le bon ménage de ses gens qui jouissoient de mon bien. J'y fus en récompense parfaitement bien reçue & traitée, & les mêmes Officiers continuerent à me servir pendant tout le voyage. Je ne vis de maisons agréables sur mon chemin, que Chenailles, qui apartenoit au Trésorier de France qui portoit ce nom, & deux maisons appelées la Ferté St. Aubin, & la Ferté-aux-Oignons. La première est à Mr. de Senneterre, & l'autre au Comte

de St. Aignan. Monsieur vint au-devant de moi jusqu'à Chambort, qui est à trois lieues de Blois. C'est un château qui lui appartient, bâti par François I, d'une maniere extraordinaire, au milieu d'un parc de huit ou neuf lieues de tour, sans autre cour qu'un espace qui regne autour d'une partie du logis qui fait une figure ronde. Une des plus curieuses & des plus remarquables choses de la maison, est le degré, fait d'une maniere qu'une personne peut monter, & une autre descendre sans qu'elles se rencontrent, bien qu'elles se voyent; à quoi Monsieur prit plaisir de se jouer d'abord avec moi. Il étoit au haut de l'escalier lorsque j'arrivai; il descendit quand je montai, & rioit bien fort de me voir courir dans la pensée que j'avois de l'attrapper. J'étois bien-aïse du plaisir qu'il prenoit, & je le fus encore davantage quand je l'eus joint. Nous montâmes aussi-tôt après en carrosse ensemble, & nous allâmes à Blois, où les Corps de Ville me vinrent saluer, & me faire compliment, comme tous ceux des autres Villes de mon passage, ainsi que c'est l'ordre. Monsieur se donnoit lui-même la peine de penser à mon divertissement, & venoit incessamment dans ma chambre, quoique je fusse dans un corps

de logis séparé du sien par la cour, & qu'il y eût un escalier à monter. Je répondois à son intention, je m'occupois à tout ce qui pouvoit me réjouir, qui étoit le plus ordinairement à jouer au volant ou à quelque autre jeu d'action, comme la chose du monde que j'aime le mieux. Monsieur avoit cette complaisance d'en vouloir être, & de jouer avec moi des discrétions que je gagnois le plus souvent, dont j'étois payée en montres & en toutes sortes de bijoux qui se trouvoient dans la Ville.

Durant le séjour que je fis auprès de Monsieur, M^r. de Vendôme, & Messieurs ses Enfants y vinrent souvent, & toutes les personnes de qualité du pays. M^{lle}. de Vendôme m'y vint voir une fois sans sa mere, ce qui étoit assez extraordinaire, & quoiqu'elle l'eût donnée à son pere pour l'amener. Entre toutes ces visites j'en avois de fréquentes de M^e. la Comtesse de Béthune, que j'allai voir à Selles, qui est une très-belle & très-agréable maison située sur la rivière du Cher; les appartements y sont beaux, commodes & bien meublés. Elle & son mari m'y reçurent parfaitement bien, & même le bon-homme feu M^r. de Béthune fit tout ce qu'il put pour me témoigner sa

joie. La présence de cet illustre personnage donnoit encore à la maison un ornement particulier ; son mérite & la réputation qu'il avoit acquise dans les emplois importants qu'il avoit eus , & principalement en deux Ambassades où il avoit été à Rome, le rendoient vénérable à tout le monde : il l'étoit encore bien davantage par l'estime que le Roi mon grand-pere en avoit faite , en le donnant pour Gouverneur à feu M^r. le Duc d'Orléans mon oncle. L'habileté & les héroïques vertus qui ont acquis au Roi Henri IV le surnom de Grand , & qui le rendent inimitable à ceux qui le suivront , font que son seul choix étoit capable de faire juger avantageusement d'un homme. Le Comte de Béthune d'aujourd'hui n'est pas moins digne successeur des vertus , de la fidélité & de l'affection de son pere pour la Maison Royale , qu'il l'est de son nom. Le bon-homme , qui conservoit encore dans son cœur l'ancienne passion qu'il avoit eue pour le service du Roi son maître , témoigna sentir une consolation non-pareille d'en voir renouveler la mémoire par la présence de sa petite-fille , & me fit bien connoître par les sentiments que je lui vis , ceux qu'il avoit eus pour lui.

Je fus deux jours à Selles, d'où j'emportai force curiosités qu'il avoit eues à Rome, dont il me fit présent, & puis je m'en retournai à Blois, que Monsieur quitta pour aller à Tours, où l'inclination qu'il avoit pour Louison Roger le menoit. Il me commanda de l'aller trouver deux jours après. Je n'y pus aller qu'après huit, à cause d'un peu de fièvre qui me survint. Ce retardement m'empêcha d'y voir M^e. de Chevreuse, qui en partit dans ce temps-là pour s'en aller en Espagne.

Je me rendis à Tours aussi-tôt que ma santé me le permit. Je me mis sur la rivière dans une petite galere qui étoit à Monsieur, qui l'avoit fait faire pour se promener sur la Loire, & à laquelle rien ne manquoit de tout ce qui compose celles qui sont à la mer. Je me fis arrêter à trois lieues de la ville, & achevai le reste du chemin en carrosse. Je trouvai Monsieur dans une maison auprès de la ville, appelée la Bourdaisiere, qui étoit préparée pour moi; toutes les Dames s'y étoient rendues, & Monsieur se donna la peine de me les présenter lui-même, sur-tout Louison qui étoit brune, bien faite, de moyenne taille, fort agréable de visage, & de beaucoup d'esprit pour

une fille de cette qualité , qui n'avoit pas été à la Cour. Monsieur ne s'épargna point sur ses louanges , & me prépara à la bien traiter , & m'avertit qu'elle viendroit souvent me faire jouer , & qu'elle étoit d'âge à cela ; elle avoit environ seize ans. M^e. de Saint-Georges , qui étoit informée de la passion de Monsieur , lui demanda si cette fille étoit sage ; parce qu'autrement , quoiqu'elle eût l'honneur de ses bonnes grâces , elle feroit bien-aise qu'elle ne vînt point chez moi. Monsieur lui en donna toute l'assurance , & lui dit qu'il ne le voudroit pas lui-même sans cette condition-là. J'avois dès ce temps-là tant d'horreur pour le vice , que je dis à M^e. de Saint-Georges : *Maman* , je l'appellois ainsi , *si Louison n'est pas sage , quoique mon Papa l'aime , je ne la veux point voir ; ou s'il veut que je la voye , je ne lui ferai pas bon accueil*. Elle me répondit qu'elle l'étoit tout-à-fait , dont je fus très-aise ; elle me plaisoit fort : c'étoit une personne d'aussi agréable humeur qu'elle étoit aimable ; ainsi je la vis souvent. Mad. la Marquise de Fourilles , qui étoit à Tours pendant le séjour que j'y fis , me vit aussi fort souvent. C'étoit une très-honnête femme , en la compagnie de qui je me plaisois infi-

niment. Quoique je dussé trouver plus de satisfaction avec des enfants de mon âge, quand je rencontrois des personnes raisonnables qui étoient à mon gré, je quittois mes jeux & mes amusements pour les aller entretenir. Enfin là & à Blois, je passai parfaitement bien mon temps. C'étoit en Automne; j'y avois le plaisir de la promenade, Monsieur y fit venir des Comédiens, & nous avions la Comédie presque tous les jours.

Monsieur eut affaire à Paris. Pendant son absence j'allai me promener à Richelieu. Le jour que je partis, j'allai dîner chez M^e. de Fourilles à Fourchaut, maison fort agréable, où elle me donna un grand repas. Je passai ensuite dans un Bourg appelé Champigny, qui m'avoit appartenu, & qui venoit de Mrs. de Montpensier; c'étoit de leur vivant leur demeure de plaisir: & ce qui me fit perdre cette Terre, fut qu'elle étoit jointe à une autre dont Richelieu relevoit en partie. Le Cardinal voulut l'avoir, Monsieur n'osa le refuser; de sorte que, comme mon tuteur, il en fit un échange avec Bois-le-Vicomte, & consentit même à la démolition de ma maison, que le Cardinal voulut être faite avant que d'exécuter l'échange. Monsieur donna les mains à

tout par deux raisons. La premiere , parce que le Cardinal étoit alors tout-puissant , & qu'il ne lui pouvoit résister ; & la seconde , parce que j'étois mineure , & que je me releverois quand je ferois en âge , de ce qu'il auroit fait ; qu'ainsi la destruction de ma maison ne me pouvoit pas être plus dommageable que l'échange , puisque lorsque je me ferois rétablie , j'obtiendrois sans doute le dédommagement de cette ruine. Pour preuve de l'abus que le Cardinal fit en cela de son autorité , c'est que les ordres aussi-bien que le contrat que Monsieur signa pour cet échange , furent signés à Blois peu de jours après la mort de Puilaurent. L'on peut juger , après la violence exercée en la personne de son favori . avec quelle liberté le maître pouvoit agir ; & quand je n'aurois pas été mineure , cette seule circonstance en bonne justice pouvoit rendre nuls tous les actes faits dans un temps où la tyrannie régnoit si hautement , même sur les Personnes Royales. Arrivée à Champigny , j'allai d'abord à la Sainte Chapelle , comme dans un lieu où la mémoire de mes prédécesseurs qui l'avoient bâtie & fondée , sembloit m'obliger à ce devoir , afin d'y prier Dieu pour le repos de leurs âmes. Le Cardinal de Richelieu avoit
encore

encore voulu faire abattre cette Chapelle ; & pour-en avoir permission du Pape , il exposa qu'elle étoit ruinée , & qu'on n'y pouvoit dire la Messe. Urbain VIII , qui régnoit alors , & à qui la requête s'adressoit , se souvint que pendant qu'il étoit Nonce en France , il y avoit célébré la Messe , & qu'elle étoit fondée par des personnes trop illustres , qui avoient laissé des héritiers qui l'étoient trop aussi , pour n'avoir pas eu le soin de conserver un édifice qui sert de monument à des Princes dont la mémoire leur devoit être trop chère pour l'avoir ainsi négligée. Urbain rejetta la requête du Cardinal , dont il fut fort fâché : je crois que ma piété en ce lieu-là ne plut pas à M^e. d'Aiguillon , qui étoit venue jusques-là pour me recevoir. Ce qui lui fit plus de peine , fut que les Habitants encore mal consolés d'avoir changé de maître , sentirent renaître à ma vue la tendresse que la mémoire des bienfaits & des bontés de M^e. de Montpensier avoient imprimée dans leurs cœurs , & témoignèrent par leurs larmes & par toutes les démonstrations possibles d'affection , la douleur de leur perte.

J'arrivai ce soir-là à Richelieu. Il y avoit à toutes les fenêtres de la Ville &

du château des lanternes de papier de toutes couleurs, dont toutes les lumieres faisoient le plus agréable effet du monde : je passai dans une fort belle rue, dont toutes les maisons sont des mieux bâties, & pareilles les unes aux autres, & faites depuis peu : ce qui ne doit pas étonner. M^{rs}. de Richelieu, quoique Gentilshommes de bon lieu, n'avoient jamais fait bâtir de Ville ; ils s'étoient contentés de leur Village & d'une médiocre maison. C'est aujourd'hui le plus beau & le plus magnifique château que l'on puisse voir : la Cour est d'une extraordinaire grandeur, où l'on voit en face un grand corps de logis, au milieu duquel est un dôme ; aux deux bouts, deux pavillons, d'où sortent deux autres corps de logis qui regnent le long de la cour à droite & à gauche, & qui aboutissent à deux autres pavillons qui ont communication l'un à l'autre par le moyen d'une terrasse qui est sur la porte par où l'on entre : le tout de la plus superbe maniere qu'on puisse s'imaginer ; & ce qui donne une très-grande beauté à la cour de cette maison, ce sont des figures de bronze, & toutes sortes de pieces de représentations les plus curieuses & les plus enrichies de l'Europe, qui sont autour dans des niches faites

exprès dans les murailles. Tout ce que l'on peut donner d'ornement à une maison, se voit à Richelieu : ce qui ne fera pas difficile à croire, si on se représente que c'est l'ouvrage du plus ambitieux & du plus glorieux homme du monde, d'ailleurs Premier Ministre d'Etat, qui a longtemps possédé une autorité absolue dans les affaires. Il y a au haut du degré un balcon qui donne sur la cour, où sont deux esclaves en figures de bronze, pris à Ecouan, qui étoient à M^r. de Montmorenci, que l'on tient les deux plus rares pieces de cette nature qu'on ait vues de notre siècle. L'escalier est encore fort beau ; pour le reste, c'est une chose inconcevable que les appartements répondent si mal pour leur grandeur à la beauté du dehors. J'appris que cela venoit de ce que le Cardinal avoit voulu que l'on conservât la chambre où il étoit né. Pour ajuster la maison d'un Gentilhomme au grand dessein d'un Favori le plus puissant qui eût jamais été en France, vous trouverez que l'Architecte devoit être empêché ; aussi n'a-t-il su faire autrement que de très-petits logements, auxquels en récompense, soit pour la dorure, soit pour la peinture, il ne manque rien pour l'embellissement du dedans. Le Cardinal y a

fait travailler les plus célèbres Peintres qui fussent alors à Rome & dans toute l'Italie. Les meubles y sont beaux & riches au-delà de tout ce que l'on peut dire. Rien n'est égal à l'immense profusion de toutes les belles choses qui sont dans cette maison. Parmi tout ce que l'invention moderne employe pour l'embellir, l'on voit sur la cheminée d'une salle les armes du Cardinal de Richelieu telles qu'elles y ont été mises du vivant de son pere, & que le Cardinal a voulu qu'on y laissât, à cause qu'il y a un Collier du St. Esprit; afin de prouver à ceux qui sont accoutumés à médire de la naissance des favoris, qu'il étoit né Gentilhomme de bonne maison. En cet article, il n'a imposé à personne. J'ai oui dire à de vieux domestiques de mon grand-pere, qu'il faisoit cas de Mr. de Richelieu comme d'un homme de qualité: & pour lors les Princes du Sang ne vivoient pas si familièrement qu'ils sont aujourd'hui; c'est pourquoi l'on pouvoit juger de la qualité des gens par le traitement qu'ils en recevoient.

Revenons à mon sujet. M^e. d'Aiguillon me reçut & me traita fort bien: M^e. du Vigean & Mademoiselle Rambouillet lui aiderent à faire l'honneur du logis. M^r. du Vigean, que j'avois trouvé à Blois, où,

comme Pensionnaire de Monsieur, il étoit venu faire sa cour, m'avoit accompagnée pour la venir faire aussi à Richelieu. Cela ne réussit pas; je fus toute étonnée de voir sa femme embarrassée de sa présence, & que cela troubla la joie de ma visite. M^e. d'Aiguillon me demanda pourquoi je l'avois amené; je lui répondis qu'il ne m'avoit pas demandé permission de venir, qu'il avoit accompagné Goulas Secrétaire des Commandements de Monsieur, qui m'avoit suivie dans son carrosse avec un Gentilhomme de S. A. R. nommé Chabot, qui est à présent M^r. de Rohan, & qui étoit alors si mal dans ses affaires, qu'il étoit bienheureux d'avoir son ordinaire à la table de Goulas. Toutes les façons qui furent faites sur le sujet de M^r. du Vigean, nous réjouirent fort quand nous fûmes seules, Beaumont, St. Louis & moi, & même M^e. de St. Georges que son âge n'empêchoit pas d'être de très-belle humeur. Après avoir passé deux jours à Richelieu, dont les promenoirs ne sont pas si beaux que les bâtimens, parce que la nature a refusé à ce lieu autant de grace que l'art lui en a donné, nous partîmes pour Fontevault, où M^e. d'Aiguillon voulut me suivre; au moins en fit-elle le semblant selon ce que nous

jugeâmes depuis. Nous passâmes à Chavigny ; on nous y donna la collation , nous étions à table , elle changea de couleur ; M^e. du Vigean lui tâta le poux , & lui dit ces mots : Ma chere , vous vous trouvez mal , vous avez la fièvre , & elles s'entretenrent une demi-heure de discours patelins qui nous donnerent autant de sujet de rire par les chemins jusques à Fontevrault , qu'avoit fait les jours précédents la venue de M^r. du Vigean. Il fut aisé de reconnoître que ce mal supposé n'étoit que pour avoir un prétexte de s'en retourner ; je la pressai fort de le faire , & elle prit congé de moi à Chavigny. Si elle se trouva heureuse d'être débarrassée de nous , je me trouvai bien soulagée de l'être de sa compagnie & de celle de M^e. du Vigean ; j'étois ennuyée au dernier point de toutes leurs façons de faire. L'embarras de M^e. d'Aiguillon venoit principalement de ce qu'elle étoit la niece du Favori , & de tous ses parents la plus considérée auprès de lui : elle s'étoit tellement accoutumée aux respects de tout le monde , qu'elle avoit peine de se voir avec une personne à qui elle en devoit , & souffroit en son ame de n'oser donner la loi où j'étois.

Toute cette comédie nous fit gagner gayement Fontevrault , où je fus accablée

de caresses de l'Abesse qui étoit fille naturelle du feu Roi mon grand-pere, & de feu M^e. la Maréchale de l'Hôpital, qui étoit lors M^e. des Effarts. La raison de la parenté fit croire à toutes les Religieuses qu'elles étoient obligées de me témoigner plus de soins, & de s'empreser plus auprès de moi qu'auprès d'une autre de ma qualité; elles croyoient même me faire grand honneur de m'appeller la niece de Madame, (c'est ainsi qu'elles appellent l'Abesse) & cependant j'étois fatiguée de toutes leurs amitiés, & j'en aurois été malade, si la naïveté de la plupart de ces bonnes Filles ne m'eût souvent bien divertie. Il fallut premièrement assister au *Te Deum*, & essuyer diverses cérémonies qui durèrent bien long-temps, pendant lesquelles je n'eus d'autre occupation que de souhaiter de rencontrer une folle dont j'avois oui parler; de quoi j'eus bientôt satisfaction par une assez plaisante aventure. J'étois arrivée tard, de sorte que les cérémonies furent si longues, que le temps étoit devenu obscur. Quand j'entrai dans l'Eglise, Beaumont & St. Louis, au-lieu de me suivre, allèrent se promener dans les cours de la maison, où elles entendirent des cris horribles. Beaumont eut peur & voulut s'enfuir;

St. Louis la rassura, & lui dit qu'il falloit voir ce que c'étoit. Elles s'avancerent vers le lieu où elles avoient entendu ce bruit; elles trouverent une folle enfermée dans un cachot, où il y avoit une fenêtre d'où l'on ne lui pouvoit voir que la tête. Cette pauvre créature étoit toute nue; & après qu'elles eurent eu quelque temps le plaisir de son extravagance, pour me divertir, elles vinrent m'avertir; je laissai l'entretien de M^e. l'Abbesse, je pris ma course vers ce cachot, & n'en fortis que pour souper. Je fis méchante chere; & crainte de souffrir le même traitement le lendemain, je priai ma tante de permettre que mes Officiers m'apprêtaient à manger au-dehors. Elle les envoya chercher pour s'en servir; de sorte que ce jour-là & les autres qui suivirent, on dîna mieux. M^e. de Fontevrault me régala ce jour-là d'une seconde folle. Comme il n'y en avoit plus pour un autre jour, l'ennui me prit; je m'en allai, malgré les instances de ma tante: tous les hommes qui étoient à ma suite entrèrent dans l'Abbaye durant les deux jours que j'y fus, à cause du privilege qu'ont toutes les Princesses du Sang de faire entrer qui bon leur semble dans les Abbayes de fondation Royale. Celle-là est d'une dignité bien extraordinaire.

L'Abbesse est Chef-d'Ordre, avec pareil pouvoir & juridiction sur les Couvents d'hommes de l'Ordre de Fontevrault que sur ceux des filles, & ne reconnoît aucune Puissance Ecclésiastique que le Pape. La grandeur de la maison répond bien à une si célèbre Abbaye. Ce sont trois Couvents dans une même clôture, qui ont chacun une Eglise où on officie séparément, comme si c'étoit trois maisons séparées & éloignées les unes des autres. Il y a bien des villes en France où l'enceinte n'est pas si grande que l'enclos de cette Abbaye, où il ne paroît pas tant de bâtimens qu'il y en a; aussi remarque-t-on qu'elle a presque toujours été possédée par des Princesses, la plupart du Sang, ou Bâtardes de la Maison Royale.

J'allai de Fontevrault à Saumur entendre la Messe à Notre-Dame des Ardillieres, lieu fort renommé par la quantité de miracles qui s'y sont faits, & qui s'y font encore souvent. Je dînai là; & après je continuai mon chemin jusqu'à Bourgueil, Abbaye qui appartenoit alors à M^r. l'Archevêque de Rheims, de la Maison de Valencei. Le logement y est assez beau; ce qu'il y a de plus agréable, est que c'est le lieu du monde dans la plus belle situation qui se puisse rencontrer. Il me

plut tant, que j'y demeurai cinq à six jours, durant lesquels M^r. de Vendôme & M^{rs}. ses Enfants me vinrent visiter: ils y amenerent bien des chiens courants pour me donner le plaisir de la chasse, & l'on ne pouvoit pas mieux réussir dans leur dessein. Après avoir vu passer plusieurs fois le cerf dans les forêts de Bourgueil, je le vis encore long-temps se défendre des chiens dans un étang, & se sauver. Cela fit perdre l'espérance de le revoir; on crut la chasse bien loin; je m'en revins à Bourgueil, où je n'eus pas plutôt monté l'escalier, que le cerf & les chiens entrèrent dans la cour, où la chasse finit à mes yeux, & où j'eus même fort commodément le plaisir de voir la curée qui se fit sur le champ.

Je retournai ensuite à Tours, dans le temps que je crus que Monsieur y devoit revenir: je ne l'y trouvai pas; & après l'avoir attendu deux jours entiers, j'appris qu'il viendrait droit à Blois, & je m'y en allai. Je passai par Chenonceaux, ancienne maison de la plus extraordinaire figure que l'on puisse voir. C'est une grande & grosse masse de bâtiment sur le bord de la riviere du Cher, auquel tient un grand corps de logis de deux étages bâtis sur un pont de pierre qui

traverse la riviere. Tout ce corps de logis ne compose que deux galeries, qui sont par ce moyen dans un aspect fort agréable. Il ne manque à cette maison qu'un Maître, qui voulût y faire la dépense de la peinture & de la dorure que mériteroient ces deux pieces: les appartemens de la maison, quoique d'un antique dessein, sont néanmoins assez beaux. Pour les jardinages, il n'y manque que ce que l'on n'y veut pas faire; les eaux, les bois, & toute la disposition naturelle qu'on peut souhaiter, s'y trouvent le plus heureusement qu'il est possible. Ce lieu appartient à M^r. de Vendôme, & lui est venu de la Maison de Lorraine par la Reine Louise, sœur de M^r. de Mercœur, qui, depuis la mort d'Henri III, y avoit toujours fait sa demeure; l'on y voit encore sa chambre & son cabinet, qu'elle avoit fait peindre de noir semé de larmes, d'os de morts & de tombeaux, avec quantité de devises lugubres. L'ameublement est de même; il n'y a pour tout ornement dans cet appartement, qu'un portrait en petit d'Henri III sur la cheminée du cabinet.

De là je fus à Blois, où, lorsque Monsieur fut de retour de Paris, nous eûmes les Comédiens & les autres divertisse-

ments que nous avions eus à Tours. Nous y passâmes la Toussaints; & après, Monsieur alla célébrer la St. Hubert à Amboise, où il me mena. Je logeai hors de la ville dans une maison appelée le Clos, qui appartenoit à un Monsieur d'Amboise, qui a été Maréchal de Camp & Gouverneur de Trin pour le Roi. Les Dames de Tours vinrent voir cette fête; la chasse ne fut pas si divertissante que celle de Bourgueil. Quand la fête fut passée, Monsieur alla coucher à Chenonceaux, où je le suivis, & où M^r. de Beaufort nous donna un souper de huit services de douze bassins chacun, & si bien servis, que quand c'auroit été à Paris, l'on n'auroit pu rien faire de mieux ni de plus magnifique. Le lendemain nous retournâmes à Blois, où je ne fis pas grand séjour à cause de la saison qui commençoit à se sentir de l'hyver; & quand je pris congé de son Altesse Royale, ce ne fut pas sans verser beaucoup de larmes, & sans recevoir beaucoup de déplaisir, que Monsieur ressentit aussi de son côté.

J'ai oublié de remarquer que, pendant que j'étois à Tours, une de mes Femmes de chambre eut la petite-vérole; ce qui m'obligea d'aller loger à l'Archevêché, où étoit Monsieur, que par

ce moyen je voyois plus souvent que lorsque j'étois à la Bourdaisiere, quoiqu'il se donnât la peine d'y venir tous les jours. La commodité d'être dans une même maison donnoit plus d'occasion de se voir, & principalement les soirs, bien que je fusse retirée dès sept heures, ainsi qu'il arrive à tous les enfants de dix ans. Monsieur ne revenoit jamais de ses visites qu'il ne passât à ma chambre; il me faisoit éveiller, & se doutoit bien que j'aurois plus de plaisir à le voir qu'à dormir; & après avoir appelé M^e. de Saint-Georges, Beaumont & Saint-Louis, il nous entretenoit de toutes ses aventures passées, & cela fort agréablement, comme l'homme du monde qui a le plus de grace & de facilité naturelle à bien parler. Je le mettois le plus souvent qu'il m'étoit possible sur le chapitre de ma belle-mere, pour qui je me sentoais beaucoup d'amitié; même nous nous écrivions, & je puis dire avec vérité, qu'après avoir parlé d'elle en plusieurs occasions à S. A. R., personne ne la servit auprès de lui plus utilement que moi. Nous lui fimes conter un jour comme il en étoit devenu amoureux, & Puilaurent de M^e. Phaulbourg. Beaumont, qui parle franchement & avec libreté, lui dit:

Avouez que ce fut l'amour de votre favori qui vous maria, & non pas le vôtre. Il n'y répondit rien, sinon, qu'il m'a dit depuis plusieurs fois que depuis la mort de ma mere il n'avoit jamais goûté aucune des propositions de mariage qu'on lui avoit faites, que celle de M^e. la Princesse Marguerite de Lorraine. Il se trouva ensuite en Lorraine : la beauté de cette Princesse, qui n'avoit alors que 14 ans, fit tant d'effet sur son inclination, qu'il résolut de l'épouser, & d'en parler à M^r. de Vaudemont son pere, qui y consentit aussi-tôt, & l'avertit seulement qu'il falloit cacher ce dessein à M^r. le Duc de Lorraine son frere, parce qu'il n'y consentiroit pas : de sorte que, sans éventer l'affaire, d'acord avec la Princesse Marguerite, il alla l'épouser dans un Couvent de Religieux de l'Ordre de Saint Benoît, que M^e. de Remiremont, sœur de M^r. de Vaudemont, avoit fait bâtir à Nanci. Cela fut exécuté à sept heures du soir; il n'y avoit avec eux d'eux que M^r. de Vaudemont, M^e. de Remiremont, de Moret, frere naturel de S. A. R., Puilaurent, la Gouvernante de la Princesse Marguerite, qui s'appelloit, si je ne me trompe, M^e. de la Neuville, & le pere Bénédic-

tin qui les maria. M^r. de Lorraine ne le fut pas plutôt, qu'il en fut au désespoir ; ce qui est assez digne d'étonnement, vu la qualité du parti. J'ai su depuis par lui-même, que ce qui l'y avoit rendu contraire, étoit qu'il étoit alors amoureux de la Reine, & en grande intelligence avec elle ; il lui avoit promis d'empêcher ce mariage, comme contraire au dessein qu'elle avoit d'épouser Monsieur. Elle fondeoit cette pensée sur ce qu'elle n'avoit pas d'enfants ; & voyant la santé du Roi presque toujours altérée, elle croyoit être bientôt en état de se remarier, & que l'amitié qui étoit entre elle & Monsieur lui devoit faire espérer qu'il l'épouserait. Toutefois j'ai oui dire à S. A. R. que quand son frere seroit mort lors de son veuvage, il ne l'auroit pas épousée, si cela ne fût arrivé durant un certain temps, qui fut environ l'espace de deux ou trois mois au plus qu'il avoit été amoureux d'elle.

Je reviens à mon voyage, dont je me suis écartée, pour dire ce qui aura sûrement moins ennuyé que le récit des gîtes du grand chemin d'Orléans à Paris. Je ne parlerai pas de ce que je fis à la Mothe en Sologne, qui appartient à M^r. l'Archevêque de Bourges, de la Maison de Van-

radour, qui en étoit pour lors Abbé. Il m'avoit priée d'aller en sa maison de la Mothe, & me prépara tellement à y être bien traitée, qu'il me dit que je n'aurois pas besoin d'y faire aller mes Officiers. Sur sa parole, j'envoyai droit à Orléans ceux que Monsieur m'avoit fait donner. J'ai déjà dit que je n'en ai pas eu d'autres dans tout le voyage, que les Gardes & un Exempt, qui ne m'avoient point quittée non plus que le reste. Ce logement ne devoit pas moins surprendre que la mauvaise chère : ce prétendu château, dont les fossés n'étoient presque que tracés, ne consistoit qu'en un petit pavillon, où il n'y avoit qu'une salle & une chambre à côté, où toute ma compagnie & mes femmes couchèrent. Je crois que nous étions plus de vingt qui passâmes la nuit dans ces deux lieux-là, & qu'il n'y en avoit guere moins dans une chambre où l'on avoit mis mes gens. Après avoir remercié M^r. l'Abbé de la charité qu'il avoit eue pour les Officiers & les Gardes de S. A. R., de leur avoir fait épargner ce gîte, je lui demandai où étoient ces apparrements dont il m'avoit parlé. Il envoya sans me répondre chercher un plan qui étoit peint sur une toile, où il fit voir une fort belle ré-

présentation de maison ; & cependant je n'y trouvai pas tant de commodités en peinture, que j'avois reçu d'incommodités en effet. Elles furent accompagnées d'un si mauvais souper, que nous ne fûmes guere plus rassasiés que s'il nous l'eût aussi donné en peinture. Si ce régal ne chargea pas l'estomac, il épanouit bien la rate, & la franchise de M^r. l'Abbé valoit mieux que tout le reste.

Je suivis de-là le grand chemin jusques à Paris, où je me reposai peu de jours. Je ne manquai pas d'aller incontinent après à Saint Germain saluer Leurs Majestés, qui me firent de grandes caresses, & qui reçurent avec joie chacun une montre de Blois que je leur présentai. Celle du Roi étoit très-petite, émaillée de bleu : celle de la Reine étoit aussi émaillée, & c'étoit des figures selon l'usage de ce temps.

Je passai l'hyver à Paris de la même sorte que j'avois fait les autres. J'allois aux assemblées que M^{re}. la Comtesse de Soissons faisoit faire à l'Hôtel de Brissac deux fois la semaine : leurs divertissements ordinaires étoient les Comédies ; j'aimois fort à danser, l'on y dansa souvent pour l'amour de moi ; & celle qui y prenoit le plus de part, étoit Mademoiselle de Longueville. Nous avions elle & moi l'habi-

tude de nous moquer de tout le monde, quoiqu'il eût été fort aisé de nous le rendre; nous étions habillées aussi ridiculement qu'on le pouvoit être, & il n'y a grimace au monde que nous ne fissions, encore que sa Gouvernante & la mienne nous en fissent toutes les réprimandes imaginables. Le seul moyen de nous en empêcher fut de nous défendre de nous voir: il étoit notoire que cette privation nous seroit rude, à cause de la grande amitié que nous avions l'une pour l'autre. M^e. la Princesse & M^e. de Longueville, pour lors M^{lle}. de Bourbon, qui étoient à Paris, ne venoient point à nos bals, dont j'avois une extrême joie, parce que j'avois en ce temps-là la dernière aversion pour l'une & pour l'autre.

Vers la fin de l'hyver, la Reine devint grosse; elle desira que j'allasse demeurer à Saint-Germain. Durant sa grossesse, dont l'on fit beaucoup de mystere, le Cardinal de Richelieu qui n'aimoit point Monsieur, n'étoit pas bien-aise que personne qui lui appartînt fût auprès de Leurs Majestés; & quoiqu'il m'eût tenue sur les Fonts de Baptême avec la Reine, quoiqu'il me dît, toutes les fois qu'il me voyoit, que cette alliance spirituelle l'obligeoit à prendre soin de moi, & qu'il me marie-

roit, discours qu'il me tenoit ainsi qu'aux enfants à qui on redit incessamment la même chose ; quoi qu'il témoignât avoir beaucoup d'amitié pour moi, l'on eut néanmoins bien de la peine à lever tous les scrupules que sa méfiance lui faisoit avoir. Quand il eut consenti à mon voyage, j'allai à Saint-Germain avec une joie infinie : j'étois si innocente, que j'en avois de voir la Reine dans cet état, & que je ne faisois pas la moindre réflexion sur le préjudice que cela faisoit à Monsieur, qui avoit une amitié si cordiale pour elle & pour le Roi, qu'il ne laissa pas d'en être aise, & de le témoigner. L'affiduité que j'avois auprès de la Reine, m'en faisoit recevoir beaucoup de marques de bonté, & elle me disoit toujours : *Vous serez ma Belle-fille* ; mais je n'écoutois de tout ce que l'on me disoit, que ce qui étoit à la portée de mon âge.

La Cour étoit fort agréable alors : les amours du Roi pour M^e. d'Hautefort, qu'il tâchoit de divertir tous les jours, y contribuoient beaucoup. La chasse étoit un des plus grands plaisirs du Roi : nous y allions souvent avec lui ; M^e. de Beaufort, Chemeraut, & St. Louis, Filles de la Reine ; d'Escars, sœur de M^e. d'Hautefort, & Beaumont, venoient avec moi.

Nous étions toutes vêtues de couleur, sur de belles haquenées richement caparaçonnées ; & pour se garantir du soleil, chacune avoit un chapeau garni de quantité de plumes. L'on dispoſoit toujours la chasse du côté de quelques belles maisons, où l'on trouvoit de grandes collations ; & au retour, le Roi se mettoit dans mon carrosse entre M^e. d'Hautefort & moi. Quand il étoit de belle humeur, il nous entretenoit fort agréablement de toutes choses. Il souffroit dans ce temps-là qu'on lui parlât avec assez de liberté du Cardinal de Richelieu ; & une marque que cela ne lui déplaisoit pas, c'est qu'il en parloit lui-même ainsi. Sitôt que l'on étoit revenu, on alloit chez la Reine : je prenois plaisir à la servir à son souper, & ses filles portoient les plats. L'on avoit réglément trois fois la semaine le divertissement de la Musique, que celle de la Chambre du Roi venoit donner, & la plupart des airs qu'on y chantoit étoient de sa composition ; il en faisoit même les paroles, & le sujet n'étoit jamais que M^e. d'Hautefort. Le Roi étoit quelquefois dans une si galante humeur, qu'aux collations qu'il nous donnoit à la campagne, il ne se mettoit point à table, & nous servoit presque toutes, quoique sa civilité

n'eût qu'un seul objet. Il mangeoit après nous, & sembloit n'affecter pas plus de complaisance pour M^e. d'Hautefort que pour les autres, tant il avoit peur que quelqu'un ne s'apperçût de sa galanterie. S'il arrivoit quelque brouillerie entre eux, tous les divertissements étoient fursis; & si le Roi venoit dans ce temps-là chez la Reine, il ne parloit à personne, & personne aussi n'osoit lui parler: il s'asseyoit dans un coin, où le plus souvent il bâilloit & s'endormoit. C'étoit une mélancolie qui refroidissoit tout le monde; & pendant ce chagrin, il passoit la plus grande partie du jour à écrire ce qu'il avoit dit à M^e. d'Hautefort, & ce qu'elle lui avoit répondu; chose si véritable, qu'après sa mort l'on a trouvé dans sa cassette de grands procès-verbaux de tous les démêlés qu'il avoit eus avec ses Maîtresses, à la louange desquelles l'on peut dire aussi-bien qu'à la sienne, qu'il n'en a jamais aimé que de très-vertueuses.

Sur la fin de la grossesse de la Reine, M^e. la Princesse & M^e. de Vendôme vinrent à Saint-Germain, & y amenèrent Mesdemoiselles leurs filles. Ce me fut une compagnie nouvelle; elles venoient se promener avec moi, & le Roi s'en trouva fort embarrassé: il perdoit contenance

quand il voyoit quelqu'un à qui il n'étoit pas accoutumé, comme un simple Gentilhomme qui feroit venu de la campagne à la Cour. C'est une assez mauvaise qualité pour un grand Roi, & particulièrement en France, où il se doit souvent faire voir à ses sujets, dont l'affection se concilie plutôt par le bon accueil & la familiarité, que par l'austere gravité dont ceux de la Maison d'Autriche ne sortent jamais. Monsieur vint aussi à la Cour, & peu après, la Reine accoucha d'un fils. La naissance de Monseigneur le Dauphin me donna une occupation nouvelle : je l'allois voir tous les jours, & je l'appellois mon petit mari; le Roi s'en divertissoit, & trouvoit bon tout ce que je faisois. Le Cardinal de Richelieu, qui ne vouloit pas que je m'y accoutumasse, ni qu'on s'accoutumât à moi, me fit ordonner de retourner à Paris. La Reine & M^e. d'Hautefort firent tout leur possible pour me faire demeurer; ils ne purent l'obtenir, dont j'eus beaucoup de regret. Ce ne fut que pleurs & que cris quand je quittai le Roi & la Reine. Leurs Majestés me témoignèrent beaucoup de sentiments d'amitié, & sur-tout la Reine, qui me fit connoître une tendresse particulière en cette occasion. Après ce déplai-

Et, il m'en fallut essuyer encore un autre. L'on me fit passer par Ruel, pour voir le Cardinal qui y faisoit sa demeure ordinaire quand le Roi étoit à Saint Germain. Il avoit tellement sur le cœur que j'eusse appelé le Dauphin mon petit mari, qu'il m'en fit une grande réprimande : il disoit que j'étois trop grande pour user de ces termes ; qu'il y avoit de la mesléance à moi à parler de la sorte. Il me dit si sérieusement tout ce que l'on auroit pu dire à une personne raisonnable, que sans lui rien répondre, je me mis à pleurer. Pour m'appaiser, il me donna la collation ; je ne laissai pas de m'en retourner fort en colere de tout ce qu'il m'avoit dit. Quand je fus à Paris, je n'allois plus à la Cour qu'une fois en deux mois ; & lorsque cela m'arrivoit, je dînois avec la Reine, & m'en revenois à Paris pour coucher. M^{le}. d'Hautefort y venoit quelquefois m'y rendre visite, parce qu'elle étoit tout-à-fait de mes amies, & qu'elle savoit bien qu'elle ne faisoit rien en cela qui pût déplaire au Roi ni à la Reine. Le Cardinal, qui la voyoit absolument attachée à sa Maîtresse, ne l'aimoit pas, & souffroit avec peine l'amitié que le Roi avoit pour elle ; la Reine n'en avoit aucune jalousie, & n'en avoit eue de qui que

ce soit. Elle avoit assez de mépris pour les bonnes graces du Roi, parce que c'étoit l'homme du monde le plus sujet à des boutades, si peu dignes d'une personne de son âge qu'elle ne pouvoit s'empêcher de s'en moquer; & d'ailleurs M^e. d'Hautefort lui rendoit des servives qui auroient pu l'obliger de fermer les yeux. Au reste, elle étoit bien avec Monsieur & Mr. le Comte de Soissons, & servoit beaucoup par ce moyen à entretenir la bon intelligence qui étoit entre la Reine & Monsieur. Lorsque la Reine fut le discours que le Cardinal m'avoit tenu, elle témoigna en être fâchée, & me dit avec bonté : *Il est vrai que mon fils est trop petit, tu épouseras mon frere.* Elle vouloit parler du Cardinal Infant, qui étoit en Flandres pour lors Capitaine-Général du pays, & qui y commandoit les Armées du Roi d'Espagne; & moi qui ne me souciois pas de me marier, j'écoutois moins tous ces projets que je ne songeois à danser & aux divertissements de cet hyver.

Je fus encore aux Assemblées & aux Comédies que M^e. la Comtesse de Soissons faisoit donner : ce n'étoit plus à l'hôtel de Brissac, c'étoit à l'hôtel de Crequi. M^e. la Princesse à son imitation en faisoit à l'hôtel de Ventadour. Il y avoit
dans

dans Paris des brigues perpétuelles pour ces deux assemblées, à qui s'attireroit plus de gens, c'est-à-dire, plus d'hommes: quant aux femmes, le nombre en étoit toujours réglé. Nous n'avions point de plus grand divertissement que lorsqu'il venoit quelqu'un de ceux de l'hôtel de Ventadour, comme M^{rs}. de Beaufort, Coligny, St. Maigrin, que je nomme comme les tenants de l'assemblée, & les plus galants, qui donnoient les comédies & les violons. Quand ils venoient à l'hôtel de Crequy, nous nous donnions le mot l'une à l'autre pour ne les point faire danser. Si quelqu'une par hasard ou par intelligence secrète les prenoit, c'étoit une grande douleur à toute notre cabale, & nous ne cessions, Mademoiselle de Longueville & moi, d'en gronder. En effet, si nous embarrassions parini nous ceux de l'hôtel de Ventadour, nous étions aussi fort embarrassées avec eux. Pour moi, qui étois quelquefois priée par M^e. la Princesse d'aller à ses bals, je n'y allois point avec plaisir; quand j'étois là, je ne savois que leur dire, & aussi ne me parloit-on guere; je ne voyois de toutes parts que chuchoteries perpétuelles entre-eux, & l'on m'y traitoit tellement de petite-fille, qu'encore que je le fusse en effet, je ne

revenois néanmoins de-là qu'avec un dépit mortel dans le cœur. Ce fut la grande cause qui fit naître l'aversion qu'on a vue depuis entre M^r. le Prince & moi, & que j'ai eue pour toute sa maison. S'il y avoit quelques grandes assemblées, où toutes nos deux bandes fussent mêlées, c'étoient des intrigues inconcevables pour s'empêcher de danser les unes les autres : c'étoient-là nos affaires d'état & nos occupations. Dieu merci, le temps a dissipé nos haines, & le fondement qu'elles avoient ne méritoit pas qu'elles durassent si longtemps qu'elles ont fait.

Pendant que nous ne nous appliquions qu'à passer notre temps, il se faisoit à la Cour des brigues plus considérables que celles qui nous partageoient dans nos bals. M^r. le Cardinal de Richelieu mit M^r. de Cinq-Mars auprès du Roi, qui en fit son favori, en la place de M^r. de St. Simon, premier Ecuyer, que l'on relégua en son Gouvernement de Blaye. Le S^r. de Cinq-Mars ne fut pas plutôt établi, que le Cardinal en fit son confident, & s'en servit pour chasser de la Cour Mefd. d'Hautefort & Chemeraut, dont j'eus un grand déplaisir, qui augmenta encore parce que je n'osois les aller voir. Le détail de cette disgrâce a été su de tant de mon-

de , que je n'en veux rien dire. Ce n'étoit pas-là tout l'intérêt que je prenois aux affaires de la Cour, je prenois grande part à celles de M^r. le Comte de Soissons, qui y empiroient tous les jours. Le Roi alla en Champagne pour lui faire la guerre ; & durant ce voyage, M^e. de Montbazon qui aimoit fort le Comte, & qui en étoit fort aimée, me venoit voir régulièrement tous les jours, me parloit de lui avec beaucoup d'affection, me disoit qu'elle auroit une extrême joie quand je l'aurois épousé, qu'on ne s'ennuyeroit point alors à l'hôtel de Soissons, qu'on ne penseroit qu'à m'y donner le bal & la Comédie, qu'on iroit aux promenades, qu'il auroit du respect pour moi & des tendresses non-pareilles. Elle ménageoit tout ce qui pouvoit rendre heureuse cette condition, & tout ce qui, selon mon âge, pouvoit m'y faire incliner : je l'écoutois avec plaisir, & je n'avois point d'aversion pour la personne de M^r. le Comte. Cependant je n'avois, sans savoir pourquoi, nulle inclination à me marier. La malheureuse destinée qu'il eut en ses desseins, fait bien voir que nous n'étions pas nés l'un pour l'autre ; je ne laissai pas de bien pleurer sa mort ; & quand j'allai voir M^e. sa mere à Bagno-

let, M^r. & Mademoiselle de Longueville, & toute la maison, ne firent que témoigner leur douleur par leurs cris continuels. La colere du Roi étoit si grande contre lui, qu'il ne voulut pas que l'on fît honneur à sa mémoire, & défendit que l'on en portât le deuil à la Cour. Hors la disproportion de mon âge avec le sien, mon mariage avec lui étoit très-faisable ; c'étoit un fort honnête homme, doué de grandes qualités, & qui, pour être cadet de sa maison, n'avoit pas laissé d'être accordé avec la Reine d'Angleterre. L'on ne peut disconvenir que ce n'ait été une grande perte pour l'Etat, que celle d'un Prince du Sang aussi accompli que l'étoit celui-là. Peu de temps avant la bataille de Sedan, où il fut tué, il avoit envoyé M^r. le Comte de Fiesque à Monsieur, pour le faire souvenir de la promesse qu'il lui avoit faite à mon égard, & que la chose étoit en état de se pouvoir terminer : il le supplioit très-humblement de trouver bon qu'il m'enlevât, comme le seul moyen par lequel ce mariage pouvoit s'exécuter. Monsieur ne voulut point consentir à cet expédient ; de sorte que la réponse que porta M^r. le Comte de Fiesque, toucha sensiblement M^r. le Comte. Je remarquerai ici ce qui arriva à M^e. la Comtesse,

le jour de la mort de M^r. son fils, dans sa maison de Bagnolet. Elle passoit d'une chambre à une autre; il tomba du lambris deux palmes à ses pieds qui lui donnerent de la surprise; elle ne fit pas réflexion que cela pût être de mauvaise augure, & dit seulement qu'on les rattachât au lieu d'où elles étoient parties. L'on a depuis voulu que la chute de ces deux palmes fût un présage de la funeste nouvelle qui lui fut annoncée, & du peu de temps dont M^r. son fils jouiroit de la victoire qu'il avoit remportée. Elle ne devoit plus penser après cela qu'à celle qu'elle devoit remporter sur elle-même, & pleurer dans une retraite la perte de sa maison dans celle de ce Prince. Si sa douleur fut grande, elle fut bien secrète; peu de temps après, elle parut toute consolée, & vécut dans le monde de la même manière qu'elle avoit fait auparavant.

La nouvelle de cette mort qui fut précédée à la Cour de celle de la perte de la bataille, y fut portée avec grande diligence, & le S^r. des Noyers, secretaire d'Etat, qui la reçut le premier à deux heures après minuit, alla éveiller le Cardinal de Richelieu pour la lui dire. Elle fut si salutaire pour le relever de l'abattement où il étoit de la défaite des troupes

du Roi, qu'il en parut tout remis; il prenoit autant d'intérêt à cette perte que lui en pouvoit donner le plaisir d'être délivré d'un ennemi de cette qualité. Pour achever de dissiper son parti, le Roi qui étoit à Peronne, partit le jour même de l'arrivée du courier que le Maréchal de Châtillon avoit dépêché, & vint à grandes journées droit à Mezieres. Le lendemain qu'il y fut arrivé, il alla disposer lui-même les quartiers de son armée pour le siege de Donchery, petite place près de Sedan, qui ne tint que cinq jours. Après qu'elle fut prise, M^r. de Bouillon fit son accommodement, qui fut par où finit la campagne de cette année-là : ensuite de quoi la Cour revint à St. Germain.

Comme je ne m'entretiens ici de ce qui est arrivé de mon temps de ma connoissance, qu'à mesure que quelque chose de particulier m'en fait souvenir, j'ai laissé échapper la naissance de M^r. le Duc d'Anjou; j'oubliois d'en parler, parce que je n'ai pas d'autres mémoires qui me puissent rappeler ce temps-là que la chose même. Il naquit au mois de Septembre 1640. J'étois alors à Bois-le-Vicomte, où j'avois été dès le mois de Juin, & j'appris cette naissance par le bruit des canons de Paris, avant que personne ne

me le fût venu dire. Je n'allai pas pour cela plutôt à Paris, que pour y passer l'hyver, durant lequel il n'y eut rien de remarquable que le mariage de M^r. le Duc d'Enguien avec Mademoiselle de Brezé, niece du Cardinal de Richelieu. Ce Ministre ne devoit & ne pouvoit apparemment espérer cet honneur que par de grandes soumissions & de fortes instances auprès de M^r. le Prince; tout au contraire celui-ci demanda au Cardinal comme à genoux Mademoiselle de Brezé, & fit pour l'avoir ce qu'il auroit fait s'il avoit eu intention d'avoir pour son fils la Reine de tout le monde. Et pour témoigner même à ce Ministre qu'il n'y avoit point d'attachement qui dépendit de lui, par lequel il ne voulût s'unir à tous ses intérêts, il le pria de marier en même-temps Mademoiselle de Bourbon à M^r. le Marquis de Brezé. M^r. le Cardinal répondit qu'il vouloit bien donner des Demoiselles à des Princes, & non pas des Gentilshommes à des Princesses: il ne lui fit donc la grace que de lui accorder Mademoiselle de Brezé pour M^r. le Duc d'Enguien. Ils furent fiancés dans la chambre du Roi, comme c'est la coutume pour les Princes du Sang, & ce jour-là le Prince donna un fort beau bal-

let dans le Palais-Cardinal, où le Roi, la Reine & toute la Cour étoient. Il y eut un bal ensuite, où Mademoiselle de Brezé, qui étoit fort petite, tomba comme elle dançoit une couronne, à cause que, pour rehausser sa taille, on lui avoit donné des souliers si hauts, qu'elle ne pouvoit marcher. Il n'y eut point de considération qui empêchât de rire toute la compagnie, sans excepter M^r. le Duc d'Enguien, qui ne consentoit à cette affaire qu'à regret, & que par la crainte qu'il avoit de déplaire à M^r. son pere. Il l'avoit toujours tenu à Dijon, sans lui rien donner, & sans lui permettre aucune liberté: ce jeune Prince s'ennuyoit de ne se pas faire connoître, & il a bien paru depuis qu'il avoit dès ce temps-là des qualités pour le pouvoir faire avantageusement. Peu après son mariage, il tomba si grièvement malade, que l'on crut qu'il en mourroit, & tout le monde l'attribua au chagrin que lui avoit donné cette affaire, qui lui en pouvoit donner beaucoup de sujet, sans s'arrêter à d'autres considérations qu'à celles qui venoient de la personne de sa femme. Car, outre que du côté de la beauté & des qualités de l'esprit, elle n'avoit rien qui la mît au-dessus du commun, d'ailleurs elle étoit

encore si enfant, que plus de deux ans après être mariée, elle jouoit avec des poupées; aussi étoit-elle assez méprisée & maltraitée de toute la famille de M^r. son mari; de quoi elle s'apperçut, & s'assujettit à me voir, & n'avoir de joie & de plaisir que chez moi. Je vous avoue qu'elle me faisoit pitié, & que cette seule considération me faisoit accommoder de ses visites: quant à moi, je n'en recevois aucun divertissement. L'année d'après son mariage, elle fut envoyée au couvent des Carmélites de St. Denis, pour lui faire apprendre à lire & écrire durant l'absence de M^r. son mari, qui avoit suivi le Roi au voyage qu'il fit en Roussillon. L'on jugea que cette jeune femme se formeroit mieux dans un couvent qu'ailleurs, parce que l'on m'en avoit vu revenir après une fort longue maladie plus sage que je n'avois été; joint à cela que le Cardinal avoit connu celle qui en étoit supérieure, lorsqu'elle avoit été fille d'honneur de la Reine ma grand'mere, pour une personne de beaucoup de mérite & d'esprit.

Le Roi partit de Paris pour le voyage de Roussillon au mois de Février de l'année 1642. Il laissa la Reine & ses deux enfants à Saint Germain-en-Laye, après

avoir donné tous les ordres, & pris toutes les précautions possibles pour leur sûreté. Ces deux Princes étoient sous la charge de M^e. de Lansac en qualité de leur gouvernante, & pour leur garde ils n'eurent qu'une compagnie du régiment des gardes Françoises, dont le bon-homme Montigni étoit Capitaine, & le plus ancien de tout le régiment. Ces deux personnes-là eurent chacun un ordre particulier; celui qu'eut M^e. de Lansac, étoit qu'en cas que Monsieur, qui demouroit à Paris le premier après le Roi, vînt voir la Reine, de dire aux Officiers de la compagnie de demeurer auprès de Monsieur le Dauphin, & de ne pas laisser entrer Monsieur, s'il y venoit accompagné de plus de trois personnes. Quant à Montigni, le Roi lui donna une moitié d'écu d'or, dont il garda l'autre, avec commandement exprès de ne point abandonner la personne des deux Princes qu'il gardoit; & s'il arrivoit qu'il reçût ordre de les transférer, ou de les mettre entre les mains de quelqu'autre, il lui défendit d'y obéir, quand même il le verroit écrit de la propre main de Sa Majesté, si ce n'étoit que celui qui le lui rendroit lui présentât en même-temps l'autre moitié de l'écu d'or qu'il retenoit. Il ne fut rien ten-

ré, Dieu merci, qui eût pu faire croire qu'aucun mouvement ait dû donner lieu aux soupçons qu'on avoit eut sur ce sujet. Cela fait, le Roi partit. La Reine, sur ce qu'il avoit ordonné à M^e. de Lansac à l'égard de Monsieur; elle le manda à M^e. de St. Georges, qui le fit savoir à S. A. R., qui profita de cet avis, & n'alla à Saint-Germain qu'avec le nombre de gens qu'il falloit pour y être reçu; à quoi il n'avoit garde de manquer, pour ne pas perdre l'occasion de voir la Reine, avec qui il avoit pour lors beaucoup d'affaires, dont l'issue a été si funeste, qu'on peut bien les appeller malheureuses. Pendant l'absence du Roi, l'on menaça plusieurs fois la Reine de lui ôter ses enfants, & de les envoyer au bois de Vincennes. En effet, ce fut dans ce dessein que le Roi lui manda souvent durant son voyage d'aller à Fontainebleau, ce qu'elle ne voulut jamais faire.

M^r. le Prince fut laissé avec pouvoir de commander dans Paris, tant que le Roi seroit éloigné. Le soin des affaires publiques ne l'empêcha pas d'en faire une domestique; il maria Mademoiselle de Bourbon à M^r. de Longueville, qui fut pour elle une cruelle destinée. Il étoit vieux, elle étoit fort jeune & belle com-

me un Ange. Cette fâcheuse disproportion n'en pécha pas qu'elle ne s'accommodât à ce parti de très-bonne grace ; ce que je remarquai fort bien à ses fiançailles, où je fus priée. Il y eut le lendemain une grande assemblée à l'hôtel de Longueville. Celle qui se fit pour les noces de M^r. le Duc d'Enguien son frere, qui est à présent M^r. le Prince, ne fut pas tout-à-fait si célèbre ; il n'y eut que des parents de la femme : le Cardinal de Richelieu ne crut pas nécessaire à l'honneur de sa famille, d'y voir ceux de la Maison Royale. Deux jours après ce mariage, Mademoiselle de Brienne épousa le Marquis de Gamache : ce qui fit encore une assemblée & un bal, quoique ce ne fût pas la saison : elle n'étoit aussi guere propre au divertissement, parce que la Cour fut en deuil un peu après à cause de la mort de la Reine ma grand-mere.

A cette nouvelle succéda celle du procès, & de l'exécution de M^r. de Cinq-Mars, Grand Ecuyer de France, & de Monsieur de Thou, dont j'eus beaucoup de regret, & par la considération de leurs personnes, & parce que Monsieur étoit malheureusement mêlé dans l'affaire qui les fit périr, jusques-là même que l'on

a cru que la seule déposition qu'il fit à M^r. le Chancelier fut ce qui les chargea le plus, & ce qui fut cause de leur mort. Ce souvenir me renouvelle trop de douleur pour que j'en puisse dire davantage.

Le deuil de la Reine ma grand'mere m'obligeoit à me renfermer dans une chambre noire : j'observerai cette retraite dans toute la régularité possible ; je n'eus pas de peine à me priver de recevoir des visites. Il m'arriva tout ce qu'éprouvent tous les malheureux, personne ne me vint chercher : je puis dire à ma louange que j'ai plus montré de sensibilité pour cette disgrâce de Monsieur, que mon âge ne devoit m'en faire avoir. Ce fut dans ce temps que je connus de Fouquerolles, que j'ai tant fait parler dans la vie que j'ai écrite, & qui instruira assez de ce que j'en pourrois dire sans que j'en mette rien ici.

Lorsque Mr. de Bouillon fit son accommodement après la mort de M^r. le Comte de Soissons, il se remit bien à la Cour ; & comme l'année suivante on s'apperçut qu'il étoit de la cabale de M^r. de Cinq-Mars, l'on voulut faire croire que sa réconciliation n'avoit été que pour mieux tromper le Cardinal, qui lui

fit donner le commandement de l'armée du Roi en Italie. Cet emploi n'empêcha pas que, dès que l'on eut découvert qu'il étoit de l'intrigue de M^r. de Cinq-Mars, l'on ne le fît arrêter. L'exécution de l'ordre qui en fut donné, fut remise au Sieur de Cominges, Gouverneur de Cazal, & aux Sieurs du Plessis-Praflin & de Castelnau, Maréchaux de Camp dans l'armée que M^r. de Bouillon commandoit. Il fut pris dans Cazal, & delà mené prisonnier au château de Pierre Encise à Lyon, & fut très-heureux de racheter sa vie par la cession de sa place & de sa Souveraineté de Sedan. Incontinent après sa détention, on envoya M^r. de Longueville en Italie commander en sa place, lequel à son retour ne trouva pas Mad. sa femme dans la même beauté qu'il l'avoit laissée, parce qu'elle étoit fort marquée de la petite-vérole qu'elle avoit eu peu de temps après le départ de M^r. son mari.

Cette année-là fut remarquable par plusieurs accidents. Le Cardinal ne jouit pas long-temps de la défaite de M^r. de Cinq-Mars ; il revint fort malade du voyage de Roussillon, & même il avoit été pendant quelques jours en danger de sa vie durant le séjour que la Cour fit

à Narbonne. L'état où il étoit dès-lors ne sembloit pas lui permettre de pouvoir s'appliquer à ruiner une forte cabale, & moins encore à poursuivre une vengeance jusqu'où il fit aller la sienne. Son mal empirait tous les jours, & il ne put suivre le Roi dans le retour du voyage. Sa Majesté l'attendit à Fontainebleau, où il se rendit quelques jours après. Le sacrifice qu'on venoit de lui faire de la tête de M^{rs}. de Cinq-Mars & de Thou, ne parut pas lui suffire : pour le satisfaire, il voulut que tous ceux qui avoient été des amis de ces malheureux, & qui lui faisoient ombrage, se sentissent des effets de sa colere, & il vouloit relever son crédit avec plus d'éclat, parce qu'il savoit qu'il avoit été cru diminué. Il n'en put venir à bout à Fontainebleau; & sans se rendre, quoiqu'il fût réduit à l'extrémité par la violence de son mal, il fit aller la Cour à Paris, où il se fit transporter; & là, quoiqu'il ne vît le Roi que dans les visites que Sa Majesté lui faisoit l'honneur de lui rendre, il sut si bien se prévaloir des tendresses feintes ou véritables qu'il en recevoit, que peu de jours avant sa mort, il fit chasser de la Cour Troisville, Capitaine des Mousquetaires de la Garde, Tilladet, Capitaine au Régiment des Gardes; la Salle,

& quelques autres ; quoique le Roi eût une peine incroyable à s'y résoudre, & principalement à l'égard de Troisville. L'on croit même que la difficulté que le Cardinal y reconnut, le faisoit tellement par l'idée qu'il avoit de la diminution de sa faveur, que la crainte & le dépit avancèrent sa mort de quelques jours. Il finit les siens après cette dernière victoire le 4 de Décembre 1642, & il est mort en possession d'une si grande autorité, & d'une si belle réputation, que ses conseils ont été suivis après son trépas, & que ses propres ennemis ont respecté sa mémoire. Le Roi vint à Paris ce jour-là, il ne le vit qu'un moment avant qu'il rendît l'esprit ; & lorsqu'il sortit du Palais-Cardinal, il voulut que les portes en demeurassent fermées par ses Gardes. L'avis qu'on en donna au Cardinal avant qu'il mourût, le mortifia sensiblement ; ce lui eût été un bien plus rude déplaisir, s'il eût prévu l'indifférence avec laquelle son maître apprit la nouvelle de sa mort. Aussi-tôt que je le fus, j'allai trouver le Roi pour le supplier d'avoir quelque bonté pour Monsieur. Je croyois prendre une occasion très-favorable pour le toucher : il me refusa, & alla le lendemain au Parlement faire enregistrer contre lui

la Déclaration dont on fait assez le sujet, fans que je l'explique ici. Je voulus m'aller jeter à ses pieds, lorsqu'il entreroit au Parlement, pour le supplier de n'en pas venir à cette extrémité : il en fut averti, & me l'envoya défendre ; rien ne put le détourner de cet injurieux dessein. Après avoir donné quelques ordres particuliers, il alla à Saint-Germain, & remit le maniement des affaires au Cardinal Mazarin, par l'avis du Cardinal de Richelieu, & eut pour conseil avec lui M^{rs}. de Chavigny & des Noyers. Ce dernier ne garda pas long-temps sa place ; les deux autres qui avoient ioujours eu une extrême jalousie de sa faveur, pendant la vie du Cardinal de Richelieu, se trouverent dans une parfaite intelligence, & conspirerent sa perte. Des Noyers, pour une légère mortification que ces M^{rs}. lui suscitèrent adroitement, demanda son congé, & le Roi le lui accorda. Le Cardinal Mazarin fit donner sa Charge au S^r. le Tellier, qui étoit Intendant de la Justice dans l'armée de Piémont, où on l'envoya chercher exprès pour être Secrétaire d'Etat.

Le desir extrême que j'avois de revoir Monsieur à la Cour, m'en fit naître l'espérance quand le Cardinal de Riche-

lieu mourut ; parce qu'il étoit à Blois où il avoit toujours demeuré depuis qu'il étoit revenu de Savoye par l'accommodement bizarre que l'Abbé de la Riviere fit de sa part. Je n'étois pas la seule à qui cette mort donna de la joie , puisqu'outre un nombre infini de particuliers , l'on peut juger que la Reine & Monsieur en dûrent sentir beaucoup d'avoir perdu leur plus grand ennemi. Toutefois ils ne jouirent pas sitôt de la bonne fortune que cette perte sembloit leur promettre. Toutes les mesures du Cardinal subsisterent , & l'on ne devoit pas s'en étonner , puisqu'il avoit eu le crédit de faire agréer au Roi celui qu'il avoit voulu substituer à sa place. Je pense qu'il n'y a jamais eu que lui au monde qui ait disposé , comme par testament , du bien qui dépendoit de la pure grace du Roi. Cela se peut dire , puisqu'outre la substitution du Cardinal Mazarin , il a laissé à la plupart de ses héritiers & de ses amis des Charges & des Gouvernements.

Il étoit arrivé l'année d'auparavant , & assez mal-à-propos pour ces nouveaux Ministres , un changement fort considérable en France , causé par la mort du Cardinal Infant. Il mourut d'une fièvre

tiere, qui ne l'avoit pas empêché d'être toute la campagne à l'armée, & de reprendre Aire deux mois ou environ après que le Maréchal de la Meilleraie l'eût pris. Sa maladie ne paroissoit pas par-là fort dangereuse : néanmoins quand il fut retourné à Bruxelles, il y mourut en fort peu de jours; ce qui a fait accuser les Espagnols de l'avoir empoisonné, dans la crainte qu'ils eurent qu'il ne se rendît maître de la Flandre par une alliance avec la France. Tel étoit véritablement son dessein. La Reine m'a dit qu'elle avoit trouvé dans la cassette du Roi après sa mort, des Mémoires où elle avoit vu que mon mariage étoit résolu avec ce Prince. Elle ne me dit que cela; c'étoit assez pour juger que si les Espagnols en avoient eu la moindre lumière, ils s'en feroient défaits de quelque manière que ce pût être. Quand cette perte arriva, le Roi dit fort rudement à la Reine, *votre frere est mort*. Cette nouvelle si séchement annoncée lui fut un surcroît de douleur, dans un accident aussi sensible que lui étoit la mort d'un frere qu'elle aimoit chèrement & avec justice, puisqu'elle en étoit aimée de même: d'ailleurs, c'étoit un Prince de mérite, fort bien fait de taille, quoique petit,

autant beau de visage que l'on le peut être , & parfaitement honnête-homme. En mon particulier , lorsque je fis réflexion sur mes intérêts , j'en fus très-fâchée ; parce que c'étoit l'établissement du monde le plus agréable pour moi , à cause de la beauté du pays , de sa proximité à celui-ci , & par la maniere d'y vivre qui n'est point éloignée de celle de France. Pour les qualités de la personne , quoique je l'estimasse beaucoup , c'étoit à quoi je pensois le moins. Si ces desseins-là eussent réussi , les Ministres qui succéderent au Cardinal de Richelieu , eussent trouvé moins de besogne. Monsieur crut avoir meilleur marché d'eux que du défunt ; il envoya l'Abbé de la Riviere à la Cour pour traiter son accommodement , & il le traita à la vérité d'aussi bonne foi qu'il avoit fait l'autre. Dès ce voyage-là , il commença d'agir avec moi de la belle maniere qu'il a continué depuis : il me fit une piece auprès du Roi sur un sujet dont il ne me souvient pas. L'accommodement de Monsieur se fit , & il revint à Paris , & vint descendre chez moi. Je commençai mon discours par me plaindre de l'Abbé de la Riviere , qui commençoit d'être en faveur auprès de lui ; il ne reçut pas mes plaintes ainsi

que je me l'étois promis; ce qui ne refroidit point la joie que j'eus de le voir. Il soupa chez moi où étoient les 24 violons : il y fut aussi gai que si MM. de Cinq-Mars & de Thou ne fussent pas demeurés par les chemins. J'avoue que je ne le pus voir sans penser à eux, & que dans ma joie je sentis que la sienne me donnoit du chagrin. Le lendemain il alla à St. Germain, où il fut fort bien reçu du Roi. Pour la Reine, on n'en peut pas douter, puisque la dernière affaire qui avoit fait éloigner Monsieur, leur avoit été commune. Il ne fit pas grand séjour auprès de Leurs Majestés; il y alloit de fois à autres, & passa cet hyver-là à Paris. Il n'y eut jamais tant de bals que cette année-là. Le mariage de M^r. de Montglas avec Mademoiselle de Chiverny en fit faire quantité; je me trouvois à tous. J'étois d'autant plus aise de ce mariage, que cette jeune personne, qui étoit d'agréable compagnie, fut depuis toujours auprès de moi, parce qu'elle vint demeurer avec M^e. de St. Georges sa belle-mère. Je ne possédai pas long-temps cette bonne compagnie, à cause de la mort de M^e. de St. Georges. Elle avoit été malade tout l'hyver; peu après le mariage de son fils, elle fut contrainte de garder le lit, & son mal augmenta le

13 de Février; elle eut le transport au cerveau qui lui fit perdre connoissance. J'appris le matin à mon réveil l'état où elle étoit; je me levai en grande diligence pour aller lui témoigner par quelques devoirs la reconnoissance que j'avois de ceux dont elle s'étoit si dignement occupée auprès de moi depuis que j'étois au monde. J'arrivai comme on employoit tous les remedes possibles pour la faire revenir : on y réussit après beaucoup de peine, & aussi-tôt on lui apporta le Viatique & l'Extrême-Onction, qu'elle reçut avec tous les témoignages d'une ame véritablement Chrétienne. Elle répondoit à toutes les Prières avec une dévotion admirable : ce qui n'étonnoit pas ceux qui favoient comme elle avoit pieusement vécu. Cela fait, elle appella ses enfants pour leur donner sa bénédiction, & me demanda permission de me la donner aussi. Elle me dit que l'honneur qu'elle avoit d'être auprès de moi depuis ma naissance, faisoit qu'elle osoit prendre cette liberté. Je sentoisi une tendresse pour elle qui répondoit à celle qui paroissoit dans tous les soins qu'elle avoit eus de mon éducation; je me mis à genoux auprès de son lit les yeux baignés de larmes; je reçus le triste adieu qu'elle

me dit, je l'embrassai. J'étois tellement touchée de sa perte & d'une infinité de bonnes choses qu'elle m'avoit dites, que je ne la voulois pas quitter qu'elle ne fût morte; elle pria qu'on me fit retirer & ses enfants aussi; elle s'attendrissoit trop par nos larmes & nos cris, & témoignoit que je faisois seule tout le sujet des regrets qu'elle étoit capable d'avoir. Je m'en allai dans ma chambre, où je ne fus pas plutôt entrée, qu'elle commença d'agoniser, & mourut un quart-d'heure après.

Monsieur vint presque dans ce temps-là, me trouva fort affligée, & me dit qu'il ne falloit pas que je demeurasse dans un logis où il y avoit un corps mort, & principalement celui d'une personne dont la perte m'étoit si sensible. Il me commanda d'aller coucher à l'Hôtel de Guise où il logeoit alors; il me laissa sa chambre, & alla chez les Baigneurs. Quand je le revis, il me témoigna avoir beaucoup de déplaisir de la mort de M^e. de St. Georges, & de grands ressentimens des services qu'elle lui avoit rendus & à moi. Cela donna lieu de parler de remplir sa place; je lui témoignai desirer d'avoir M^e. de Vitri, sœur de M^e. de St. Georges: il ne fit point de réponse, ce qui me fit juger qu'il pensoit à d'autres.

Aussi-tôt que je fus à l'Hôtel de Guise, j'allai avec Mademoiselle de St. Louis qui m'y avoit suivie, voir Madame la Comtesse de Fiesque qui y logeoit; elle me témoigna prendre beaucoup de part à ma douleur: & en effet, outre ce qu'elle pouvoit sentir en cela pour ma considération, j'avois sujet de croire qu'elle étoit affligée de la mort d'une personne qui avoit été fort de ses amies. Je m'en allai le lendemain au Couvent des Carmélites de St. Denis, pour attendre-là que Monsieur m'eût choisi une Gouvernante. Je lui écrivis de-là, & à la Reine, si ma mémoire ne me trompe, pour les supplier de me donner M^e. la Comtesse de Fiesque ou M^e. la Comtesse de Tilliere sa belle-sœur, toutes deux personnes de qualité, de mérite & de vertu, & mes parentes. A dire le vrai, j'affectionnois beaucoup plus la dernière que la première; je m'attendois de l'avoir sur la proposition que je faisois de l'alternative. Ce qui me le faisoit encore espérer, étoit que la Comtesse de Fiesque étoit malade depuis six mois, & presque hors d'état de vaquer à une charge aussi fatigante que celle-là. Cependant ce fut un remède merveilleux contre ses maux: incontinent que Monsieur lui eût fait dire qu'il desiroit la met-

re auprès de moi, les forces lui revinrent, & cette nouvelle lui redonna comme miraculeusement la santé. Monsieur envoya Goulas à St. Denis, où il y avoit déjà huit jours que j'étois, me donner la nouvelle de ce choix, & me demander quand il me plairoit qu'elle me vînt trouver. Je répondis à Goulas qu'il eût à me l'amener le lendemain, & je le chargeai de faire là-dessus mes compliments à S. A. R. J'ai su depuis, que les raisons qui l'obligèrent de préférer la Comtesse de Fiesque à la Comtesse de Tillere & à toute autre, étoit la qualité de veuve, plus convenable à cette fonction que celle d'une femme mariée. Elle avoit été Dame d'Atour de feue ma mere : il vouloit lui ôter la prétention qu'elle pouvoit avoir de l'être de Madame d'aujourd'hui ; parce que, pendant qu'il l'avoit eue dans sa maison, elle s'étoit fort intriguée, & jusqu'au point, que, si ma mere ne fût pas morte, Monsieur l'auroit ôtée d'auprès d'elle, ce que je fais d'original. De sorte que S. A. R. qui vouloit éloigner telles gens de sa maison, dont il n'y en avoit déjà que trop, en fit ma Gouvernante, & prévint bien que le peu d'inclination que j'avois pour elle ne me feroit rien prendre de son humeur. Lorsqu'elle

arriva à St. Denis, je la reçus fort bien, & je ne manquai pas de lui témoigner beaucoup de joie d'être entre ses mains, que je l'avois souhaitée, & y avoit contribué. Elle me fit connoître qu'elle le favoit bien, & qu'elle se sentoît m'être fort obligée. Ainsi les premiers jours se passèrent bien doucement; elle y contribuoit fort aussi par les agréments de son esprit; elle me faisoit mille contes de son temps, très-capables de divertir, qui me faisoient prendre grand plaisir à sa conversation: & de fait, quoique vieille, elle est d'aussi agréable entretien que personne du monde. Elle commença sa fonction par un inventaire qu'elle fit faire de tous mes bijoux, pour m'empêcher d'en donner sans sa permission, & principalement de plusieurs qui étoient dans un cabinet à part, dont elle avoit peur que je ne fîsse des présents à M^e. de Montglas. Elle prit ensuite la clef de mon écritoire qui y tenoit d'ordinaire; ce qui faisoit qu'elle demeuroit toujours ouverte afin de la garder; parce qu'il n'étoit pas à propos, disoit-elle, qu'elle fût en ma disposition, & qu'elle devoit voir tout ce que j'écrivois & à qui.

Ce procédé me déplut au dernier point, & je trouvai sa direction bien gê-

nante : cependant , quoique peu accoutumée à une telle dépendance , je souffrois cela sans rien dire. A la vérité , je n'en pus pas faire autant dans une autre occasion , qui arriva bientôt après , sur quelques intérêts des Enfants de M^e. de St. Georges , avec qui elle en usa mal. Je rappelai alors tous mes chagrins , & les lui témoignai assez respectueusement ; de-là vint quelque aigreur ; & cette querelle , d'agréable que je l'avois trouvée , me la rendit fâcheuse. Nous devînmes depuis fort sujettes à nous brouiller ensemble. Je me trouvai un jour un peu incommodée de rhume ; mon Médecin m'ordonna quelque remède que je ne voulus point prendre , comme cela m'étoit assez ordinaire. Elle s'imagina , quoique j'eusse quinze ans passés , qu'il falloit me traiter en enfant ; elle m'enferma dans ma chambre , & fit dire à ma porte qu'on ne me voyoit point , parce que j'étois malade. Je trouvai cette maniere d'agir aussi haute qu'elle étoit incommode , & toutefois je ne me voulus point autrement cabrer : je témoignai seulement des ressentiments d'enfant : j'eus le moyen d'échapper de ma chambre , je m'en allai à son cabinet où je savois qu'elle étoit , je l'enfermai , & j'emportai la clef. Elle fut quel-

ques heures en inquiétude , parce que l'on ne pouvoit avoir des Serruriers , & sa peine étoit d'autant plus grande , que j'avois enfermé son petit-fils dans un autre lieu , & qui crioit comme si je l'eusse maltraité. Je prenois un plaisir non-pareil à l'embarras où je m'appercevois bien qu'elle étoit , & il n'y avoit point de malice dont je ne m'avifasse pour me venger d'elle. Aussi ne me consolai-je du procédé qu'elle tenoit avec moi , que par toutes les pieces que je lui pouvois faire. Elle adoucit un peu son humeur , & me laissa voir le monde ; cela ne laissa pas de se passer d'une maniere à donner toujours quelque fujet de picoterie. Les plus ordinaires visites que je recevois , étoient de ces Demoiselles dont j'ai ci-devant parlé ; & quand nous étions toutes ensemble , la Comtesse de Fiesque venoit contrôler notre conversation ; elle trouvoit que nous ne traitions dans nos propos que de bagatelles qui ne faisoient pas l'esprit , comme si nous eussions dû à notre âge nous entretenir des choses du monde les plus sérieuses.

Deux mois après qu'elle fut avec moi , M^e. de Guise revint d'Italie où la Cour l'avoit reléguée. Elle arriva plutôt que l'on ne l'attendoit. Cette surprise m'em-

pêcha d'aller au-devant d'elle. Aussi-tôt que je fus sa venue , j'allai la visiter à l'hôtel de Guise, dont elle me témoigna une extrême joie ; j'y reçus toutes les amitiés possibles de Mademoiselle de Guise & de M^{rs}. ses freres les Chevaliers de Guise & de Joinville, qui sont aujourd'hui, savoir le premier, M^r. le Duc de Joyeuse, & l'autre le Chevalier de Guise. Le lendemain M^e. de Guise vint dîner chez moi ; & depuis, durant un très-long temps, je la voyois presque tous les jours chez elle. J'y rencontrai une fois M^e. & Mademoiselle d'Epemon, qu'il y avoit cinq ou six ans que je n'avois vues : elles avoient été pendant tout ce temps-là en Guyenne ou en Angleterre ; & depuis leur retour, elles n'avoient osé venir chez moi, parce que M^r. d'Epemon étoit mal avec Monsieur. Nous n'y prenions pas elles & moi assez d'intérêt pour en avoir moins d'amitié les unes pour les autres ; c'est pourquoi ce nous fut une extrême joie de rencontrer une si favorable occasion de nous revoir ; & afin de pouvoir continuer, j'en demandai permission à Monsieur, qui me l'accorda. Le premier jour que je les revis chez M^e. de Guise, j'y trouvai M^e. Martel, qui est une femme assez libre, qui dit qu'il falloit marier M^r.

le Chevalier de Guise, qui est, comme je viens de dire, M^r. de Joyeuse, avec Mademoiselle d'Epernon. Mademoiselle de Guise & moi sur le champ témoignâmes l'approuver fort, & même le souhaiter; & je pense que l'amour que le Chevalier a fait depuis paroître pour elle, prit naissance dans son cœur en ce moment, parce qu'il n'en avoit point donné jusques-là de marque : ce dessein pourtant n'a pas eu l'effet que j'avois désiré. J'avois une amitié si forte pour M^e. & Mademoiselle de Guise, que je ne me pouvois passer de les voir tous les jours. J'y avois manqué une fois, j'y voulus aller après souper, M^e. la Comtesse de Fiesque s'y opposa : nonobstant toutes ses difficultés, je l'emportai. Cette visite me coûta une prison de cinq ou six jours : je m'étois imaginé que cela n'avoit pu arriver sans la participation de M^e. de Guise; je n'eus plus d'empressement de l'aller voir, & sentis depuis un peu de froideur pour elle.

Sur la peine que je faisois à M^e. la Comtesse de Fiesque, elle voulut se fortifier contre moi des ordres de Monsieur, & lui porta pour cet effet un grand mémoire de la conduite que j'avois à tenir, dont le premier article étoit que je ferois le signe de la croix à mon réveil, & le

reste de la portée de tout ce que l'on pouvoit prescrire à un enfant, quoique j'eusse déjà 16 ans. Ce qui me chagrina le plus, ce fut une loi fâcheuse qu'elle me fit imposer par la seule considération de sa commodité ; son âge & son humeur lui faisoient éviter de sortir le soir ; elle n'osa directement m'empêcher d'aller au Cours, qui étoit la seule occasion que j'avois de me retirer tard ; elle me fit défendre d'y aller sans en demander permission à Monsieur. La distance qu'il y a des Tuileries à l'hôtel de Guise où il logeoit, me faisoit souvent perdre l'occasion de trouver S. A. R. ou d'avoir réponse à temps, & par ce moyen il y avoit bien des jours que j'étois privée du plaisir de cette promenade. Elle se servoit aussi de l'autorité de Monsieur pour me mortifier, lorsque la sienne ne lui suffisoit pas.

Peu après que l'on eût mis M^e. la Comtesse de Fiesque auprès de moi, le Roi tomba malade de la maladie qu'il avoit eue devant le voyage de Perpignan : cela m'obligeoit à lui rendre mes devoirs, & j'allois souvent à St. Germain. le Roi prenoit plaisir à mes visites, & me faisoit toujours fort bonne mine ; aussi n'en revenois-je jamais que vivement touchée de son mal, dont chacun auguroit que la

suite feroit funeste. En effet, au commencement du mois d'Avril suivant, peu après la disgrâce du Sieur des Noyers dont j'ai parlé, il commença à empirer, & ne fit que languir & souffrir jusqu'au 14^e jour de Mai, qui fut celui de son décès. Si le pitoyable état où la maladie avoit réduit son corps, donnoit de la compassion, les pieux & généreux sentiments de son ame donnoient de l'édification : il s'entretenoit de la mort avec une résolution toute chrétienne : il s'y étoit si bien préparé, qu'à la vue de St. Denis par les fenêtres de la chambre du château-neuf de St. Germain, où il s'étoit mis pour être en plus bel air qu'au vieux, il montrait le chemin de St. Denis par lequel on meneroit son corps ; il faisoit remarquer un endroit où il y avoit un mauvais pas qu'il recommandoit qu'on évitât, de peur que le chariot ne s'embourbât. J'ai même oui dire que durant sa maladie, il avoit mis en musique le *De profundis*, qui fut chanté dans sa chambre incontinent après sa mort, comme c'est la coutume de faire aussi-tôt que les Rois sont décédés. Il ordonna avec la même tranquillité d'esprit ce qui seroit à faire pour le bien & l'administration de son Royaume quand il seroit mort. Je ne dis rien de ses déclai-

rations de dernière volonté en faveur de la Reine & des Princes ; ce n'est pas une matière qui doive faire partie de mes mémoires , cela se verra mieux & plus particulièrement dans les Histoires du temps : je mets encore dans ce rang-là ce qui se passa lorsque la Reine alla au Parlement pour s'y faire déclarer régente.

Je reviens donc à ce qui me regarde. Depuis que la Reine fut à Paris où elle fixa son séjour , j'allois tous les jours au Louvre , & plutôt deux fois qu'une : mon occupation ordinaire y étoit de me jouer avec le Roi ou M^r. le Duc d'Anjou , qui étoit l'enfant du monde le plus joli , & pour qui j'ai toujours eu grande amitié. De toutes les filles de la Reine , celle avec qui je m'arrêtois le plus volontiers , c'étoit Neuillant , qui étoit fort aimable & fort spirituelle. Au commencement de la régence , il se fit un parti contre la faveur du Cardinal Mazarin , qu'on nomma le parti des importants ; ils faisoient grand bruit , & ce fut sans effet. La prison de M^r. de Beaufort , qui fut arrêté presque dès la naissance de cette cabale dont il étoit le chef , dissipa cette faction en un instant , & cette détention n'eut aucune suite , quoique peu auparavant M^r. de Nemours eût épousé Mademoiselle

de Vendôme. Pendant que ce parti-là subsistoit, il arriva une affaire qui fit grand bruit à la Cour. M^e. de Montbazon trouva un soir chez elle deux billets d'une Dame à un cavalier; elle dit aussitôt qu'ils étoient de M^e. de Longueville, & que Coligny, qui l'étoit venu voir ce jour-là, les avoit laissés tomber de sa poche. Il faut remarquer dans cette histoire, que l'opinion médisante de la Cour étoit que M^r. de Longueville aimoit M^e. de Montbazon depuis long-temps, qu'il étoit bien avec elle, & que M^e. la Princesse lui avoit défendu de la voir depuis son mariage. Avant que de dire quelle suite eut la piece que M^e. de Montbazon prétendoit faire à M^e. de Longueville, je veux mettre ici une copie de billets qu'on dit qu'elle avoit trouvés, puisque j'en ai une très-fidelle de fort bon lieu: elle m'a été donnée avec le titre.

Copie des Lettres supposées, qui furent trouvées chez M^e. de Montbazon.

J'aurois beaucoup plus de regret du changement de votre conduite, si je croyois moins mériter la continuation de votre affection. Je vous avoue que tant que je l'ai cru véritable & violente, la mienne

vous a donné tous les avantages que vous pouviez souhaiter. Maintenant n'espérez pas autre chose de moi que l'estime que je dois à votre discrétion. J'ai trop de gloire pour partager la passion que vous m'avez si souvent jurée, & je ne veux plus vous donner d'autre punition de votre négligence à me voir, que celle de vous en priver tout-à-fait. Je vous prie de ne plus venir chez moi, parce que je n'ai plus le pouvoir de vous le commander.

En voilà une ; & voici en quels termes étoit l'autre.

De quoi vous avisez-vous après un si long silence ? Ne savez-vous pas bien que la même gloire qui m'a rendu sensible à votre affection passée, me défend de souffrir les fausses apparences de sa continuation ? Vous dites que mes soupçons & mes inégalités vous rendent la plus malheureuse personne du monde ; je vous assure que je n'en crois rien, bien que je ne puisse nier que vous ne m'ayiez parfaitement aimée comme vous devez avouer que mon estime vous a dignement récompensé. En cela nous nous sommes rendu justice, & je ne veux pas avoir dans la suite moins de bonté, si votre conduite répond à mes intentions. Vous les trouveriez moins déraison-

nables, si vous aviez plus de passion, & les difficultés de me voir ne feroient que l'augmenter au-lieu de la diminuer. Je souffre pour n'aimer pas assez, & vous pour aimer trop. Si je vous dois croire, changeons d'humeur; je trouverai du repos à mon devoir, & vous devez y manquer pour vous mettre en liberté. Je n'apperçois pas que j'oublie la façon dont vous avez passé avec moi l'hyver, & que je vous parle aussi franchement que j'ai fait autrefois. J'espère que vous en userez aussi bien, & que je n'aurai point de regret d'être vaincue, dans la résolution que j'avois faite de n'y plus retourner. Je garderai le logis trois ou quatre jours de suite, & l'on ne m'y verra que le soir : vous en savez la raison.

M^e. de Montbazon avec ces deux lettres débita cette circonstance à tant de personnes & avec tant de railleries, qu'elle fut bientôt divulguée. Sitôt que M^e. la Princesse en eut connoissance, son humeur haute & fiere la fit éclater avec chaleur contre M^e. de Montbazon : chacun attribua la calomnie que celle-ci avoit répandue, à la haine & à la jalousie qu'elle avoit contre M^{lle}. de Longueville. Les amis de M^e. la Princesse allerent lui offrir leurs services ; & la Cour se partagea

dans cette occasion ; tous les Importants prirent le parti de M^e. de Montbazon , & la Reine ne manqua pas de prendre l'autre. Ce qui le fortifia encore de la plus grande partie de la Cour , étoit que M^r. le Duc d'Enguien , à présent M^r. le Prince , venoit de rendre un service si considérable à l'Etat par le gain de la bataille de Rocroi , qu'on ne lui en pouvoit assez témoigner de gré. La gloire de ce Prince , la réputation avec laquelle il revenoit de la campagne , rendirent M^e. sa mere plus fiere qu'à l'ordinaire ; & lorsqu'on vint à parler d'accommodement , elle voulut que M^e. de Montbazon lui fît satisfaction. L'affaire fut long-temps en négociation , parce que cette derniere ne vouloit pas se soumettre : la Reine interposa son autorité , elle s'y résolut. Le jour qui fut choisi pour cette soumission , M^e. la Princesse assembla chez elle où M^e. de Montbazon devoit venir , tous ses amis & amies ; de sorte qu'il se trouva une excessive quantité de monde à l'hôtel de Condé. Monsieur y étoit , & je ne pus à mon égard me défendre d'y aller , bien qu'alors je n'eusse pas d'amitié pour M^e. la Princesse , ni pour pas un de sa famille ; néanmoins je ne pouvois avec bienséance dans cette occasion prendre un parti contraire

au sien, & c'étoit-là un de ces devoirs de parenté, dont l'on ne se peut défendre. M^e. de Montbazon, qui étoit fort parée, entra dans la chambre de M^e. la Princesse avec beaucoup de fierté; & lorsqu'elle fut près d'elle, elle lut dans un papier qui étoit attaché à son évantail les excuses qu'on lui avoit prescrit de dire, qui étoient en ces termes:

Madame, je viens ici pour vous protester que je suis très-innocente de la méchanceté dont on m'a voulu accuser. Il n'y a aucune personne d'honneur qui puisse dire une calomnie pareille. Si j'avois fait une faute de cette nature, j'aurois subi les peines que la Reine m'auroit imposées; je ne me serois jamais montrée dans le monde, & vous en aurois demandé pardon. Je vous supplie de croire que je ne manquerai jamais au respect que je vous dois, & à l'opinion que j'ai de la vertu & du mérite de Madame de Longueville.

Réponse de M^e. la Princesse à M^e.
la Duchesse de Montbazon.

Madame, je crois très-volontiers l'assurance que vous me donnez de n'avoir nulle part à la méchanceté que l'on a publiée; je défere trop au commandement que la Reine m'en a fait.

Quand on fait de ses actions, il n'est pas ordinaire ni facile de les faire de bonne grace ; & le ton de celui qui s'excuse, montre bien que le cœur ne se repent point de la faute qu'il a commise. Aussi ce que Madame de Monbazon dit, ne fut pas mieux reçu qu'elle le prononça. Madame la Princesse lui fit un discours plus court que le sien, quoiqu'il le fût assez, d'un air peu radouci, & sans rien quitter de cette majesté dont elle faisoit si bien accompagner tout ce qu'elle faisoit : cela n'étoit qu'une apparence de raccommodement ; aussi la réconciliation de dura pas long-temps, comme on le verra ci-après.

L'état où se trouvent aujourd'hui les affaires, m'oblige à dire comme l'on en auguroit favorablement en ce temps-là, pour faire voir de combien l'on s'est trompé dans les conjectures que l'on en fit : ce n'étoit que réjouissances perpétuelles en tous lieux ; il ne se passoit presque point de jour qu'il n'y eût des sérénades aux Tuileries ou dans la Place Royale. Il sembloit que les démonstrations extérieures que l'on devoit au moins donner du regret de la mort du Roi, encore toute fraîche, ne pouvoient compatir avec la joie que donnoient les belles espérances

que l'on avoit conçues du bonheur de la Régence de la Reine. La disgrâce où elle avoit toujours été pendant la vie de son mari, avoit touché le cœur de tout le monde, & lui en avoit acquis l'affection; chacun s'en promettoit aisément le prix, & tout ce que l'on pouvoit attendre de la bonté d'une Reine qui avoit toujours témoigné en avoir beaucoup. L'on ne le croiroit pas même encore, si on ne l'éprouvoit aujourd'hui, qu'elle, qui avoit fait une si rude expérience du péril qu'il y a de laisser toute l'autorité du Gouvernement à un seul Ministre, quoique fort habile, eût été capable de l'abandonner, comme elle a fait absolument, au plus mal-habile & au plus indigne homme du monde. Aussi-tôt que l'on a commencé de s'en appercevoir, les gens de bien ont connu que le Royaume avoit fait une grande perte à la mort du Roi, & la conduite présente de la Reine l'a bien justifié depuis dans l'esprit de tout le monde, du blâme qu'on lui avoit donné de l'avoir méprisée, & d'avoir toujours un peu sévèrement observé de ne lui donner aucun pouvoir dans les affaires, & peu de liberté. S'il eut des sujets particuliers de la maltraiter, ou non, je ne le fais pas: j'ai cependant oui dire que le Roi dit un jour

de ma mere à Monsieur : *Mon frere , je voudrois bien changer de femme avec vous , & vous ne le voudriez pas , parce que vous y perdriez.* Je ne saurois ni justifier ni blâmer la différence qu'il mettoit dans le mérite de ces deux personnes-là , parce que je n'ai jamais vu ma mere : je laisse à ceux qui les ont connues toutes deux , à discerner si le jugement du Roi étoit bon en cette rencontre.

Pendant la premiere année du veuvage de la Reine , elle visita soigneusement toutes les Eglises de Paris ; & comme il n'y a guere de jours qui n'ayent leur fête particuliere en quelques-unes , elle observoit de se trouver à toutes. J'avois alors un tel attachement d'inclination aussi-bien que de devoir auprès d'elle , que je la suivois par-tout ; je me privois des promenades où j'aurois pu avoir du plaisir , pour lui tenir compagnie en tous les lieux où elle alloit ; & quoiqu'elle fit peu de compte de mes soins , & qu'elle ne me fît part d'aucune chose , je rendois cette assiduité sans ennui , & la forte amitié que j'avois pour elle m'en faisoit tout souffrir. Un de ses divertissemens étoit d'aller se promener les soirs dans le jardin de Bernard , qui est au bout de celui des Tuileries : Madame de Chevreuse , Beaumont,

quelques autres, & moi, y jouèrent un jour la collation, & la Reine en fut priée : il fut aisé d'ajuster le jour avec sa commodité, elle y alloit presque tous les jours d'été. M^e. la Princesse s'y trouva ce jour-là, & M^e. de Montbazon y arriva après. La première déclara qu'elle ne feroit point de la collation, si l'autre y demeuroid : M^e. de Montbazon ne voulut point s'en aller ; l'affaire fut long-temps agitée, le succès ne fut pas bon pour ceux qui avoient appetit. Après deux ou trois heures d'allées ou venues d'un parti à l'autre, l'on conclut seulement de se séparer sans faire collation. Le lendemain M^e. de Montbazon reçut un ordre du Roi de se retirer en une de ses maisons. Cette occasion qui renouvela leur querelle, me fera dire au sujet de ce qui en fut la cause, ce que je fais à la justification de M^e. de Longueville. Ce n'est pas que je croye qu'une si bizarre aventure ait jamais pu nuire à sa réputation ; aussi n'est-ce, à bien dire, qu'un soin que je prends de rendre la vérité connue, sans prétendre que Madame de Longueville en ait besoin. J'ai su, dis-je, de bonne part, pour le pouvoir assurer, que ces lettres qui furent trouvées chez M^e. de Montbazon, étoient tombées de la poche de M^r. de Maule-

vrier , à qui Mad. de Fouquerolles les avoit écrites. Je ne dirai pas pour cela qu'il en faille tirer de mauvaises conséquences contre celle-ci ; l'on peut dire que l'intention de Mad. de Montbason ne peut être vérifiée qu'à sa honte. Son départ surprit beaucoup de gens , & la grande intelligence qui étoit entre elle & M^e. de Chrevreuse qui étoit revenue à la Cour , comme généralement tous les autres exilés depuis la Régence , fit croire que cette retraite auroit plus de suite , puisque tous les Importants étoient de leurs amis. La Reine ne laissa pas de bien traiter Mad. de Chevreuse ; & peu après l'on mit ordre à dissiper la cabale. Mad. de Sennecey , qui avoit été aussi du nombre des exilés du temps de l'autorité du Cardinal de Richelieu , revint faire sa charge de Dame-d'Honneur de la Reine , où l'on avoit mis Madame de Brissac , qui se retira avec les bonnes grâces de la Reine. Mad. de Lanfac , que le Cardinal de Richelieu avoit fait Gouvernante de M^r. le Dauphin & de M^r. le Duc d'Anjou , eut aussi ordre de se retirer , comme une personne qui avoit été choisie contre le gré de la Reine. Elle avoit voulu confier l'éducation de ses enfants à Madame la Marquise de St. Georges ma Gouvernan-

te, qui ne m'eût pas quittée pour cela; Monsieur n'y auroit pas consenti, ou je serois restée auprès de la Reine. L'on ôta le Roi des mains de M^e. de Lansac, pour le mettre en celles de M^e. de Sennecey. Le changement que la Régence de la Reine apporta aux affaires, procura, comme j'ai dit, le retour à tous ceux que la faveur du Cardinal de Richelieu avoit éloignés de la Cour. Mad. d'Hautefort y fut rappelée; M^r. d'Epernon se raccommoda alors avec Monsieur, dont j'eus beaucoup de joie, pour l'amitié que j'avois & que j'ai toujours depuis conservée pour Mad. & M^{lle}. d'Epernon. Les fréquentes visites que M^r. de Beaufort leur rendit en ce temps-là, firent croire qu'il avoit intention d'épouser celle-ci, parce que l'on en avoit autrefois parlé en Angleterre, lorsqu'ils y étoient. C'étoit une vision: & M^r. de Joyeuse, qu'on appelloit alors le Chevalier de Guise, lequel avoit effectivement du dessein pour M^{lle}. d'Epernon, continuoît à lui faire sa cour régulièrement sans avoir de jalousie.

Les premiers mois de la Régence furent les plus beaux que l'on pût souhaiter. Celui à qui dans les commencements il sembloit qu'elle devoit porter plus de bonheur, je veux dire M^r. de Beaufort,

fut le premier qui se ressentit de la disgrâce. Aussi-tôt que la Reine fut la maîtresse, il parut que toute la faveur ne regardoit que lui ; & le seul qui lui faisoit ombrage, étoit le Cardinal Mazarin : cela mit bientôt de la haine entre eux deux ; l'intrigue du Cardinal l'emporta sur l'autre, l'on en fit une affaire d'Etat ; & lorsqu'on y pensoit le moins, l'on arrêta M^r. de Beaufort dans le cabinet de la Reine ; ce qui fut exécuté par le Sr. de Guitaut, Capitaine de ses Gardes. Le lendemain le prisonnier fut mené au bois de Vincennes, & l'on chassa tous ses amis : l'on mit en prison quelques-uns de ses domestiques ; & dans cette seule journée, tous les Importants furent défaits. M^r. de Chevreuse eut même ordre de se retirer ; enforte que ce fut en peu de temps un grand changement à la Cour, & un trait d'autorité qui servit bien à établir principalement celle du Cardinal Mazarin. C'étoit tellement son affaire, que la Reine dit tout haut que l'on s'étoit assuré de M^r. de Beaufort, parcequ'il avoit voulu faire assassiner le Cardinal Mazarin. Quoique je visse avec assez d'indifférence ces M^{rs}. là disputer entre eux du ministere, néanmoins, parce que dans ce temps-là je rendois souvent visite à Mad. de Nemours,

frère de M^r. de Beaufort, l'on en prit sujet de me rendre un mauvais office auprès de Monsieur, par l'Abbé de la Rivière, qui étoit en grande faveur auprès de lui, & qui ne m'aimoit pas. Je remarquerai ici, quoiqu'à mon grand déplaisir, que tous ceux par qui Monsieur s'est laissé préoccuper, ont, pour mon malheur, toujours altéré son amitié pour moi, & sont encore aujourd'hui cause qu'il ne me traite pas, comme j'ose dire l'y avoir obligé.

Je n'ai pas eu occasion dans la suite de ce que je viens de rapporter, de parler de la venue de Madame en France; j'en dirai ici le temps & les circonstances qui me sont connues. Pendant la maladie dont le feu Roi est mort, Monsieur qui avoit eu permission de venir à la Cour, se réconcilia avec lui, & obtint le consentement à son mariage qu'il n'avoit point voulu jusqu'alors reconnoître valable, & le Roi lui permit en même-temps de faire venir Madame, à condition que lorsqu'elle seroit à Paris, ils déclareroient tous deux à M^r. l'Archevêque, qu'afin de ne laisser rien à désirer pour la validité de leur mariage, ils le confirmoient, autant que cela pouvoit être nécessaire : déférence qu'il désira moins pour réparer aucun prétendu défaut dans ce mariage,

que pour sa propre satisfaction, & pour une preuve du respect & de l'obéissance que Monsieur lui devoit. Madame étoit encore à Cambrai, lorsque cette proposition-là lui fut faite. Elle ne l'eut pas plutôt ouïe, qu'elle fut prête à s'en retourner plus loin; elle disoit que lorsqu'il y alloit de l'honneur, l'on ne devoit avoir de complaisance pour qui que ce soit. Il fallut faire quelques voyages vers elle, avant que de vaincre sa résistance sur ce point; encore ne se rendit-elle qu'avec une répugnance incroyable. Elle fit cependant assez de diligence pour entrer en France avant la mort du Roi; ce fut si peu avant sa mort, qu'elle ne le put pas voir. J'allai au-devant d'elle à Gonesse, d'où elle alla à Meudon sans passer par Paris; elle ne vouloit pas y venir qu'elle ne fût en état de saluer Leurs Majestés: ce qu'elle ne pouvoit faire, parce qu'elle n'étoit pas habillée de deuil. Nous arrivâmes tard à Meudon, où Monsieur s'étoit rendu pour l'y recevoir, & il la trouva dans la cour. Leur abord se fit en présence de tous ceux qui l'accompagnoient. Tous les assistants furent dans un grand étonnement de voir la froideur avec laquelle ils s'aborderent, vu que les persécutions que Monsieur avoit souffertes du

Roi & du Cardinal de Richelieu au sujet de ce mariage, n'avoient fait qu'assurer la constance de Monsieur pour Madame : aussi n'a-t-on pu croire que rien ait modéré entre eux la joie de se voir, que la condition que le Roi leur avoit imposée. Après avoir resté peu de temps dans la cour du château de Meudon, Madame monta à sa chambre, & puis Monsieur vint l'appeller pour aller à la Chapelle, où Monsieur l'Archevêque de Paris étoit revêtu de ses habits pontificaux, la mître en tête, & la crosse en main, & attendoit avec les cérémonies requises pour recevoir la déclaration de Leurs A. R. J'accompagnai Madame, & il n'y eut avec elle dans cette cérémonie que M^e. & M^{lle}. de Guise, la Maréchale d'Etampes, Dame d'Honneur de Madame, Mad. de Fontaine, sa Dame d'Atour, Mad. la Comtesse de Fiesque, & moi. Monsieur dit à M^r. l'Archevêque, qu'encore qu'il fût assuré qu'il n'y eût aucune nullité en son mariage, pour satisfaire à la promesse qu'il avoit faite au Roi & aux ordres qu'il en avoit reçus, il venoit avec Madame lui faire la déclaration que S. M. avoit désirée pour une plus grande sûreté. Madame de son côté dit, les larmes aux yeux, que rien n'étoit

n'étoit moins nécessaire que cette démarche ; que cependant le Roi l'avoit voulu : chacun fit la révérence , & aussi-tôt après on se retira. Madame n'avoit plus cette grande beauté dont Monsieur avoit été autrefois charmé , & la maniere dont elle étoit habillée ne contribuoit pas à réparer le tort que les chagrins de plusieurs années lui avoient causé. Elle ne connoissoit personne à la Cour , & ne savoit pas trop bien la façon dont on y vivoit ; cela fit que je ne lui fus pas inutile. J'en eus beaucoup de joie , parce que la maniere dont elle agissoit avec moi m'obligeoit à vivre bien avec elle ; je faisois tout mon possible pour me conserver ses bonnes graces , que je n'aurois jamais perdues , si elle ne m'avoit donné sujet de les négliger.

Je reviens à la suite de ce que j'ai quitté pour parler de Madame. Le premier hyver d'après la Régence , il ne se passa rien de remarquable , que le combat de M^r. le Duc de Guise avec M^r. de Coligny , qui fut une suite du démêlé d'entre M^e. la Princesse & M^e. de Montbazon. Ce duel remit encore un peu la Cour en division ; ce ne fut pas au point que les divertissemens en pussent être troublés : l'on dansa fort par-tout , & particulièrement chez

Tome I.

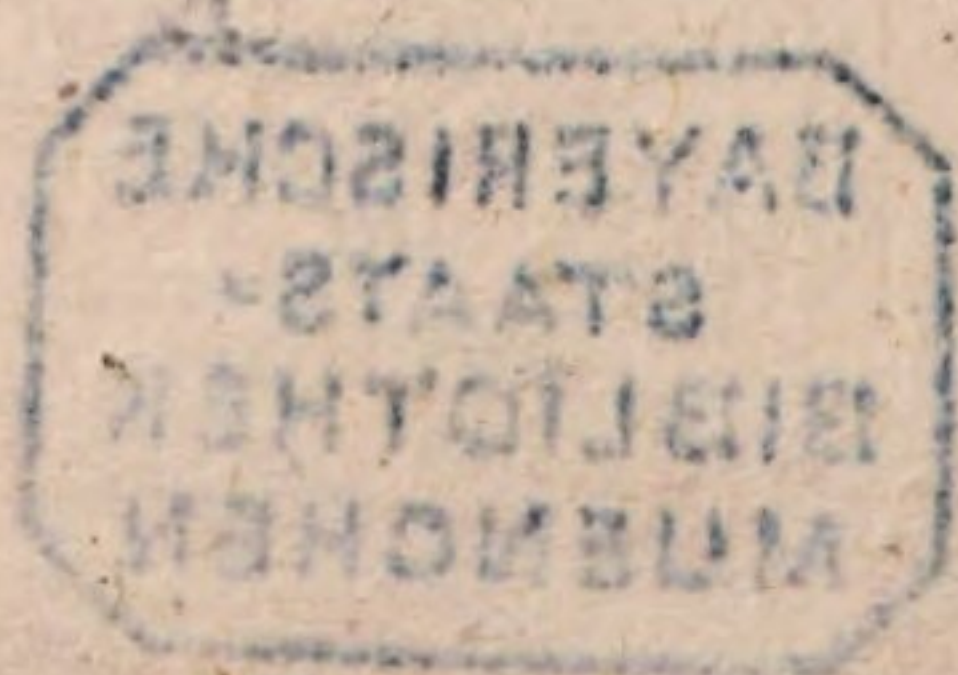
E



moi, quoiqu'il ne convienne guere d'entendre des violons dans une chambre noire. Ce fut principalement dans ces bals-là que le Chevalier de Guise témoigna tout-à-fait sa passion pour M^{lle}. d'Epernon, & M^{lle}. de Guise n'en avoit pas moins pour ce mariage. Pour moi je le fouhaitois beaucoup aussi; cependant les chuchotteries de M^{lle}. de Guise sur cette affaire envers M^e. sa mere, ruinerent ce dessein, & ce ne fut pas sans raison que la conduite qu'elle y eut me fut toujours suspecte.

Le printemps donna lieu à d'autres occupations; Monsieur alla en Flandre commander l'armée du Roi, & Leurs Majestés allerent à Ruel où je les suivis. L'on s'y divertissoit assez bien; M^{lle}. de Neuillant, pour qui j'avois de l'amitié, m'y tenoit bonne compagnie, & St. Maigrin aussi venoit quelquefois avec moi: j'allois toutes les semaines à Paris pour y voir Madame, qui n'avoit pu suivre la Cour, parce qu'elle étoit malade d'une fausse grossesse qui lui a bien ruiné sa santé.

La Cour ne fut pas long-temps en repos à Ruel; elle s'en retourna en diligence à Paris, sur l'avis de quelque sédition arrivée à cause d'un impôt qui s'appelloit le Toisé, que l'on avoit mis sur chaque maison



qui devoit payer une certaine taxe par toise. Au moment que l'on voulut commencer à toiser les maisons, il y eut une rumeur parmi le peuple; quelques mutins battirent le tambour, & arborerent un mouchoir au bout d'un bâton pour leur servir de drapeau. Ils marcherent dans cet état dans les rues pour exciter la sédition; la présence du Roi dissipa bientôt cette émeute. Il en arriva une autre peu de temps après pour un assez plaisant sujet, qui fut néanmoins poussée avec assez de vigueur, de la part de ceux qui l'entreprirent, pour donner de l'appréhension. Le Curé de St. Eustache mourut; M^r. l'Archevêque de Paris, qui en confere la Cure, la donna à M^r. Poncet. Comme il se mit en devoir d'en prendre possession, le neveu du défunt, appelé Merlin, s'y opposa; il prétendit faire valoir une résignation qu'il disoit que son oncle le défunt Curé avoit faite en sa faveur. Il n'étoit pas difficile à Poncet de s'en défendre, à cause des nullités qui se rencontroient dans ce prétendu droit. Merlin se trouva fortifié par la bienveillance des Paroissiens, & principalement du menu peuple de la Paroisse, qui, pour l'affection qu'il avoit portée à l'oncle, se mit en tête de prendre le parti du neveu. Il s'assembla

en tumulte pour le protéger; & comme on avoit envoyé quelques Archers de la Ville & quelques Gardes pour dissiper la populace, cette canaille se saisit de l'Eglise, & sonna le tocsin. Ce désordre dura bien trois jours, pendant lesquels ils délibérèrent d'aller piller la maison de M^r. le Chancelier, à cause que, comme Paroissien, il ne prenoit pas le parti de Merlin. Les Harangeres des Halles députerent à la Reine sur ce sujet; & celle qui porta la parole dit pour toutes raisons, que les Merlins avoient été leurs Curés de pere en fils, & que le dernier avoit désiré que son neveu lui succédât; qu'elles n'en pouvoient souffrir d'autres. Jamais il n'y eut de farce si plaisante que tout ce qui se passa dans la querelle de ces deux concurrents; & sans les conséquences qui en étoient à craindre, l'on eût pris plaisir à la voir durer. Lorsque l'on vit que les Bourgeois commençoient à se barricader dans les Halles, & qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de les appaiser que de leur donner le Curé qu'ils demandoient, Merlin leur fut accordé, & tout aussitôt tout fut calme dans la Paroisse.

Pendant que la Cour étoit occupée à empêcher que ces commencements de sédition n'eussent de mauvaises suites.

Monfieur affiégeoit Gravelines qui fe défendoit fort bien ; auffi fa longue & vigoureuse réfiftance en rendit-elle la prife plus glorieufe à S. A. R., à l'honneur de qui on doit encore dire que le fuccès de cette entreprife avoit toujours été trouvé fi difficile , que , du regne du Roi fon frere , bien que le Cardinal de Richelieu qui gouvernoit , fût un très-grand Miniftre d'Etat , & un des plus hardis hommes du monde dans fes deffeins , l'on n'avoit jamais ofé former celui d'attaquer cette place. La nouvelle de fa reddition me donna une joie inconcevable , parce que j'ai toujours eu pour Monfieur toute la tendrefle poffible , même lorsque j'ai cru n'en être pas bien traitée. Le jour que le *Te Deum* fut chanté dans Notre-Dame pour action de graces de cette conquête , l'on en fit , comme c'eft l'ordre , des réjouiffances publiques : M^r. le Chancelier fit faire le foir de ce jour-là un feu d'artifice fort joli devant fon logis , dont je fus priée par M^e. de Sully de venir prendre le divertiffement , & nous y eûmes outre cela une grande collation & les violons. Madame fit faire un autre grand feu le lendemain dans la cour du Palais d'Orléans , à toutes les fenêtres duquel il y avoit des lanternes de papier où

étoient peintes les armes de Leurs A. R. ; & pour rendre la cérémonie complete , il y eut bal & collation. Deux jours après , j'en fis autant chez moi , & puis je menai les violons chez la Reine , qui prit plaisir à nous faire danser assez long-temps sur la terrasse du Palais-Royal. Monsieur revint peu après à la Cour ; la veille de son arrivée il y eut une fort belle assemblée qui fut faite pour les noces de M^e. la Comtesse de Blin , fille de M^r. le Comte de Trêmes , Capitaine des Gardes du Corps du Roi , qui épousoit le Comte de Tavannes mon parent. Leurs Majestés n'allerent point au-devant de Monsieur , parce qu'il ne le souhaita pas ; le Cardinal Mazarin seulement y alla , & l'on témoigna grande joie dans toute la Cour de l'y recevoir. M^r. le Duc d'Enguien , qui alors étoit en Allemagne , y faisoit de son côté de grands progrès : l'averfion que j'avois pour lui dans ce temps-là , faisoit que je ne prenois pas grand plaisir à m'informer de ce qu'il faisoit ; ainsi je n'en dirai rien présentement , sans vouloir rien cacher de sa gloire , puisque les histoires en diront assez pour l'immortaliser.

Aussi-tôt après le retour de Monsieur , la Cour alla à Fontainebleau , où Neuillant ne bougeoit d'avec moi , comme fai-

soit aussi fort souvent St. Maigrin de qui
 Monsieur devint amoureux. Madame, qui
 prit quelque jalousie de l'amour de Mon-
 sieur, m'en fut mauvais gré, quoique je
 ne contribuasse en façon quelconque à
 cette galanterie : ce que l'on ne devoit pas
 même appréhender par mon humeur,
 qui est directement opposée à cette sorte
 d'occupation. Comme St. Maigrin étoit
 une très-honnête fille, je ne pouvois l'em-
 pêcher de me venir voir, & Monsieur
 encore moins, dans ce voyage où toute la
 Cour me venoit visiter assez soigneuse-
 ment. Ce fut en ce temps-là que je fis
 connoissance avec Saujon, duquel je par-
 lerai ailleurs assez amplement pour qu'il
 fuffise de marquer ici seulement le temps
 que je l'ai connu, quoique ce ne soit pas
 un personnage fort considérable. Mada-
 me & M^{lle}. d'Epéron étoient venues à la
 Cour : je pris soin de les faire loger pro-
 che de mon appartement ; néanmoins je
 n'eus pas longs-temps le plaisir de les y
 voir, la dernière tomba malade de la petite-
 vérole, & la Reine me manda incontinent
 après de sortir du château. Je lui fis dire
 que j'irois, si elle l'avoit pour agréable, oc-
 cuper l'appartement de Monsieur qui étoit
 vuide, parce qu'il étoit à Blois, & cet ap-
 partement étoit fort éloigné de celui que

je quittois. Elle ne le voulut pas, & répondit que ma personne étoit trop chere pour la hafarder. Ce que je connus bien n'être qu'un compliment pour m'éloigner avec plus de civilité, puisque le Roi demuroit bien dans le château. Il auroit fallu que j'eusse été de légère croyance, pour me laisser persuader que la Reine y eût trouvé plus de danger pour moi que pour son fils.

Je partis avec dépit de la Cour, & m'en allai proche delà à Fleury, maison d'un Gentilhomme nommé le Baron de Rane, qui est à Monsieur; M^{lle}. de Neuillant m'y suivit, dont je lui fus obligée, parce que sa bonne compagnie m'ôta bien de l'ennui que j'aurois eu sans elle. Je n'y fus que trois jours, d'autant que Monsieur revint de Blois, & trouva étrange que je ne fusse pas auprès de la Reine, & m'envoya quérir sur le champ; à quoi j'obéis avec grande joie, pour pouvoir apprendre plus souvent des nouvelles de M^{lle}. d'Epéron, dont la maladie me mettoit fort en peine. M^r. le Chevalier de Guise eut pour elle tous les soins imaginables; la considération du péril qu'il y a d'approcher ceux qui ont la petite-vérole, ne l'empêcha pas de l'aller visiter tous les jours: il témoigna pour elle

une passion incroyable, qui dura encore tout l'hyver suivant. Lorsque nous fûmes de retour à Paris, Madame me témoigna quelque froideur à cause de St. Maigrin; cela ne dura guere; la bonne intelligence que j'avois avec celle-ci cessa bientôt: l'Abbé de la Riviere que je n'aimois pas, fit le galant de Neuillant; elle me devint suspecte, & ma confiance pour elle diminua. Comme je reconnus quelque amitié entre M^e. la Princesse & elle, nous nous brouillâmes tout-à-fait ensemble, & j'eus par même moyen de la froideur pour St. Maigrin, qui s'abstint de me voir, parce qu'elle n'y avoit pris habitude qu'à cause presque de Neuillant. Je perdis encore dans cette année-là l'amitié de M^e. de Longueville, parce que quand M^e. la Comtesse mourut, elle alla loger à l'hôtel de Longueville avec sa belle-mere, qui étoit pour moi une personne incompatible: ainsi cela bannit entre nous deux le commerce avec l'amitié.

La brouillerie des affaires d'Angleterre, qui avoit commencé sous le ministere du Cardinal de Richelieu, se trouva telle dans cette année-là, que la Reine d'Angleterre fut contrainte de quitter le pays, & de se venir réfugier en France. Elle débarqua en Bretagne au port de Brest;

elle avoit une maladie pour laquelle les Médecins lui ordonnerent les eaux de Bourbon. Elle y alla en prendre avant que de venir à la Cour. Quand elle eut fait ses remèdes, & qu'on fut qu'elle devoit arriver, je fus envoyée au-devant d'elle de la part de Leurs Majestés dans un carrosse du Roi, comme c'est la coutume, jusqu'au bourg de la Reine, où je la trouvai avec Monsieur qui y étoit allé avant moi. Comme nous la menions à Paris, nous rencontrâmes Leurs Majestés un peu au-delà du fauxbourg; & après s'être réciproquement salués, & les compliments faits de part & d'autre, la Reine d'Angleterre se mit avec le Roi & la Reine. Quoiqu'elle eût pris beaucoup de soin pour réparer ses forces & sa santé, elle étoit en toute manière en un état si déplorable, que tout le monde en avoit pitié. On la fit loger au Louvre, où le lendemain elle reçut tous les honneurs dus à une Reine, & à une Reine fille de France. Elle parut durant quelques mois en équipage de Reine; elle avoit avec elle beaucoup de Dames de qualité, des filles d'honneur, des carrosses, des gardes, des valets-de-pied. Cela diminua petit à petit; & peu de temps après, rien ne fut plus éloigné de sa dignité que son train & son ordinaire.

A quelques mois delà on eut nouvelle à la Cour de la mort de la Reine d'Espagne ; ce qui continua le deuil en France , où celui du feu Roi n'étoit pas encore cessé. Le sentiment étoit que ce Roi veuf étoit un parti propre pour moi ; la Reine me témoigna qu'elle le souhaitoit passionnément : le Cardinal Mazarin m'en parla dans ce sens-là , & me dit de plus qu'il avoit des nouvelles d'Espagne par où il apprenoit que cette affaire y étoit desirée. La Reine & lui en parlerent quelque temps à Monsieur & à moi ; & par un feint empressement de bonne volonté , ils nous leurrèrent tous deux de cet honneur , quoiqu'ils n'eussent aucune intention de nous obliger. Néanmoins la bonne foi étoit telle de notre part , que nous ne nous apercevions pas qu'il n'y en avoit point de la leur : de sorte qu'il leur fut aisé d'éluder l'affaire , comme ils firent en effet , & l'on cessa tout d'un coup d'en parler. J'aurois maintenant beaucoup de déplaisir qu'elle eût été faite ; de l'humeur dont je suis , je ne voudrois pas être Reine pour être aussi misérable que l'étoit celle d'Espagne. Il y eut un certain Espagnol , nommé George de Casselny , qui avoit été fait prisonnier en Catalogne , & qui l'étoit sur sa parole , lequel vint trouver M^r. de Surgis

à Orléans, pour le prier de le faire parler à Monsieur, qui remit à le voir à Paris. Ce délai fit éventer l'intention de l'Espagnol; il fut mis à la Bastille, & le Cardinal dit à Monsieur que c'étoit un homme qui le vouloit détourner du service du Roi par cette proposition de mariage; ce que Monsieur crut & croit encore. Plusieurs personnes assurèrent cependant que ce n'étoit point un prétexte, & que ce Gentilhomme-là avoit ordre de faire des propositions solides & sinceres pour le mariage de son Roi & de moi, dont il avoit cru devoir parler à Monsieur avant que de les faire entendre à la Cour. Cependant ce pauvre misérable en fut quelques années prisonnier; & lorsqu'il fut mis en liberté, il fut conduit jusques hors du Royaume: il s'est rencontré qu'il a depuis gardé M^r. le Duc de Guise en Espagne lorsqu'il fut pris à Naples; & comme M^r. de Guise envoya ici un Gentilhomme à Monsieur, George de Casselny me fit faire des compliments, & donna charge de me dire qu'en cas qu'il ne fût pas connu de moi, je pouvois bien savoir qui il étoit, que j'en avois assez oui parler pour cela; aussi ne se trompa-t-il pas.

Il ne me souvient pas qu'il se soit rien

passé de remarquable à la Cour dans ce temps-là. Je rendis fort assidue^{ment} visite à la Reine d'Angleterre, qui, toute malheureuse qu'elle étoit, ne laissoit pas de prendre plaisir à exagérer toutes ses prospérités passées, la douceur de la vie qu'elle menoit en Angleterre, la beauté & bonté du pays, les divertissements qu'elle y avoit eus, sur-tout les bonnes qualités du Prince de Galles son fils. Elle témoigna souhaiter que je le pusse voir; je conjecturai assez de là ses intentions, & la suite fera voir que je ne me troupai pas dans le jugement que j'en fis.

La saison de mettre les troupes en campagne, vint; Monsieur alla à l'armée, il y fut quelque temps sans rien entreprendre; puis il passa la Colme à Capelle-Brouck, passage dont on a depuis beaucoup parlé, & qui a été fort signalé par la résistance qu'y firent les ennemis. Le combat fut rude; & quoique toute l'armée des Espagnols fût passée à l'autre bord de la rivière, & que la plus grande partie des nôtres la passât à la nage, néanmoins nous y perdîmes fort peu de gens. S. A. R. alla de là assiéger Mardick, qu'il prit, & ensuite Bourbourg, où M^r. de Ranseau avoit si utilement agi pour le succès du siège, comme l'un des Lieutenants-Géné-

raux sous Monsieur; ce qui porta S. A. R. à lui rendre de bons offices, & il fut fait Maréchal de France, honneur digne de sa naissance, puisqu'il est d'une des premières Maisons du Holstein; & récompense due aux longs services qu'il avoit rendus pendant la guerre à cette Couronne. Outre Mardick & Bourbourg, Monsieur prit encore en cette campagne-là Béthune, & quantité d'autres places du nom desquels il ne me souvient pas. Il sembloit qu'il n'eût qu'à se présenter pour en faire ouvrir les portes, tant le succès qu'il avoit eu à Gravelines avoit donné de terreur aux Espagnols en Flandre. M^r. le Duc d'Enguien de son côté continuoit de remporter divers avantages en Allemagne contre les Impériaux; & entr'autres il gagna une fameuse bataille à Norlingue, qui ne servit pas moins à mettre les affaires de France en bon état en Allemagne, qu'à donner à ce Prince la réputation où il est aujourd'hui d'être le plus grand Capitaine de son siècle. Si le Cardinal Mazarin, qui veut que l'on attribue toutes les prospérités de l'Etat à son ministère, se fût toujours conservé, comme il fit encore quelques années, de tels seconds que ces deux Princes, la France s'en seroit mieux trouvée. Il ne put pas

s'empêcher de faire paroître son incapacité, & vous pouvez remarquer son peu de jugement dans ce que j'en vais dire. Incontinent après la bataille de Norlingue, M^r. le Duc d'Enguien tomba grièvement malade, jusques-là même que le courier qui en avoit apporté la nouvelle, dit qu'il l'avoit laissé abandonné des médecins, & qu'il ne pouvoit échapper : néanmoins parce qu'il y avoit un feu d'artifice préparé, & qui devoit être tiré sur l'eau ce jour-là pour le divertissement de la Cour, le Cardinal Mazarin, fans considérer de quelle conséquence il pourroit être de témoigner tant d'indifférence pour la perte d'un Prince de cette qualité, qui n'épargnoit rien pour le service de l'Etat, n'eut pas l'esprit de faire différer ce divertissement de quelques jours. Et comme s'il eût même voulu donner plus de lieu à cette observation, il arriva que le feu fut tiré vis-à-vis l'hôtel d'Enguien, ou M^{re}. la Duchesse d'Enguien étoit ; & l'on ne pouvoit pas douter que le bruit d'une réjouissance si publique ne rendît sa douleur particulière encore plus sensible. La crainte que l'on eut de la mort de ce Prince, ne dura pas long-temps : peu de jours après, on eut nouvelle de sa guérison ; l'on apprit qu'il étoit guéri de sa

fièvre, & d'une forte passion qu'il conser-
voit depuis plusieurs années pour M^{lle}.
du Vigean. C'étoit une affaire qu'il trai-
toit si sérieusement, que quand sa femme
tomba malade, il promit à la D^{lle}. de
l'épouser, & le fit si bien accroire à tout
le monde, que M^r. du Vigean & toute
sa famille, à qui la déclaration en avoit
été faite, en étoient parfaitement persua-
dés; quoique, pour venir à l'effet, il fal-
loit auparavant, ou que sa femme mou-
rût, ou que l'on rompît son mariage,
dont il avoit déjà un fils. Sa femme gué-
rit & revint en parfaite santé; il n'y avoit
plus que la dissolution de son mariage :
M^r. le Duc d'Enguien en avoit déjà parlé
au Cardinal Mazarin; & si l'on eût été
assuré que le mariage rompu il eût épousé
Mademoiselle du Vigean, beaucoup de
gens qui prétendent savoir la vérité de
l'histoire, maintiennent que l'on en eût
permis la rupture. Cette fille étoit très-
belle; aussi cet illustre amant en étoit-il
vivement touché : quand il partoit pour
l'armée, le desir de la gloire ne l'empê-
choit pas de sentir la douleur de la sépa-
ration : il ne pouvoit lui dire adieu qu'il
ne répandît des larmes; & lorsqu'il par-
tit pour ce dernier voyage d'Allemagne,
il s'évanouit lorsqu'il la quitta. Néan-

moins, soit que la violence du mal ne permit pas qu'il fût de longue durée, soit qu'il ne fût pas d'humeur à pouvoir résister à une si longue absence, l'on s'aperçut qu'il oublia tout d'un coup l'objet de ses affections ; & à son retour, il ne lui fit paroître aucune marque de la passion qu'il lui avoit autrefois témoignée. Elle pouvoit trouver de quoi s'en consoler dans la bonne & sage conduite qu'elle avoit tenue envers M^r. le Duc d'Enguien. Cette galanterie fut cause que nul parti ne se présentoit pour elle, & que St. Maigrin, qui l'aimoit il y avoit long-temps, n'osoit faire aucune proposition de mariage par la jalousie que lui donnoit ce Prince. Aussi eut-il une extrême joie quand il fut qu'il pouvoit être écouté : il fit aussi-tôt parler aux parents de Mademoiselle du Vigean, & le mariage se traita. Ce fut sans succès ; ensuite de quoi elle se fit Religieuse dans le Couvent des Carmélites de Paris.

La campagne finie, Monsieur revint à la Cour, & trouva à son retour Madame accouchée d'une fille, dont j'eus du regret, parce que je savois que c'étoit contre le souhait de S. A. R., & que ce n'étoit pas l'avantage de sa Maison. La Cour alla passer l'automne à l'ordinaire à Fontai-

nebleau ; tout ce qui y vint à ma connoissance , ce ne fut que la galanterie de M^r. de Joyeuse & de Mademoiselle de Guerchy , fille de la Reine. Tout le monde disoit que c'étoit de l'ordre de Mademoiselle de Guise , qui ne vouloit pas que son frere épousât Mademoiselle d'Epernon. Les galanteries de M^r. le Duc de Guise & de Mademoiselle de Pons firent à la vérité plus de bruit que celle-là ; elles ont continué d'une force qu'elles ne méritent pas de trouver place ici. Je reviens donc à M^r. de Joyeuse son frere , de qui la conduite donna lieu de croire le jugement que l'on avoit fait de sa sœur. Dans la suite ses visites furent moins fréquentes à l'hôtel d'Epernon , & moi je découvris que M^e. sa mere le vouloit marier à Mademoiselle d'Angoulême. J'en avertis M^e. & Mademoiselle d'Epernon , qui ne le purent croire ; quelque temps après , elles trouverent que c'étoit la vérité.

Sur la fin de l'hyver , un mariage fit grand bruit à la Cour & par-tout ; ce fut celui de Mademoiselle de Rohan , fille du feu Duc de ce nom , qui s'est tant signalé durant la guerre des Huguenots qu'il a si souvent rallumée. Elle étoit héritiere de la Maison , âgée de 27 à 28 ans , &

avoit toujours vécu dans la réputation d'une vertu non-pareille. Il sembloit qu'elle ne devoit jamais rencontrer une personne digne d'elle pour la naissance & pour le mérite. Elle avoit osé espérer par cette conduite & par ses grands biens, feu M^r. le Comte de Soissons, & de fait l'on en avoit parlé; & depuis elle avoit pensé au Duc de Weymar; elle avoit été accordée avec Robert, deuxième fils de l'Electeur Palatin, & qui est mort Roi de Bohême. Il posséda si peu cette qualité, qu'elle ne lui a été donnée presque qu'après sa mort. Elle avoit refusé M^r. de Nemours, aîné de la Maison de Savoye en France, qui étoit aussi l'aîné de celui qui a épousé Mademoiselle de Vendôme; & ce qu'elle en fit, fut sous le prétexte de la Religion. Rien n'étoit pareil à sa fierté; néanmoins elle se prit d'inclination pour M^r. Chabot, duquel j'ai parlé dans le commencement de ces Mémoires: il avoit toujours eu la fortune assez contraire, jusqu'à ce que Monsieur lui eût donné la charge de Premier Maréchal de ses Logis, qui lui valoit plus que la pension de 400 écus qu'il avoit auparavant, & qui lui fut conservée avec sa charge. Ce n'étoit pas suffisamment pour paroître; aussi son équipage ne consistoit-il qu'en un

misérable carrosse mal suivi, qui le traînoit chez Mademoiselle de Rohan. Il relevoit à la vérité ce médiocre état, par beaucoup de bonnes qualités, qui le faisoient considérer de tout le monde. Quoiqu'il ne fût pas beau, il avoit fort bonne mine, beaucoup d'esprit, étoit bien fait de sa personne, & dansoit parfaitement bien. L'on a même cru que c'étoient-là les charmes qui avoient épris Mademoiselle de Rohan. Quoiqu'il fût honnête-homme, & qu'il eût du mérite, il ne s'étoit jamais acquis de réputation dans la guerre. Il avoit été nourri jusqu'à l'âge de 24 ans pour être d'Eglise, & n'avoit fait que quelques campagnes en qualité de Volontaire auprès de S. A. R. Depuis la Régence même, il n'avoit pas été fort assidu, parce qu'il n'avoit rien de plus pressant dans l'esprit que l'exécution du dessein qu'il avoit pour Mademoiselle de Rohan, où il trouvoit avec raison incomparablement mieux son compte qu'à la guerre. Cet amour dura quelques années, & donna occasion à une infinité de jolies intrigues. Beaucoup de personnes prirent soin d'y servir Chabot, & entre autres la Marquise de Pienne, sa cousine germaine, qui est aujourd'hui la Comtesse de Fiesque. Chabot, qui, de son côté,

n'oublioit rien, devint magnifique sur la fin; l'on vit augmenter son train presque tout-d'un-coup; ce ne fut pas aussi sans que cela fît grand bruit, & la charité ordinaire du monde en fit parler diversement: il ne s'arrêtoit à rien de ce que l'on pouvoit dire, pourvu qu'il vînt à bout de son affaire. Il pensa qu'il lui étoit encore nécessaire de s'appuyer d'une puissante protection: pour cela il s'attacha beaucoup plus à M^r. le Duc d'Euguien, qui étoit à Paris pour lors, qu'à son maître qui lui avoit refusé la sienne. Aussi fut-il bien récompensé de son attachement; M^r. le Duc d'Enguien entreprit l'affaire, & y employa tout son crédit. Quoique Chabot eût infiniment d'esprit, il engagea moins ce Prince par-là dans la poursuite de son entreprise, que parce qu'il avoit trouvé moyen d'être son confident auprès de Mademoiselle du Vigean; ainsi après avoir été servi dans l'occasion qui lui étoit la plus sensible de sa vie, il ne faut pas s'étonner qu'il prît, avec la chaleur qu'il témoigna, le soin de faire réussir ce mariage, où Chabot aspirait. Mademoiselle de Rohan le vouloit assez sans y être tout-à-fait résolue; il n'étoit question que de lui en faire prendre la résolution: M^r. le Duc d'Euguien fut le premier qui lui en

parla , & ce fut avec succès ; ses dispositions étoient trop grandes pour faire durer long-temps la négociation. Il en parla pareillement au Cardinal & à la Reine pour leur faire agréer le mariage , & pour obtenir un brevet de Duc en faveur de Chabot , afin que Mademoiselle de Rohan ne perdît point son rang lorsqu'elle l'épouserait : il obtint sur ce sujet tout ce qu'il demanda. Assuré de tout ce qui pouvoit faire obstacle , il fallut passer à la conclusion. M^r. le Duc de Sully , cousin germain de Mademoiselle de Rohan , y servit encore merveilleusement sur l'engagement où étoit sa cousine ; & pour la faire plus promptement déterminer , il l'alla trouver un soir , lui dit que tout étoit découvert , que Madame sa mere vouloit la faire enlever , & qu'il n'y avoit plus pour elle lieu de sûreté. Persuadée , elle s'en alla sur l'heure à l'hôtel de Sully , où étoit le Duc d'Enguien , qui lui fit prendre sa dernière résolution. Madame de Rohan , touchée au dernier point de cette affaire , alla trouver sa fille où elle savoit qu'elle étoit. Monsieur le Duc d'Enguien tourna le tout en raillerie : elle eut le déplaisir de voir sa fille sans en pouvoir rien obtenir ; & bien qu'elle eût fait dessein de l'enlever , il se mit dans leur carrosse , & les remit cha-

eune en leur logis. Après cela Chabot n'avoit plus à différer un moment la conclusion du mariage ; & parce que ce ne pouvoit être à Paris , à cause que Madame de Rohan avoit fait défendre à toutes sortes de Prêtres de marier sa fille , M^r. & M^e. de Sully la menerent à Sully avec Chabot , où un Prêtre , qui passoit sur la riviere de Loire , & qui venoit de Rome avec permission de marier , les maria. Quand Madame de Rohan le sut , elle ne pensa plus qu'aux moyens de s'en venger ; ce qu'elle a fait aussi depuis en tout ce qu'elle a pu.

Cette affaire entretint toute la terre durant l'hyver. Sitôt que le printemps fut venu , le voyage que Leurs Majestés firent à Compiègne fit changer de discours. Monsieur , qui se préparoit pour aller à l'armée , ne partit pas en même-temps ; pour moi , qui suivois la Reine , j'allai prendre congé de lui , & je lui parlai dans cette occasion du Comte de Montrésor mon parent , qui avoit été mis prisonnier la veille pour des intrigues. Il se fâcha contre moi , & me dit qu'il voyoit bien que c'étoit M^e. de Guise qui m'avoit obligée de lui rendre ce bon office ; qu'il ne feroit rien à sa considération , parce qu'il étoit tout-à-fait mécontent d'elle

& de la conduite de ses enfants : & comme je témoignai d'être surprise, & me mis en devoir de la justifier, il ajouta que quand il m'auroit dit ce qui en étoit, il étoit assuré que je serois de son avis ; ce qui me donna lieu de le presser de nouveau. Il me dit que Montrésor, dont je louois le mérite, comme l'homme du monde qui avoit le plus d'honneur, avoit fait à Mademoiselle d'Epernon la plus indigne fourberie qui se pût imaginer ; savoir, que pendant qu'il faisoit paroître plus de desir & d'empressement pour son mariage, & Mademoiselle de Guise aussi, ils ménageoient tous deux celui de Mademoiselle d'Angoulême en sa place, par l'ordre de Madame de Guise, qui ne savoit rien de ce que faisoit sa fille de l'autre côté ; que pour y mieux parvenir, Montrésor avoit été trouver M^r. le Prince, & lui dire que M^e. de Guise le supplioit d'avoir cette affaire pour agréable, & qu'en reconnoissance M^r. de Joyeuse s'attacheroit absolument à lui & à M^r. le Duc son fils ; que s'il vouloit aussi procurer le retour de M^r. de Mercœur à la Cour, & faire consentir qu'il épousât Mademoiselle de Guise, toute la Maison de Vendôme seroit encore dans tous ses intérêts, & qu'il étoit en état de faire tout ce qui
lui

lui plairoit. Ce discours me surprit tellement, que je ne pus m'empêcher de demander à S. A. R. s'il étoit bien certain de toutes ces circonstances: il me dit qu'elles étoient très-véritables, & qu'il les fa-
voit de M^r. le Prince même, qui étoit venu lui en rendre compte, & blâmer M^r. de Joyeuse, qui, pour avoir l'honneur d'être son beau-frere, a été chercher une autre protection que la sienne; & Montrésor aussi d'avoir cru que lui, M^r. le Prince, se voulût mêler de tous ces mariages-là; qu'il ne pouvoit plus après cela douter de la mauvaise foi de Montrésor. Je demandai permission à Monsieur de le dire à Mademoiselle d'Epéron, ce qu'il voulut bien, & dont il fut très-aise. Quoique la mauvaise conduite de Mademoiselle de Guise en cette affaire me donnât du déplaisir pour l'amour d'elle, & parce qu'elle étoit cause que la chose du monde que j'aurois le plus souhaitée ne se feroit point, ce m'étoit une espece de satisfaction de faire connoître à Mad. & M^{lle}. d'Epéron, que les avis que je leur avois donnés là-dessus étoient véritables, & que l'amitié que j'avois pour elles m'avoit donné des lumieres qui m'avoient fait voir plus clair que les autres dans le procédé de Mademoiselle de

Guise. Je les allai trouver sur le champ , & je m'acquittai dans cette occasion de tout ce que l'amitié me pouvoit prescrire : elles furent autant étonnées , que la confiance qu'elles avoient eue en leurs entremetteurs les devoit rendre tranquilles.

Je partis le lendemain avec la Cour pour aller à Chantilly , où M^r. le Prince & M^e. la Princesse traiterent le plus magnifiquement qu'il étoit possible. De-là on alla coucher à Liancourt , où le Cardinal Mazarin & moi eûmes une longue conversation sur la prison de Montrésor. Il voulut railler avec moi sur ce qu'on lui avoit trouvé entre les mains une Lettre de Mademoiselle de Guise , qu'il jetta dans le feu , & me faire accroire que ce que l'on avoit publié pouvoit recevoir un sens bien contraire à la haute prudence dont elle se pique. Je lui dis , & je lui fis voir que la conduite de Mademoiselle de Guise étoit telle que l'on ne pouvoit pas , sans injustice , la soupçonner de la moindre galanterie , quand même Montrésor auroit été fort jeune , fort beau , & fort dangereux galant ; que cette Lettre ne pouvoit & ne devoit lui nuire en aucune façon , parce que Montrésor étoit trop proche parent de la Maison , & homme de mérite ; que Monsieur de Guise , qui avoit beau-

coup de confiance en lui, lui auroit sans doute fait écrire de quelque affaire par Mademoiselle de Guise sa fille; qu'il n'y avoit pas sujet de s'en étonner, parce que je savois que Monsieur de Guise n'agissoit en rien sans avoir pris auparavant le conseil de Montrésor. Je dis outre cela tout ce qui se put pour le servir auprès de ce Ministre, qui eut la méchanceté de me vouloir faire aller du blanc au noir, & me tendre le panneau: il croyoit que l'amitié que j'avois pour Madame d'Epernon, m'y feroit donner. Il me conta pour m'animer, les mêmes circonstances que Monsieur m'avoit déjà dites; & quoiqu'il fût aisé de me mettre en colere pour dire sur cette occasion autant de mal de Montrésor que j'en avois autrefois dit de bien, je ne m'échappai point, & le laissai toujours en doute du sentiment que j'en avois. Il me dit qu'il empêcheroit bien que Monsieur de Joyeuse ne vînt à bout de son dessein pour Mademoiselle d'Angoulême; que Madame de Carignan, qui, depuis quelque temps, étoit revenue d'Espagne, la desiroit pour un de ses fils; qu'il falloit l'y servir, & que cela étoit sortable, parce que la fille étoit folle, & qu'un muet lui feroit plus propre qu'un autre. Nous nous réjouîmes quelque

temps tous deux de la plaifante imagination que nous donnoit ce couple informe. Je le priaï de perfister dans cette résolution, fans toutefois me trop foucier du succès de l'affaire. Je rendis à Madame de Carignan tous les bons offices que je pus; la Reine survint à notre conversation, & en fut quelque temps, après lequel nous nous séparâmes tous fort contents les uns des autres.

De Liancourt l'on alla coucher à Compiègne, où peu après que l'on fut arrivé, le Duc d'Enguien vint prendre congé de Leurs Majestés pour aller commander l'armée en Champagne. Quelques jours après, Monsieur se rendit à la Cour, où il fit peu de séjour; il alla à Amiens selon le desir de Leurs Majestés, qui étoient bien-aïses qu'il s'y rendît devant qu'elles y arrivassent. Ce fut alors que la Cour étoit belle pendant que S. A. R. y séjourna; parce que tout ce qu'il y avoit de jeunes Gens de qualité à la Cour, s'y étoient rendus avec leurs équipages pour aller à l'armée. Le lendemain que la Cour fut arrivée à Amiens, la Reine reçut la nouvelle de la mort de l'Impératrice sa sœur, qui mourut d'apoplexie, comme elle étoit grosse. L'Abbé de la Riviere me dit qu'il falloit que j'épousasse l'Empereur, &

puis il se reprit, & me dit qu'il y avoit trop loin, que l'Archiduc Léopold son frere venoit en Flandres; qu'il falloit l'en faire Souverain, que je l'épouserois. Je lui dis que j'aimerois mieux l'Empereur; & quoique nous en eussions parlé assez long-temps, ce discours n'eut point de suite.

Quand les apprêts de guerre furent en état, Monsieur partit pour l'armée, & la Cour pour Abbeville, qui alla à Dieppe en la Province de Normandie, où les Corps de la Noblesse & des Compagnies souveraines vinrent rendre leurs respects au Roi. Le Premier-Président du Parlement de Rouen, homme de mérite & de vertu, âgé de soixante ans, tomba en foiblesse vers la fin de sa harangue, dont les termes furent fort véritables. Il sentit quelque convulsions; & pour terminer sa harangue, il dit au Roi qu'il mourroit son très-humble & très-obéissant & très-fidelle serviteur & sujet. Il sortit aussitôt du cabinet de la Reine, où il avoit fait sa harangue; il tomba sur le degré, perdit la parole, & mourut une demi-heure après, fort regretté de ceux de sa connoissance.

Comme les affaires n'étoient pas grandes en Normandie, de Dieppe la Cour

vint à Paris pour y attendre la prise de Courtrai, qui résista fort long-tems, quoique l'armée de Monsieur fût très-considérable. M^r. le Duc d'Enguien l'avoit joint avec ses troupes; les Espagnols de leur côté étoient bien forts cette campagne-là; le Marquis de Caracene commandoit l'armée, & celle de M^r. le Duc de Lorraine y étoit jointe; de forte que les nôtres se virent presque assiégés lorsqu'ils assiégèrent Courtrai: ce qui ne fût pas arrivé sans la négligence du Cardinal Mazarin, qui, faute de prévoyance, laissa manquer de tout à ce siege, & les Généraux se virent dans une telle nécessité, que lorsque la place se rendit, il n'y avoit plus ni poudre ni boulets. Jugez de la capacité & de l'intention d'un tel Ministre, qui expose la réputation des armes de son maître, & celle de deux personnes de cette qualité, avec leurs vies. J'ai oui dire à Monsieur, que dès-lors il connut avec M^r. le Duc d'Enguien, que le Cardinal Mazarin étoit un homme incapable des affaires qu'il manioit. Ils ont depuis conservé la bonne opinion qu'ils ont toujours fait paroître avoir de sa personne.

Pendant que M^r. le Duc d'Enguien s'exposoit à ce siege incessamment pour le service du Roi, comme il l'avoit fait déjà

beaucoup de fois avec assez de succès, le Duc de Brezé son beau-frere mourut au siege d'Orbitelle, d'un coup de canon; il étoit Amiral de France & Gouverneur de Brouage. Toute la reconnoissance qu'on devoit aux signalés services de M^r. le Duc d'Enguien ne fut pas assez considérable pour lui faire avoir aucune de ces deux charges : la Reine les prit toutes deux; & quoique ce refus donnât beaucoup de déplaisir à celui qui les avoit demandées, il en témoigna peu, & continua la campagne avec le même soin & la même vigueur qu'il l'avoit commencée.

Courtrai pris, l'armée resta encore quelque temps en Flandre, & sur le point de combattre celle des ennemis dans la plaine de Bruges, où toutefois on ne fut que sur les apparences. Les Hollandois avoient marché jusques-là, & faisoient mine de vouloir se joindre à nous pour entreprendre quelques grands desseins; & c'en auroit été un bien grand que de donner bataille, nos forces jointes aux leurs: le tout se passa sans coup férir. Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, qui étoit lors leur Capitaine-Général, plut à Monsieur & à M^r. le Duc d'Enguien; il étoit beau de visage, & avoit été fort bien fait; depuis quelques années, sa taille s'étoit

gâtée; comme il avoit une casaque volante, lorsqu'il étoit dans la plaine de Bruges, ce défaut ne parut point. L'on dit qu'il avoit beaucoup de mérite & de cœur, dont il avoit donné des marques en plusieurs occasions, entr'autres dans une révolte qui se fit quelque temps avant sa mort, qu'il appaisa par sa résolution & la vigoureuse maniere dont il agit. Ce nom de Nassau est si heureux pour être brave & pour bien réussir dans la Flandre, qu'il ne sera pas difficile à ceux qui auront vu les Histoires de ce pays, de concevoir une grande idée de ceux qui le portent maintenant. Ce Prince avoit épousé la fille du Roi d'Angleterre: cette alliance parut fort avantageuse par sa grandeur; & tous ceux qui se piquent d'être bons politiques, crurent bien dès-lors, quoique les troubles d'Angleterre ne fussent pas commencés, que ce seroit la perte de cette Maison en partie, si elle ne l'étoit en tout. Pour l'ordinaire, les Républiques n'aiment pas que ceux qui ont leurs armées entre les mains fassent nuls pas qui témoignent aller à la Souveraineté, & c'est le moyen de les en démettre dès qu'ils en ont le moindre soupçon. Toutefois à l'égard de Monsieur le Prince d'Orange, les désordres d'Angleterre vinrent

trop-tôt après son mariage, pour pouvoir donner des soupçons contre lui.

Revenons à la plaine de Bruges. Pendant le temps que notre armée & la Hollandoise y séjournèrent, il y eut quantité de soldats qui y moururent de chaud & de soif : il fit une chaleur incroyable cette année-là ; la canicule n'a jamais été si rude. Les Hollandois s'en retournerent en leur pays, où ils assiégèrent, si je ne me trompe, le Sas-de-Gand, & nos troupes à leur retour assiégèrent Mardick pour une seconde fois ; parce que depuis que Monsieur l'avoit pris, les Espagnols l'avoient repris. Ce siege fut poussé chaudement ; aussi y eut-il quantité de gens de qualité tués en une sortie que firent les assiégés. La Rocheguyon, premier Gentilhomme de la chambre du Roi, jeune, très-bien fait, & fils unique de Monsieur de Liancourt ; le Comte de Flex, de la Maison de Foix, gendre de Madame la Marquise de Sennecey, Dame d'honneur de la Reine ; le Chevalier de Fiesque ; le Terrail, Maréchal de camp ; le Marquis de Themines, Mestre de camp du régiment de Navarre ; & le Baron de Grignan, Capitaine au régiment des Gardes, furent de ce nombre. M^r. le Due de Nemours fut blessé à la jambe. Toutes ces

morts cauferent beaucoup de déplair & de chagrin à la Cour, qui étoit à Fontainebleau; Madame de Sennecey & Madame la Comteſſe de Fieſque étoient les plus à plaindre dans ce malheur; les enfans qu'elles perdoient étoient d'honnêtes gens, ſur-tout le Chevalier de Fieſque, qui étoit le plus ſage & le plus dévot Gentilhomme de la Cour. Je regrettai ces deux-là particulièrement, parce qu'ils étoient plus de mes amis que les autres; ils étoient tous gens de mérite & de qualité. M^r. le Duc d'Enguien rapporta auſſi des marques du péril où il avoit été expoſé dans ce ſiege; il avoit couru riſque d'être tué d'une grenade, qui creva ſi près de lui comme il étoit dans la tranchée, qu'il en eut le viſage brûlé: j'en appris la nouvelle avec aſſez de joie, & l'aversion que j'avois pour lui me fit même ſouhaiter qu'il en eût le viſage défiguré: il n'y parut cependant en aucune maniere.

Comme le malheur des affaires d'Angleterre continua, le Roi d'Angleterre envoya le Prince de Galles ſon fils en France, pour qu'il y fût en ſûreté. Il arriva à la Cour qui étoit à Fontainebleau. Leurs Majeſtés allerent au-devant de lui juſques dans la forêt, où, quand on ſe fut joint, l'on mit pied à terre, & la Reine d'An-

gleterre présenta son fils au Roi, puis à la Reine qui le baïsa : ensuite il nous salua Madame la Princesse & moi. Il n'avoit que seize ou dix-sept ans : il étoit assez grand pour son âge ; la tête belle, les cheveux noirs, le teint brun, & passablement agréable de sa personne ; ce qui en étoit le plus incommode, c'est qu'il ne parloit ni n'entendoit en façon du monde le François. L'on ne laissoit pas d'avoir soin de lui tenir bonne compagnie ; & durant les trois jours qu'il resta à Fontainebleau, on lui donna le divertissement de la chasse, & tous les autres que l'on put dans ce temps-là ; il rendit ses visites à toutes les Princesses. Je reconnus dès ce moment que la Reine d'Angleterre eût bien voulu me persuader qu'il étoit amoureux de moi ; qu'il lui en parloit sans cesse ; que sans qu'elle le retenoit, il seroit venu dans ma chambre à toute heure ; qu'il me trouvoit tout-à-fait à son gré, & qu'il étoit au désespoir de la mort de l'Impératrice, parce qu'il étoit dans une extrême appréhension que l'on ne voulût me marier avec l'Empereur. Je reçus ce qu'elle me disoit comme je le devois, & je n'y ajoutai pas toute la foi qu'elle eût peut-être voulu.

Quand ils furent partis de Fontaine-

bleau, je m'en allai à Paris voir Madame, qui étoit grosse & dangereusement malade; je la trouvai hors de péril. Sur la nouvelle de cette maladie, Monsieur partit de l'armée, & arriva inopinément auprès de Madame deux jours après moi, dont je fus très-agréablement surprise. Je vis à Paris M^e. & Mademoiselle d'Epernon, qui me dirent à-peu près ce que la Reine d'Angleterre m'avoit dit à Fontainebleau : elles avoient fait habitude particulière avec elle, à cause qu'elles avoient été long-temps dans son pays lorsque Monsieur d'Epernon s'y retira : elles y avoient reçu tous les honneurs possibles de Leurs Majestés Britanniques, quoiqu'elles ne les eussent point vues; de sorte qu'elles furent obligées d'en témoigner tout le ressentiment qu'elles devoient par leurs respects & leurs visites. M^r. d'Epernon avoit durant son exil assisté le Roi d'Angleterre si à propos de son argent qu'il lui prêta pour la guerre & qui n'est pas encore rendu, que la Reine ne pouvoit pas moins faire que d'en conserver de la reconnoissance. Cela forma l'habitude entre elle & Mad. & Mademoiselle d'Epernon; cette habitude y établit la confiance. Quoique je fusse bien instruite des sentiments de la Reine ma tante, je ne

donnai pas plus de croyance à la seconde déclaration qu'elles me firent de ceux du Prince de Galles, qu'à la première qui me fut faite par la Reine sa mere; je ne fais pas, s'il l'eût faite lui-même, quel en eût été le succès; je fais bien que je ne ferois pas grand compte de ce que l'on me diroit de la part d'un homme qui ne pourroit rien dire lui-même.

Monsieur ne fut qu'un jour à Paris, d'où il alla à Fontainebleau, où je m'étois rendue un jour auparavant. Leurs Majestés furent au-devant de lui, & il en fut parfaitement bien reçu. Il est vrai que pour de belles paroles & de bons sentiments dans l'apparence, il n'a point manqué d'en recevoir durant la régence; & comme l'on s'est contenté d'en demeurer-là, il ne s'est pas aussi beaucoup empressé pour se faire donner des effets de leur bonne volonté. Il avoit laissé M^r. le Duc d'Enguien à l'armée pour achever la campagne; il employa glorieusement le temps qu'il y resta; il assiégea Furnes, qu'il prit en peu de jours; il assiégea ensuite Dunkerque. Tant de prospérités, & la Cour paisible, faisoient qu'on se réjouissoit fort à Fontainebleau: les violons & les Comédiens y étoient, & l'on en avoit le divertissement presque tous les

jours. Il y vint dans ce temps-là un Ambassadeur extraordinaire de Pologne, pour demander en mariage la Princesse Marie, fille de Monsieur le Duc de Nevers, depuis Duc de Mantoue, qui lui fut accordée très-promptement; ce qui le fit retourner de même, afin que l'on ne perdît point de temps à envoyer ceux qui devoient l'épouser.

La Cour n'attendit pas que la campagne fût finie, pour retourner à Paris. Lorsqu'elle y arriva, on eut la nouvelle de la prise de Dunkerque; l'aversion que j'avois pour M^r. le Duc d'Enguien m'empêcha d'en avoir de la joie, & je fus fort aise d'une indisposition qui me vint le jour du *Te Deum* que l'on fit chanter en actions de grâces, & qui m'empêcha d'y assister. Il vint après cette action passer l'hyver à Paris; il étoit absolument guéri de la blessure qu'il avoit reçue au dernier siège de Mardick; il ne lui en restoit qu'un peu de rougeur au visage, dont il avoit peu d'inquiétude, parce qu'il ne s'étoit jamais flatté de beauté: en récompense, il a fort bonne mine, & tout-à-fait l'air d'un grand Prince & d'un grand Capitaine.

Il est vrai que l'Ambassadeur de Pologne étoit venu à Fontainebleau; je me suis

méprise au temps; ce fut l'année devant cette fameuse campagne que la demande fut faite, & aussi le mariage de la Princesse Marie : je ne laisserai pas d'en parler ici, quoique j'aye déjà parlé de ce qui est arrivé depuis. Cet Ambassadeur arriva à Fontainebleau au mois de Septembre 1645. Il en partit avec une réponse favorable le 27. Vers la fin du mois d'Octobre qui suivit, les Ambassadeurs députés pour faire le mariage, arriverent à Paris, où le bruit de leur grand équipage & de leur magnificence les avoit fait attendre de tout le monde avec curiosité. Après avoir passé tout le jour avec impatience de les voir, ils arriverent si tard, que, joint à cela que l'on n'avoit pas eu la prévoyance de leur donner des flambeaux, l'on ne put discerner leur pompe ni l'ordre de leur marche; de quoi les Polonois de leur côté étoient fâchés. Ils firent demander permission d'aller le lendemain à cheval à l'audience, ce qui leur fut accordé. Ils furent mis dans la Cour du Palais-Royal au même ordre qu'ils étoient entrés dans la ville : il en a été fait trop de relations pour que je m'amuse au détail d'une description; tout ce que j'en dirai, est que la maniere de leurs habits, toute différente de la nôtre, nous fit regar-

der cette cérémonie comme une mascarade fort magnifique. Après qu'ils eurent vu Leurs Majestés, ils rendirent leurs visites aux Princesses du Sang, & puis allèrent voir celle qui devoit être leur Reine. L'affaire ne fut pas long-temps à se conclure, & les noces furent célébrées dans le Palais-Royal. La Reine s'avisa de ne vouloir faire manger personne avec elle, outre la nouvelle Reine de Pologne, au dîner qui s'y fit ce jour-là, que M^r. le Duc d'Anjou, M^r. le Duc d'Orléans, & les Ambassadeurs. Je ne m'y trouvai point, & même je n'y voulus point aller l'après-dîner; ainsi je n'assistai point à cette cérémonie. Il m'auroit déplu d'ailleurs de n'avoir qu'un tabouret devant cette Reine d'un jour, que j'avois toujours vue au-dessous de moi; quoique ce fût une trop grande délicatesse, puisque la Reine la plaçoit au-dessus d'elle. Cela me fit passer huit jours sans voir la Reine: le Cardinal Mazarin me trouva au Luxembourg, & me voulut persuader d'y aller; je m'en excusai. Je ne pouvois assez m'étonner que Madame la Princesse, glorieuse comme elle étoit, ne bougeât de chez la Reine de Pologne qui la traitoit de haut en-bas. La Princesse de Carignan ne l'alla point voir; Madame n'y alla point non plus; Monsieur lui rem-

dit visite, où il ne fut pas traité civilement. Il voulut que, pour ôter à la Reine sujet de se fâcher contre moi, je visitasse celle de Pologne au Palais-Royal, & m'assura que la Reine ne me diroit rien : j'y fus par l'ordre de S. A. R. un jour qu'il devoit y avoir comédie ; j'arrivai qu'elle étoit pressée d'y aller ; je n'eus que le loisir de faire mes compliments, & puis je ne la revis plus, parce que la Reine mena avec elle la Reine de Pologne dans une tribune. Elle me dit de descendre dans la salle, où je ne trouvai pas à propos de me trouver seule avec toutes les Dames, sans aucune Princesse, en présence de tous ces étrangers ; je me retirai chez moi au-lieu d'aller à la comédie : la Reine en fut mal contente, & Monsieur me gronda dès le même soir. Le Cardinal Mazarin me raccommoda avec la Reine ; & l'Abbé de la Riviere, qui se voulut faire de fête en cette occasion, me fit tant valoir le bon office du Cardinal, qu'il me persuada que je devois l'en remercier, & me mena effectivement pour cela dans sa chambre : c'est la seule visite que je lui aye jamais rendue de mon chef, & encore le fis-je avec assez de regret. Tout cela n'aidoit pas à me faire brûler d'amour pour la Reine de Pologne, & ce

fut pour moi une espece de vengeance, lorsqu'elle alla dire adieu à Monsieur, où elle reçut quelque embarras dans sa visite. Il arriva malheureusement, qu'à l'heure qu'elle y alla, Monsieur se faisoit faire la barbe; & ne jugea pas à propos de se pouvoir montrer avec bienséance dans cet état; il fut obligé de la faire attendre; & parce qu'elle n'avoit pas vu Madame, & qu'elle ne faisoit pas état de la voir, le temps lui dura plus qu'elle n'eût voulu: ce que je fus bien aise d'apprendre, & encore plus lorsqu'elle s'en fut allée; il y avoit assez de gens ennuyés de cette Royauté.

Ce n'étoit pas cependant ce qui me tenoit le plus à cœur. J'avois trouvé Mademoiselle d'Epéron au retour de Fontainebleau dans de si fortes pensées de dévotion, que l'appréhension de la perdre me tenoit l'esprit dans une inquiétude perpétuelle; ce qui me déplut & surprit: je l'avois toujours vue éloignée de l'austérité qu'elle prêchoit à toute heure; elle ne parloit plus que de la mort, du mépris du monde, du bonheur de la vie religieuse, & de semblables propos, qui témoignent des sentiments dont je craignois véritablement l'effet, quand je vis qu'elle étoit bien-aise que Monsieur d'Epéron, qui

étoit Gouverneur de Guyenne, l'eût mandée avec sa belle-mère pour aller à Bordeaux, & qu'elle disoit qu'elle feroit-là son salut bien mieux qu'à la Cour; qu'elle auroit le loisir de prier Dieu, & de se confirmer dans les bonnes inspirations qu'elle avoit; que sans cet éloignement, elles pourroient être ou détruites ou au moins altérées. Nous continuâmes à nous entretenir de ces tristes discours jusqu'à la veille de son départ, qui fut le jour de Sainte Thérèse qu'elle me vint dire adieu; elle me trouva au lit, où j'étois demeurée pour quelque indisposition: elle se mit à genoux devant moi, & me dit que les bontés que j'avois eues pour elle, & la confiance réciproque qui avoit été entre elle & moi, l'obligeoient à me donner part de la résolution où elle étoit de se rendre Carmélite, & qu'elle espéroit de tous les soins qu'elle apporteroit, de s'y entretenir & d'exécuter sa résolution le plus promptement qu'elle pourroit. Il n'en falloit pas tant pour émouvoir la tendresse que j'avois pour elle; touchée de son dessein, je ne pus en avoir part sans pleurer; j'employai alors toutes les raisons que je pus pour l'en détourner; je lui reprochai le peu de sentiment qu'elle avoit pour moi; je lui dis que quand il n'y auroit point

de considération qui la regardât, celle de Monsieur d'Epéron devoit être puissante pour la retenir; parce que sa malheureuse condition ne pouvoit être adoucie que par sa compagnie, qu'il n'avoit de consolation que celle qu'elle lui donnoit, & qu'elle ne pouvoit peut-être rien faire de plus méritoire que de lui aider à supporter son infortune. Elle avoit déjà formé sa résolution trop fortement pour rien écouter qui la pût changer; elle m'engagea à n'en parler à personne, & s'en alla ainsi cruellement à Bordeaux avec Madame d'Epéron, & notre séparation nous coûta bien des larmes.

Après la campagne du second siege de Mardick, Saujon, duquel j'ai déjà parlé, se rendit fort assidu à me faire la cour, & témoigna se vouloir attacher tout-à-fait à mes intérêts; aussi eus-je beaucoup de considération pour les siens. Il perdit son pere en ce temps-là, & il avoit deux sœurs; je mis l'aînée Fille d'Honneur de Madame, qui la trouva fort à son gré; aussi étoit-ce une bonne fille, fort agréable, de jolie taille. En même-temps que je l'établis-là, je lui donnai beaucoup de marques de mon affection, qui alloit jusqu'à l'instruire de ce qu'elle devoit faire pour sa conduite, & que l'éducation de

La Province lui faisoit ignorer. La crainte que j'avois qu'elle ne se laissât aller à quelque galanterie, m'y fit prendre les précautions que je pus. Ce fut inutilement ; Monsieur devint amoureux d'elle. Soit l'inclination naturelle, soit la considération de la personne de Monsieur, elle eut trop de complaisance pour ses soins, & aucun égard pour ce que je lui en dis, quoique je l'eusse avertie de prendre garde que l'amitié des personnes comme Monsieur perdoit aisément la réputation d'une fille. Comme elle se contentoit de bien recevoir la peine que je prenois, je me contentai aussi depuis de la recommander particulièrement à Mademoiselle de Fontaine, fille de la Dame d'Atour de Madame, fort honnête personne, pleine d'esprit & de vertu ; je témoignois en toute occasion que ce qui la regardoit me touchoit sensiblement. Lorsque je revins de Picardie, où j'avois suivi la Cour, j'appris que Mademoiselle de Saujon avoit reçu une Lettre de Monsieur lorsqu'il étoit à l'armée, qu'elle avoit demandé à Mademoiselle de Fontaine si elle y devoit faire réponse ; elle étoit demeurée mal satisfaite d'elle, à cause qu'elle lui avoit conseillé de ne pas le faire ; & depuis ce temps-là elle ne la vit plus, & évita son en-

trerien. Ce procédé me devint suspect, & me fit juger qu'elle n'avoit pas suivi le conseil de Mademoiselle de Fontaine; elle ne laissa pas de vivre avec beaucoup de soumission & de respect envers moi, d'un air cependant tout différent qu'elle n'avoit accoutumé.

J'avois toujours dans l'esprit par-dessus tout, l'éloignement de Madame & Mademoiselle d'Epéron; & pour ne pas perdre tout-à-fait la douceur de leur compagnie, je leur écrivois & recevois de leur nouvelles régulièrement deux fois la semaine. Je leur mandois tout ce que je savois du monde, & tout ce que je faisois; je n'avois pas un plus grand plaisir que de les entretenir, de même que si je leur eusse parlé, & j'attendois le jour de l'ordinaire de Bordeaux avec des impatiences incroyables. Les mêmes soins du Prince de Galles me faisoient plus penser à elles qu'aux sentimens qu'on vouloit qu'il eût: ce que je remarque, parce qu'elles en avoient été cautions, & qu'il arriva que, durant leur absence, il témoigna de la sujétion pour moi: nous nous voyions souvent, parce que c'étoit une saison où il y avoit souvent Comédie au Palais-Royal. Le Prince de Galles ne manquoit point de s'y trouver, & de se

mettre toujours auprès de moi ; quand j'allois voir la Reine d'Angleterre, il me menoit toujours à mon carrosse ; & quelque temps qu'il fût, il ne mettoit point son chapeau qu'il ne m'eût quittée ; sa civilité paroissoit pour moi jusques dans les moindres choses. Un jour que je devois aller dans une assemblée chez Madame de Choisy, femme du Chancelier de Monsieur, qui m'en donnoit tous les ans, la Reine d'Angleterre, qui voulut me faire coëffer & me parer par elle-même, vint le soir à mon logis exprès, & prit tous les soins imaginables de m'ajuster. Le Prince de Galles cependant tenoit toujours le flambeau autour de moi pour éclairer, & eut ce jour-là une petite oie incarnate, blanche & noire, à cause que la parure des pierreries que j'avois étoit attachée avec des rubans de ces couleurs-là ; j'avois aussi une plume de même, & le tout étoit comme la Reine d'Angleterre l'avoit ordonné. La Reine, qui savoit de quelle main j'étois parée, me manda de l'aller voir avant que d'aller au bal ; ce qu'elle ne manquoit jamais de faire toutes les fois que je devois aller à quelques assemblées, parce qu'elle vouloit voir si j'étois habillée à son gré. Le Prince de Galles arriva chez Madame de

Choisy avant moi, & vint me donner la main à la descente de mon carrosse. Avant que d'entrer dans l'assemblée, je m'arrêtai dans une chambre pour me recoëffer au miroir, & toujours il tint le flambeau; il me suivoit presque pas à pas; & ce qui est de rare, & que je laisse à croire à qui voudra, c'est qu'au dire du Prince Robert, son cousin germain & mon proche parent qui lui servoit d'interprete, il entendoit tout ce que je lui disois, quoiqu'il n'entendît pas le François. Quand, après l'assemblée finie, je me retirai, je fus toute étonnée que lorsque j'arrivai au logis, il m'avoit suivie jusqu'à la porte; & lorsque je fus entrée, il passa son chemin. La galanterie fut poussée si ouvertement, qu'elle fit grand bruit dans le monde: tout l'hyver elle dura de la même force; elle parut encore fortement à une fête célèbre qu'il y eut au Palais-Royal sur la fin de l'hyver, où il y eut une magnifique Comédie Italienne à machines & en musique avec un bal ensuite, pour lequel la Reine me voulut parer. L'on fut trois jours entiers à accommoder ma parure; ma robe étoit toute chamarrée de diamants avec des houppes incarnates, blanches & noires: j'avois sur moi toutes les pierres de la Couronne & de la Reine d'Angleterre,

gleterre, qui en avoit encore en ce temps-là quelques-unes de reste : l'on ne peut rien voir de mieux ni de plus magnifiquement paré que je l'étois ce jour-là, & je ne manquai pas de trouver beaucoup de gens qui furent me dire assez à propos que ma belle taille, ma bonne mine, ma blancheur, & l'éclat de mes cheveux blonds, ne me paroient pas moins que toutes les richesses qui brilloient sur ma personne. Tout contribua ce jour-là à me faire paroître, parce que l'on dansa sur un grand théâtre accommodé tout exprès pour ce sujet, orné & éclairé de flambeaux autant qu'il le pouvoit être; il y avoit au milieu du fond de ce théâtre un trône élevé de trois marches, couvert d'un dais, & tout autour du théâtre des bancs pour les Dames qui devoient danser, au pied desquelles étoient les danseurs, & le reste de la salle étoit en amphithéâtre qui nous avoit pour perspective. Le Roi ni le Prince de Galles ne se voulurent point mettre sur ce trône, j'y demeurai seule; de sorte que je vis à mes pieds ces deux Princes & ce qu'il y avoit de Princesses de la Cour. Je ne me sentis point gênée en cette place; & ceux qui m'avoient flattée lorsque j'allai au bal, trouverent encore matière le lende-

main de le faire. Tout le monde ne manqua pas de me dire que je n'avois jamais paru moins contrainte que sur ce trône ; & que comme j'étois de race à l'occuper, lorsque je serois en possession d'un, où j'aurois à demeurer plus longtemps qu'au bal, j'y serois encore avec plus de liberté qu'en celui-là. Pendant que j'y étois, & que le Prince étoit à mes pieds, mon cœur le regardoit du haut en-bas aussi-bien que mes yeux ; j'avois alors dans l'esprit d'épouser l'Empereur, à quoi il y avoit beaucoup d'apparence, si de la part de la Cour on eût agi de bonne foi ; parce que Mondevergue, qui avoit été envoyé pour faire à l'Empereur de la part de Leurs Majestés leurs compliments de condoléance sur la perte de sa femme, avoit rapporté que dans tout le pays & dans la Cour de Vienne l'on souhaitoit fort que je fusse Impératrice ; que même quelques Ministres lui avoient dit que la Reine avoit moyen de procurer à l'Empereur toute la consolation qu'il pouvoit trouver. Ce qui me rendoit encore la chose plus présente à l'esprit, c'est que la Reine en m'habillant ce soir-là, ne m'avoit parlé d'autre chose que de ce mariage, & m'avoit dit qu'elle souhaitoit passionné-

ment cette affaire-là, & qu'elle y feroit tout son possible, persuadée que c'étoit un bonheur considérable pour sa Maison. Ainsi la pensée de l'Empire occupoit si fort mon esprit, que je ne regardois plus le Prince de Galles que comme un objet de pitié.

Monsieur le Duc d'Enguien n'eut aucune part aux divertissements de cet hyver-là, parce que dès le commencement Monsieur le Prince son pere mourut, & ce même jour Madame accoucha d'une seconde fille appelée aujourd'hui Mademoiselle d'Alençon, de la naissance de laquelle j'eus encore plus de douleur que de la premiere. Leurs Majestés visiterent Monsieur le Duc d'Enguien, qui depuis a été appelé M^r. le Prince, & Monsieur le Prince de Conti sur leur perte, & j'accompagnai la Reine dans sa visite. Après les compliments reçus de la Cour, Monsieur le Prince alla passer les premiers mois de son deuil, en son Gouvernement de Bourgogne, d'où il alla en Catalogne commander l'armée. Je ne veux pas oublier de dire qu'à ce bal, dont je viens de parler, la Reine d'Angleterre s'étoit aperçue que j'avois regardé son fils avec dédain. Après en avoir découvert la cause, aussi-tôt que je la vis, elle me le repro-

cha, & même elle disoit toujours depuis que j'avois l'Empereur en tête, dont je me défendis de tout mon pouvoir; j'en eus si peu pour déguiser dans mon visage les sentimens de mon cœur, qu'il ne fut pas difficile de les connoître à me voir. Le Cardinal Mazarin me parloit souvent de me faire épouser l'Empereur; & quoiqu'il ne fît rien pour cela, il m'assuroit qu'il y travailloit. L'Abbé de la Riviere s'en faisoit aussi de fête pour faire sa cour auprès de moi, & m'assuroit qu'il ne négligeoit point d'en parler à Monsieur & au Cardinal. Ce qui depuis m'a fait juger que tout cela n'étoit que pour m'amuser, c'est que Monsieur me dit un jour : J'ai su que la proposition du mariage de l'Empereur vous plaît; si cela est, j'y contribuerai tout ce que je pourrai : je suis persuadé que vous ne ferez pas heureuse en ce pays-là, l'on y vit à l'Espagnole; l'Empereur est plus vieux que moi; c'est pourquoi je pense que ce n'est point un avantage pour vous, & que vous ne sauriez être heureuse qu'en Angleterre, si les affaires se remettent, ou en Savoye. Je lui répondis que je souhaitois l'Empereur, & que ce choix étoit pour moi-même; que je le suppliois d'agréer ce que je desirois; que j'en parlois ainsi avec bienfiance; que ce n'étoit pas un

homme jeune ni galant ; que l'on pouvoit voir par-là , comme c'étoit la vérité , que je pensois plus à l'établissement qu'à la personne. Mes desirs néanmoins ne purent émouvoir pas un de ceux qui avoient autorité pour faire réussir l'affaire , & je n'eus de tout cela que le déplaisir d'en entendre parler plus long-temps.

Après Pâques, il y eut une assemblée au Palais-Royal , à cause de la femme d'un Ambassadeur de Danemarck. Le Prince de Galles mena au bal Mademoiselle de Guise à ma priere, au-lieu de Mademoiselle de Longueville qui le prétendoit. Le Commandeur de Jars, qui est serviteur de la Reine d'Angleterre, engageoit autant qu'il le pouvoit le Prince de Galles à faire le galant de Mademoiselle de Guerchy : il souhaitoit fort qu'il dît qu'elle étoit plus belle que Mademoiselle de Châtillon ; il n'eut pas cette complaisance pour le goût du Commandeur de Jars. Ce Prince avoit oublié dans ce bal-là de me rendre une courante , comme c'est la coutume ; je dis au Prince Robert, d'un ton qui lui fit juger que je le trouvois mauvais, que c'étoit bien-là le trait d'un habile-homme ; & tout aussi-tôt il m'en fit toutes les excuses imaginables.

Peu de temps après, la Cour partit pour Compiègne, & de-là elle alla à Amiens; & le desir d'être Impératrice qui me suivait par-tout, & dont l'effet me paroïssoit toujours proche, me faisoit penser qu'il étoit bon que je prisse par avance les habitudes qui pouvoient être conformes à l'humeur de l'Empereur. J'avois oui dire qu'il étoit dévot, & à son exemple, je la devins si bien, après en avoir feint l'apparence quelque temps, que j'eus pendant huit jours le desir de me faire Religieuse aux Carmélites, dont je ne fis confidence à personne. J'étois si occupée de ce desir, que je ne mangeois ni ne dormois, & j'en eus une inquiétude si grande, que, jointe à celle que j'ai naturellement, l'on appréhenda fort que je ne tombasse dangereusement malade. Toutes les fois que la Reine alloit dans les Couvents, ce qui arrivoit souvent, je demeurais seule dans l'Eglise; & occupée de toutes les personnes qui m'aimoient & qui regretteroient ma retraite, je me mettois à pleurer; ce qui paroïssoit en cela un effet du détachement de moi-même, en étoit un de la tendresse que j'ai seulement. Je puis dire que pendant ces huit jours-là l'Empire ne m'étoit rien. Ce n'étoit pas sans avoir quelque vanité de quit-

ter le monde dans une pareille conjoncture , qui feroit dire que ce n'étoit que la connoissance parfaite que j'en avois , qui me faisoit l'abandonner malgré l'espérance d'un établissement si considérable , & dont j'étois satisfaite : l'on ne pouvoit pas m'accuser d'avoir pris cette résolution par aucun dépit. Confirmée de jour à autre dans ce dessein , je me déterminai d'en parler à Monsieur : j'allai chez lui , & il étoit au jeu : je ne fis qu'une visite , & remis la communication de mon dessein à un autre jour ; le lendemain il vint chez moi , & j'étois à la messe. Après avoir manqué plusieurs fois l'occasion de l'entretenir , il vint enfin un soir chez moi , où je le priai de m'entendre sur une affaire dont j'avois à lui rendre compte : il me tira aussi-tôt à part ; & sur l'ouverture que je lui fis du bon mouvement qui m'étoit venu , je lui demandai la permission d'examiner cette pensée , & de l'exécuter si elle continuoit avec les sentiments qui l'avoient fait naître. Il me dit que cela venoit de ce que l'on ne travailloit pas assez à mon gré à me marier avec l'Empereur ; je lui répondis que cela ne pouvoit pas être , puisque je ne m'en souciois plus , que j'aimois mieux servir Dieu que d'avoir toutes les Couronnes du monde , à quoi

j'ajoutai mille discours de cette sorte, desquels enfin il se mit en colere, & s'en prit aux personnes qui me voyoient le plus, & me dit : c'est M^e. de Brienne & ces bigottes qui vous mettent cela en tête, vous ne leur parlerez plus, & je prierai la Reine de ne vous plus mener avec elle dans les Couvents. Lorsque je le vis prendre ma déclaration de cette sorte, la crainte que j'eus qu'il n'en fît du bruit, me déterminà à le supplier de n'en plus parler, & je l'assurai que je ne ferois que ce qu'il me commanderoit; aussi n'a-t-on jamais mieux obéi que je fis en cette occasion-là : à trois jours delà je ne pensai plus à ce que j'avois dit à S. A. R. M^e. de Fouquerolles, qui l'avoit découvert, servit à m'en détourner, & Mondevergue, qui me parloit incessamment de ce mariage, & qui s'étoit apperçu de ma dévotion, disoit quelquefois, je suis le diable qui vous tente. A la fin l'on eut à la Cour quelque soupçon de l'intention que j'avois eue de me retirer du monde; & sur ce que j'appris qu'on en avoit raillé, je raillai aussi, & me défendis d'y avoir seulement pensé.

Pendant que le temps de la campagne se passoit, notre armée n'étoit occupée qu'à regarder l'Archiduc reprendre une

partie des places de Flandres que Monsieur y avoit prises les années précédentes avec les armées du Roi. Cette oisiveté, qui entretenoit l'humeur mélancolique de Saujon qui y étoit, & qui y faisoit sa charge de Capitaine aux Gardes, lui donna lieu de s'entretenir l'esprit d'une vision qu'il n'eut pas plutôt conçue qu'il la fit paroître, & dont je ne dois pas omettre le récit, puisque ç'a été le fondement d'une affaire qui a fait assez parler à la Cour & dans le monde. Vilermont, Gentilhomme de mérite, Capitaine aux Gardes, fut fait prisonnier durant cette campagne-là à une sortie où il se trouva, pendant que le Duc d'Amalfi Piccolomini assiégeoit Armentieres. Ce Général lui permit de s'en revenir sur sa parole; avant que de partir il lui donna à dîner; & comme c'est une chose ordinaire d'entretenir les étrangers en termes civils & avantageux de leurs pays, le Duc d'Amalfi, qui est estimé un des plus honnêtes & des plus galants hommes de notre siècle, parloit de la Cour de France, & parla de moi en termes avantageux, & voulut faire connoître que j'étois, dans son pays, en la même estime & affection avec laquelle il venoit de s'exprimer. Pour finir cet éloge, il dit: Nous ferions

trop heureux d'avoir en ce pays une Princesse faite comme celle-là. Vilermont, qui étoit obligé, pour venir à la Cour, de passer par l'armée, s'entretint avec Saujon qui étoit son ami, de sa prison, des civilités qu'on lui avoit faites, & des nouvelles du pays d'où il venoit. Il lui conta ingénument & sans dessein les propos qui avoient été tenus à la table du Duc d'Amalfi. Saujon s'imagina qu'on ne devoit pas les négliger, par le grand profit qu'il se figuroit qu'on en pouvoit tirer; aussi fit-il incontinent connoître par le fondement qu'il en fit, la mince portée de son jugement. Comme il faisoit son compte sur ce discours en l'air, il m'écrivit par Vilermont, que je ne connoissois que de vue, & qui n'étoit jamais venu chez moi, afin de nous obliger d'entrer en conversation l'un avec l'autre. Il me manda que Vilermont avoit souhaité de me faire la révérence, que c'étoit un homme d'honneur & de mérite, que la belle action qu'il avoit faite pendant cette campagne-là le prouvoit bien, qu'il s'étoit jetté dans Armentieres où étoit sa compagnie, qu'il passa pour cela au travers de l'armée des ennemis, & que si je voulois l'écouter, il me diroit beaucoup de choses particulieres que je ferois bien-aise

de savoir. Après avoir lu cette lettre, je fis là meilleure chere que je pus à Vilermont, & je m'enquis de lui de ce qu'il pouvoit m'apprendre du Pays d'où il venoit. Après m'en avoir dit beaucoup de bien, il me rendit compte des sentiments qu'avoit témoignés à mon sujet le Duc d'Amalfi, & des souhaits qu'il avoit faits, & ajouta de plus à ce que je viens de dire, que ce Duc lui avoit demandé si l'on me marieroit au Prince de Galles, à quoi il avoit répondu que non. Quoique ce discours ne méritât pas la moindre réflexion, néanmoins les termes mystérieux de la lettre de Saujon, conférés avec ce que j'avois déjà reconnu de son esprit songe-creux & visionnaire, je jugeai que c'étoient-là les importantes affaires qu'il avoit à me dire, & qu'il vouloit me faire comprendre par sa dépêche.

Pendant que l'on perdoit en Flandres, on ne gagnoit pas en Catalogne: la Mouffaye arriva à Amiens, envoyé par M^r. le Prince pour apporter la nouvelle de la levée du siege de Lérída. Ceux qui étoient bien-aîsés d'empêcher que M^r. le Prince ne tirât de cet action l'honneur qui lui étoit dû, comme s'il n'y en avoit pas à acquérir dans les disgraces aussi-bien que dans les prospérités de la guerre, voulurent

rent que ce fût un malheur capable de le décrier, & de rabattre un peu de sa fierté. Le Cardinal Mazarin, qui étoit le plus flatté de cette fausse opinion, y trouvoit pour son intérêt particulier plus de joie que personne : depuis le refus qu'on avoit fait à ce Prince de la dépouille de son beau-frere, dont le Cardinal avoit profité sous main, ce Ministre redoutoit toujours le ressentiment qu'il voyoit bien que le Prince en pouvoit conserver; de sorte qu'il vouloit se servir de cette occasion pour affoiblir le crédit de son ennemi dans le public, comme il le faisoit toujours bien aisément dans le cabinet. Il alloit au-devant de tout ce qui pouvoit être imputé à la justification de M^r. le Prince, parce qu'il savoit bien qu'il ne s'étoit vu dans la nécessité d'abandonner ce siege, que parce qu'on l'avoit laissé dans la nécessité de tout ce qu'il falloit pour l'entreprendre & pour l'achever. Tous ces artifices ne purent prévaloir contre la vérité, qui fut bientôt connue de tout le monde, qui trouvoit que c'étoit une sagesse au-dessus de l'âge de M^r. le Prince, d'avoir su si bien prévoir le péril où on l'avoit engagé d'exposer l'armée du Roi, de l'avoir conservée par une retraite, qui, en lui faisant manquer la conquête de

Lérída, lui faisoit remporter une victoire sur son humeur & sur son inclination, qui lui coûtoit plus que toutes les fatigues de ses campagnes passées. Il avoit à la vérité si chèrement acquis la réputation d'une incomparable valeur, qu'il eût fallu pour la rendre seulement douteuse dans le monde, qu'il eût levé autant de sieges qu'il avoit pris de places, & qu'il eût perdu autant de batailles qu'il en avoit gagné. Aussi ce que ses ennemis voulurent en cela tourner contre sa gloire, n'a servi qu'à la relever davantage, & à faire dire qu'il étoit bienheureux, parce qu'il ne manquoit à toutes les preuves qu'il avoit données de son courage, qu'une occasion d'en donner de sa prudence, pour être estimé le plus grand Capitaine de son siècle, & qu'il n'avoit pas perdu le temps de la faire paroître. J'étois pourtant de ceux qui appelloient cela disgrâce. Quoique j'eusse alors de l'aversion pour sa personne & pour sa Maison, la dévotion où j'étois dans ce voyage-là, fit que néanmoins je n'en eus pas de joie, & jusques-là que je ne pus prendre plaisir à le voir insulter, & ne voulus pas apprendre les chansons que l'on en fit, & je ne les ai vues que long-temps après.

Depuis la nouvelle de la levée du siège de Lérída, l'on ne fit pas grand séjour à Amiens, d'où la Cour revint à Paris. Quoique le dessein d'être Religieuse m'eût quittée, la dévotion qui s'étoit séparée de cette envie m'étoit demeurée, & je me l'étois rendue si sévère, que je n'allois point au Cours; je ne mettois point de mouches, ni de poudre sur mes cheveux: la négligence que j'avois pour ma coëffure, les rendoit si mal-propres & si longs que j'en étois toute déguisée; j'avois trois mouchoirs de cou qui m'étouffoient en été, & pas un ruban de couleur, comme si j'eusse voulu avoir l'air d'une personne de 40 ans, & je pense même que l'on m'auroit fait plaisir de me le dire, quoique je fusse très-éloignée d'en avoir l'âge. Je n'avois de satisfaction qu'à lire la vie de Sainte Thérèse, & de parler ou d'entendre parler d'Allemagne. Il y avoit une telle réforme dans ma manière de vivre & de m'habiller, que vous ne vous étonnerez pas que cela n'ait pas continué. Ce qui m'abandonna le dernier, fut ma pensée pour l'Allemagne. Monsieur en écrivit à M^r. le Duc François de Lorraine qui étoit à Vienne, qui voulut bien s'en entremettre: toute sorte de médiation

m'étoit bonne, sans examiner quelle elle pouvoit être. La qualité de celui-ci ne me faisoit point douter de sa capacité ni de son crédit; ainsi j'en attendois beaucoup. Ce fut l'Abbé de la Riviere qui m'en parla le premier, & qui fut ravi de m'amuser de ce qui pouvoit me plaire pour être bien auprès de moi, parce que je ne l'aimois pas naturellement. Ce qui lui faisoit le plus de peine, c'est que je disois librement à Monsieur tout ce que j'apprenois qu'on disoit dans le monde de son ministere, où je n'apprenois rien à son avantage, parce qu'il étoit souvent soupçonné de trahir son maître, & que personne que moi n'osoit le faire remarquer à S. A. R. Cet incident me mit dans une grande amitié avec Madame, que je négligeois assez auparavant; & contre ce que j'avois accoutumé, je lui rendois de grands soins & de fréquentes visites sans m'ennuyer avec elle. Je savois que l'amour de Monsieur pour M^{lle}. de Saujon ne lui plaisoit pas; j'en avertis la Demoiselle, & la grondai de ce qu'elle ne faisoit pas là-dessus ce qu'elle devoit. Ce furent des réprimandes inutiles; parce qu'elle avoit pris là-dessus un si mauvais pli, que la maniere suffisante dont elle recevoit ce que je lui disois, m'en rebuta;

de sorte que je m'abstins de lui parler à mon ordinaire, & je ne lui parlai presque plus, en quoi je ne fis pas plaisir à Monsieur, qui devint aussi mal satisfait de moi, que Madame en étoit contente. A ce propos je dirai ici ce que j'ai remarqué, & qui m'a été confirmé par Monsieur même, qui est que l'on ne sauroit être parfaitement bien avec lui & avec Madame ensemble, quoiqu'il lui témoigne & qu'il ait effectivement beaucoup d'amitié pour elle, & qu'il vive dans sa maison avec la même facilité d'humeur & de complaisance qu'un bon bourgeois vit dans sa famille.

Saujon, qui ne voyoit point de réponse à sa lettre, & à qui il ennuyoit de ne pas savoir de quelle maniere je m'étois laissée prendre à l'appât de l'entretien du Duc d'Amalfi, eut impatience d'en venir apprendre lui-même des nouvelles. Il fit un voyage à Paris pour quelques affaires de l'armée par l'ordre des Généraux, dont je crois qu'il les sollicita, afin d'avoir un prétexte de venir. Il ne concevoit pas que l'on pût, sans manquer de bon sens, perdre un moment de temps à profiter de ce que Vilermont lui avoit rapporté. La dévotion où il me trouva, les sermons que je lui fis sur le bon état où se doivent

mettre les gens de guerre qui sont plus souvent exposés que les autres au péril de la mort, l'étonnerent tellement, qu'il ne me parla de rien; ce qui lui en ôta encore le moyen, fut que je ne lui nommai pas seulement le nom de Vilermont.

La Cour fit vers l'automne un voyage à Fontainebleau, où je recommençai à prendre goût pour les divertissements; de sorte que j'étois avec plaisir aux promenades, aux divertissements & aux comédies. Cela ne servit qu'à modérer l'excès de l'austérité où je m'étois réduite; il resta toujours dans mon cœur les sentiments de la dévotion qui m'avoient pensé conduire jusques aux Carmélites. Monsieur, frere du Roi, ne fut point du voyage, parce qu'il n'étoit point encore guéri de la rougeole qu'il avoit eue dans l'été, à laquelle succéda une fort grande dyssenterie qui le mit en danger. Incontinent que la nouvelle en fut apportée à Leurs Majestés, la Reine s'en alla en toute diligence à Paris: le Roi & M^r. le Cardinal Mazarin demeurèrent à Fontainebleau: il n'y eut que moi qui accompagnai la Reine. L'on ne fut pas longtemps dans l'appréhension d'un mauvais événement de la maladie de M^r. le Duc d'Anjou: nous ne fûmes obligées que

d'être deux jours à Paris, pour y voir l'amendement ; après lequel la Reine reprit le chemin de Fontainebleau avec la même diligence qu'elle en étoit partie. Madame y vint ensuite, où notre amitié & mes rigueurs pour M^{lle}. de Saujon continuerent comme auparavant ; aussi Monsieur n'en étoit-il pas plus content là qu'à Paris. L'Abbé de la Riviere qui s'en appercevoit, me disoit quelquefois, que si je voulois, je ferois admirablement bien avec Monsieur, parce que je ne lui déplaisois qu'en certaines choses de peu de conséquence, auxquelles je pouvois & je devois prendre garde. Je lui demandai ce que c'étoit ; il me répondit que je n'avois qu'à les bien étudier, & que quand je les connoîtrois, j'eusse à m'en corriger. Entre les divertissemens que l'on eut à Fontainebleau, il y eut un bal pour l'amour du Prince de Galles, qui y vint faire un tour. L'affaire d'Allemagne, qui pour lors étoit publique, & pour laquelle l'on croyoit que la Cour agissoit de bonne foi, refroidit un peu les empressements du Prince de Galles, & l'on dit qu'il faisoit l'amant désespéré. Je n'étois pas tendre là-dessus. Il ne fut que trois jours à son voyage, & la Cour revint à Paris où

l'hyver se passa à l'ordinaire en bals & en comédies, & le seul M^r. de Guise fut la matiere de l'entretien de toute la Cour, par le voyage qu'il fit alors à Rome pour solliciter la dissolution de son mariage avec la Comtesse de Bossu, afin de pouvoir épouser M^{lle}. de Pons.

La Cour, qui n'avoit eu d'autre intention que de me tromper dans l'espérance qu'elle m'avoit toujours donnée de me marier avec l'Empereur, & qui favoit qu'il étoit prêt de conclure un autre mariage que les nouvelles du monde rendroient bientôt public, se vit obligée de m'en faire part, & de commencer par-là à se dégager de la parole qu'on m'avoit donnée. Pour ne montrer leur fourbe que le moins grossièrement qu'ils pourroient, l'Abbé de la Riviere, qui, dans cette comédie, jouoit un personnage considérable, fut le premier qui me vint dire que les nouvelles d'Allemagne alloient mal, que l'on parloit de marier l'Empereur avec une des Archiduchesses du Tirol, & me donna à entendre que ce dessein venoit de la Cour d'Espagne; qu'il ne falloit pas essayer de le pouvoir rompre. Le dépit que j'en eus, me fit rechercher avec tant de curiosité la vérité de ce fait, que je découvris que le Cardinal Maza-

rin & l'Abbé de la Riviere m'avoient trompée , qu'ils ne m'avoient fait voir de belles apparences à cet établissement que pour m'entretenir d'un vain espoir , qu'ils n'avoient en effet jamais travaillé aux moyens d'en faire réussir le dessein. Quoique je fusse persuadée que ces gens-là n'agissoient point de bonne foi , je ne laissai pas d'être sensiblement faisie de colere contre la Cour , & c'étoit un ressentiment qui me faisoit d'autant plus de peine , que je n'avois pas moyen d'en donner des effets. Pendant que j'étois ainsi leurrée à toute heure de tous les établissements qui me pourroient être propres , Saujon revint de l'armée , qui ne me parla de rien ; il me venoit voir souvent ; & un jour entr'autres qu'il y étoit , un Gentilhomme qui est à moi , nommé La Tour , que j'aime fort , avec qui , par la confiance que j'ai en lui , je m'entretenois de mon chagrin contre la Cour , me demanda si Saujon ne m'avoit point montré des lettres : je lui dis que non ; je le vis sur l'heure , je l'appellai , il m'en fit voir une qu'on lui avoit écrite de Flandres , qui portoit que le bruit avoit succédé aux souhaits qu'ils avoient faits ensemble , que l'on y parloit de l'espérance que l'on avoit de me voir mariée

avec l'Archiduc; que l'on ne doutoit point qu'il ne devînt souverain du pays; & ce correspondant lui marquoit que par les grandes habitudes qu'il avoit auprès des plus considérables de ceux qui gouvernoient pour le Roi d'Espagne, & même auprès de ceux qui étoient le mieux dans l'esprit de l'Archiduc, il lui en pouvoit mander des nouvelles assurées. Saujon me montra deux ou trois lettres qui étoient sur le même ton: il m'entretenoit souvent du bonheur qui pourroit être attaché à cette condition future, & me faisoit comprendre la beauté de l'établissement par celle du pays. Je comprenois bien ce qu'il disoit, non pas qu'il fût capable de faire réussir un tel dessein. Pour me le rendre encore plus indubitable, il me demanda permission de se défaire d'une Compagnie qu'il avoit au Régiment des Gardes, pour se pouvoir plus librement attacher auprès de moi. Après s'en être défait, il me dit sur la fin du Carême, qu'il vouloit penser à trouver un prétexte pour faire quelques voyages en Flandre. Je trouvois cette vision assez creuse; de plus il me disoit que je verrois combien il avanceroit l'affaire. Cette chimcre lui dura long-temps dans l'esprit; il en parloit souvent; & comme j'aime les feux, soit gais,

soit mélancoliques, & que je ne croyois pas que cette action pût devenir sérieuse, je l'écoutois. J'allai à St. Denis passer la Semaine-sainte aux Carmélites, où j'avois accoutumé de me retirer aux bonnes fêtes; il envoya savoir de mes nouvelles sur ce qu'il apprit que je m'étois heurté la tête, afin de m'écrire pour me mander qu'un ordinaire par lequel il attendoit des nouvelles, ne lui avoit point apporté des lettres. Je n'avois jamais pris cette affaire dans une autre intention que celle que je viens de dire. Quant à Saujon, je ne fais quelle conduite il eut : je le vis le lendemain que je fus revenue de Saint Denis, & je fus toute étonnée que le jour d'après Vilermont me vint voir, & me dit que Saujon venoit d'être arrêté. Je ne connoissois point de crime dans tout ce qu'il avoit fait; j'en demandai la raison à Vilermont, qui me dit que je la savois bien; & après l'avoir cherchée, la connoissance que nous avions de l'humeur qu'il a de se faire de fête mal-à-propos, nous fit juger à tous deux en même-temps que ce seroit sa prétendue négociation : ce qui me fit craindre aussitôt qu'il n'en eût fait plus qu'il ne m'en avoit dit. Je m'en allai d'abord chez la Reine, où je rencontrai Comminges, pa-

rent de Saujon, qui m'annonça avec surprise la même nouvelle que m'avoit dite Vilermont, dont je témoignai de l'étonnement, & ne fis pas semblant d'en rien favoir; ce qu'il ne crut cependant pas.

Je fus à la vérité encore plus étonnée que la Reine ne m'en parlât point, & de ce que delà j'allai au Luxembourg où Monsieur ne m'en dit rien. Pour Madame, qui, je crois, n'avoit point de part au secret de cette conduite, elle me témoigna que, selon l'opinion qu'elle avoit que Saujon étoit mon serviteur, elle étoit fâchée de sa disgrâce. Je voulus voir en même-temps la sœur de Saujon, qui étoit alors fille d'honneur de Madame, & présentement la Dame d'atour, & elle n'y étoit pas. J'y retournai le lendemain, & j'allai dans sa chambre. Aussi-tôt qu'elle me vit, elle s'abandonna à de grands cris de douleur, m'adressa ses plaintes, & se prenoit à moi de la prison de son frere, quoiqu'elle ne m'en dît rien. J'en fus assez surprise; néanmoins je trouvai le moyen de la laisser un peu consolée; & au bout de deux jours, on ne parla plus de cette affaire que comme d'une bagatelle. Saujon n'avoit encore eu jusques-là que la maison du Prévôt de l'Isle pour prison, & l'on ne lui disoit rien du crime dont l'on

prétendoit l'accuser. Je trouvois de l'injustice de ce qu'il étoit traité de la sorte; j'en parlai à l'Abbé de la Riviere, pour qu'il en parlât au Cardinal Mazarin. La Riviere me dit seulement que Saujon étoit fort criminel; & à quelques jours de-là, il me vint voir; & sans me parler du prisonnier, il se mit assez hors de propos, ce me semble, à m'entretenir d'Allemagne & des partis qui m'y pouvoient être propres; & pour me laisser une impression favorable de sa conversation, il me dit que Monsieur n'avoit jamais été plus content de moi qu'il l'étoit alors, & que j'étois tout-à-fait bien avec lui; ce que je croyois assez aisément, parce que je savois bien n'avoir rien fait qui l'obligeât au contraire. Ces deux seuls points firent tout l'entretien que l'Abbé de la Riviere eut avec moi; je ne fus que juger de son dessein, sinon qu'il vouloit me dépayser par-là, pour m'ôter de l'esprit qu'il se voulût mêler de l'affaire de Saujon; en quoi je me confirmai par un message que je reçus peu après de la part de Saujon, qui me fit savoir qu'on ne l'avoit pas oublié. Il me manda que le Lieutenant-Criminel avoit été l'interroger; qu'il lui avoit demandé s'il avoit été en Hollande, & s'il y écrivoit quelquefois. Il répondit affirmativement

mativement à ces deux questions ; & pour mieux satisfaire à la seconde , il avoit ajouté qu'il y avoit un frere Capitaine d'Infanterie , à qui il écrivoit tous les ans une fois ou deux : qu'il lui avoit demandé s'il avoit été en Flandres , & qu'il lui avoit répondu qu'il y avoit servi deux ou trois campagnes , & que l'interrogatoire avoit fini-là. M^r. le Cardinal Mazarin l'envoya quérir , & lui fit d'abord toutes les promesses imaginables pour lui faire dire que je savois ce qu'il avoit fait ; ce qui étoit si faux que je n'ai jamais pu savoir ce que portoit sa Lettre que l'on avoit surprise. Saujon nia que j'eusse aucune connoissance de sa Lettre. Cette conversation dura quelques heures sans que le Cardinal Mazarin pût tirer de Saujon que la vérité , quoique celle-là ne lui fût pas agréable , puisqu'elle me justifioit absolument : elle ne l'étoit pas encore en une autre maniere ; Saujon n'étoit ni agréable ni éloquent. A son retour de chez le Prévôt de l'Isle , il envoya chercher son frere pour me mander par lui ce que M^r. le Cardinal Mazarin lui avoit dit , & qu'il croyoit que la Reine & Monsieur me feroient une réprimande là-dessus ; qu'il me demandoit pardon d'en être la cause , & me supplioit de considérer qu'il avoit fait

cela à bonne intention. Cette affaire me devoit faire songer toute ma vie à n'avoir point de commerce avec des gens imprudens ni des visionnaires. J'ai une trop grande bonté naturelle qui me fait croire que tout le monde a toujours les intentions aussi droites que moi; & par la suite de ces Mémoires, vous verrez comme j'ai encore été attrapée par des gens imprudens. La sincérité avec laquelle j'agis, & mon innocence en cette rencontre, me persuaderent qu'elles me tireroient de ce pas-là; ainsi je n'eus nulle inquiétude de tout ce que M^r. le Cardinal Mazarin avoit dit à Saujon, & je traitai cela de bagatelle. Je me promettois bien plus de bontés de la Reine & de Monsieur que je ne leur en trouvai. J'allai au Palais-Royal ensuite de l'avis de Saujon, comme je faisois tous les jours; on ne me dit mot. Comme je sortois de chez M^{lle}. de Beaumont, qui est une personne libre, & à qui j'ai toujours permis d'agir de cette manière avec moi, elle me cria: Princesse, l'on dit que Saujon vous vouloit enlever pour vous mener épouser l'Archiduc. Je me mis à rire, & nous traitâmes cette affaire-là elle & moi de ridicule, comme elle l'étoit, & cela tout haut dans la chambre de la Reine.

Je m'en allai au Palais de Luxembourg dans la résolution d'en parler à l'Abbé de la Riviere, puis à Monsieur : il soupa chez M^r. le Cardinal Mazarin ; il revint si tard que je ne l'attendis point. Pour la Riviere, il me fit des excuses de ce qu'il ne venoit point me parler, qu'il étoit occupé pour les affaires de S. A. R. M^r. Le lendemain le jeune Saujon me vint voir, & me dit que son frere avoit encore eu une conversation avec M^r. le Cardinal Mazarin, & que la conclusion avoit été que, puisque l'on ne pouvoit tirer de lui ce qu'on desiroit, la Reine & Monsieur verroient ce qu'ils auroient à faire avec moi. J'allai au Palais-Royal, & l'on étoit encore au Conseil ; je fis cependant une visite, résolue de tirer quelques éclaircissements de cette affaire ; comme j'y retournai, l'Abbé de la Riviere, qui sortit des premiers du Conseil, vint à moi, & me dit : Il n'est plus temps de vous céder la colere où la Reine & Monsieur sont contre vous, ils vous le témoigneront bientôt, & vous n'en ignorez pas le sujet. Je lui répondis que je ne savois pas ce que j'avois pu faire qui pût déplaire à la Reine & à Monsieur ; que si ma conduite méritoit un aussi mauvais traitement que celui dont il me menaçoit, j'es-

pérois que la Reine prendroit son temps pour me dire ce qu'il lui plairoit au Val-de-Grace en particulier, & Monsieur dans son cabinet; & que je n'étois pas d'un âge à me faire des réprimandes devant le monde. Comme nous en étions-là, Monsieur m'appella, j'entrai dans la galerie de la Reine; Mademoiselle de Guise qui étoit avec moi, me suivit. Monsieur lui ferma la porte au nez avec assez de furie: ce qui m'eût dû effrayer, si ma conscience m'eût causé quelques remords. J'étois fort tranquille, je me sentoís innocente de l'accusation formée contre moi: j'avancai vers la Reine qui me salua d'une mine en colere, elle dit à M^r. le Cardinal Mazarin: Il faut attendre que son pere soit venu. Je me mis dans une fenêtré qui étoit plus élevée que le reste de la galerie, & j'écoutai là avec toute la fierté qu'on peut avoir quand elle a la raison de son côté; ce qui est beaucoup avoir par-dessus les personnes qui ont tant d'autres prérogatives au-dessus de nous. Comme Monsieur fût venu, la Reine commença d'un ton assez aigre: Nous savons votre pere & moi les menées que vous avez avec Saujon, & les grands desseins qu'il avoit. Je répondis que je n'en avoit nulle connoissance, que j'avois bien

de la curiosité de savoir ce que S. M. vouloit dire, & qu'elle me feroit bien de l'honneur de me l'apprendre; sur quoi elle répartit que je ne l'ignorois pas, puisqu'il étoit en prison pour l'amour de moi, & que j'étois la cause de l'état où il étoit. Je répliquai que, pour être mon serviteur, cela ne donnoit ni de la prudence ni du bonheur, & que quoique Saujon le fût, il pouvoit bien manquer de l'un & de l'autre sans que j'en fusse cause. Elle poursuivit: Nous savons que Saujon vous veut marier à l'Archiduc, qu'il vous dit qu'il aura les Pays-Bas en Souveraineté, & force autre chimeres dont vous vous êtes laissée persuader comme d'une vérité: l'Archiduc est le dernier des hommes, & le plus méchant parti qui se puisse trouver.

Comme je ne disois mot, la Reine me disoit: Répondez: je lui obéis, & lui répondis qu'elle faisoit bien de l'honneur à Saujon, s'il avoit été capable de se persuader un tel dessein, de le mettre en prison comme un homme raisonnable, & que les petites maisons étoient un lieu bien plus propre si le fait étoit vérifié; que d'entreprendre de faire ce qui n'appartenoit qu'au Roi son frere, il falloit être fou; que pour moi je n'avois pas passé jusqu'à cette heure pour folle dans le mon-

de, & qu'il faudroit que je le fusse bien pour laisser le soin de mon établissement à M^r. de Saujon; & que je devois bien espérer, après celui qu'elle avoit eu d'établir la Reine de Pologne, qui n'étoit ni de ma qualité, ni en rien égale à moi, qu'elle feroit paroître en ma personne la reconnoissance des obligations qu'elle avoit à Monsieur, & qu'ainsi je me reposerai entièrement sur elle de ma fortune; que je savois combien elle étoit obligée pour l'amour de lui à m'en procurer une grande & conforme à ma qualité, & à la reconnoissance qu'elle devoit avoir pour Monsieur. S. M. fut assez étonnée de la maniere dont je répondois: elle disoit à Monsieur & à M^r. le Cardinal Mazarin: Voyez avec quelle assurance elle soutient qu'elle ne fait rien de toute cette affaire. Je disois, l'on en a beaucoup pour soutenir la vérité quand on la dit; elle me reprochoit, & me disoit: Il est fort beau qu'une personne qui est attachée à votre service, pour récompense, vous lui mettiez la tête sur l'échafaud.

Comme j'avois oui dire que pour le service de la Reine & de Monsieur, plusieurs avoient péri de cette maniere, & que cela me vint dans l'esprit à ce propos; je répondis, au moins ce sera le

premier. Soit en reproches, soit en questions de pareille nature, cela dura assez long-temps : je me lassois d'y répondre ; & si je l'ose dire, j'avois pitié de la Reine & de Monsieur de les voir agir ainsi. La Reine disoit : Répondez donc à ce qu'on vous demande. J'obéis, & lui dis que, comme je n'avois jamais été interrogée, je ne savois pas répondre à ce qu'elle me demandoit. M^r. le Cardinal Mazarin, qui étoit de sens-froid, & qui écoutoit cela, remarquoit tout ce que je disoit, & en rioit. Cette dernière parole se pouvoit remarquer ; la Reine & Monsieur avoient été interrogés plusieurs fois par M^r. le Chancelier : l'on pouvoit croire que je leur répondois à dessein des choses aussi fortes que celles qu'ils me disoient, & encore plus, puisque la vérité étoit contr'eux, & qu'il n'y avoit que des suppositions contre moi. La conversation me parut longue ; les répétitions qui ne nous sont pas agréables paroissent toujours telles, & effectivement elle dura une heure & demi, ce qui m'ennuya : & comme je vis que si je ne m'en allois cela ne finiroit point, je dis à la Reine : Je crois que Votre Majesté n'a plus rien à me dire : elle me répliqua que non ; je fis la révérence, & sortis assez victo-

rieuse de ce combat, mais fort en colere. Comme je sortois, l'Abbé de la Riviere voulut me parler; je déchargeai ma colere contre lui, & m'en allai chez moi, où la fièvre me prit : ce qui ne m'empêcha pas de sortir le lendemain pour aller voir Madame de Guise, qui avoit eu nouvelle de la prison de M^r. de Guise, que les Espagnols avoient fait arrêter à Naples, comme il alloit pour se révolter. Et même cela étoit fait, & il en étoit le maître; s'il avoit eu autant de prudence que de courage, & un peu de bonheur, il eût pu soutenir cette conquête qu'il avoit acquise avec beaucoup de gloire : en tout ce qu'il a fait en sa vie, tout lui a toujours manqué, hors le courage.

Au retour de cette visite, je me vins mettre au lit; & la crainte que j'eus que beaucoup de gens ne me vinssent voir, plutôt par curiosité que pour me plaindre, me fit donner ordre à ma porte que je ne voulois voir personne, & je fis dire que je me trouvois mal; ce qui étoit véritable. L'on peut juger combien une telle affaire donne de douleur à une personne de mon humeur; & la pensée que ces bruits-là couroient dans les Pays étrangers, avec les mauvais sentiments

de la Reine & de Monsieur à mon égard, m'accabloient de chagrin & de mélancolie. Il se trouva que l'ordre que j'avois donné à ma porte fut suivi d'un pareil de Monsieur à Madame la Comtesse de Fiesque, qui étoit une maniere de prison, qui ne me fâcha pas, puisque je m'y étois mise moi-même volontairement. Monsieur commanda aussi à Madame la Comtesse de Fiesque d'ôter d'auprès de moi une petite femme de chambre que j'avois à qui Saujon parloit souvent : il l'accusoit d'être de cette intrigue ; j'en fus fort touchée par l'éclat que cela feroit, parce que je n'avois pour elle ni amitié ni confiance, & même je l'ai chassée deux ans après, parce qu'elle s'étoit mariée par amour. Le trouble que toutes ces circonstances me causerent, alla jusques à me donner la fièvre double-tierce, dont j'eus plusieurs accès. M^r. l'Abbé de la Riviere me vint voir avec soin pendant mon mal ; ses visites ne le diminuoient pas, j'étois persuadée qu'il y avoit beaucoup contribué. La suite des temps & des événements m'a assez fait connoître que toutes les personnes qui m'ont voulu rendre de mauvais offices auprès de Monsieur, y ont réussi d'autant plus aisément, que S. A. R. faisoit la moitié du chemin ; à

la moindre ouverture elles étoient obligées à poursuivre, plutôt pour lui plaire que pour la mauvaise intention qu'elles ont eue pour moi.

Soit que l'Abbé de la Riviere se repentît de l'embarras qu'il m'avoit causé, & du mauvais pas qu'il avoit fait faire à son maître, il me vint dire que S. A. R. trouvoit bon que je visse le monde dès que ma santé me le permettroit. Je me servis de cette permission, je fus visitée de toute la Cour qui étoit dans des sentiments fort avantageux pour moi. L'on blâmoit fort la Reine & Monsieur, & l'on ne pouvoit comprendre à quelle intention ils en avoient usé ainsi envers moi, puisque le blâme en tomboit sur eux. L'on me connoissoit trop bien, pour croire que je fusse capable de m'être mis dans la tête un dessein aussi chimérique & aussi ridicule que celui qu'ils débitoient pour justifier leur procédé. Je n'avois jamais rien fait en ma vie, qui pût faire croire que j'eusse eu une pensée si à mon désavantage : aussi ma douleur n'étoit-elle point fondée sur ce que l'on pouvoit croire de mes intentions, elle rouloit sur le peu de tendresse que Monsieur faisoit connoître avoir pour moi. Quand le fait auroit été véritable, il l'an-

roit dû cacher. Si j'avois été capable du doux plaisir que donne la vengeance contre des personnes qui me sont aussi proches que la Reine & Monsieur, j'en aurois pu prendre de voir la confusion dont cette affaire les couvrit; je vis cela avec confusion moi-même, & songeois à ce que j'avois l'honneur de leur être, avec un esprit de charité & de respect.

Comme j'eus vu quelques jours le monde, & que ma santé étoit bonne, je ne m'avisai pas que je devois voir la Reine & Monsieur. Cet oubli-là fit peut-être croire à l'Abbé de la Riviere, que dans le monde l'on attribuerait cela à quelque mépris de ma part, & que j'agissois avec hauteur, quoique ce ne fût pas ma pensée; il me demanda quand je voulois voir Monsieur & la Reine. Je répondis que ce seroit quand il leur plairoit, que je recevrais cet honneur avec joie; il me manda d'aller au Luxembourg le lendemain matin. J'y allai; l'on me fit descendre mystérieusement à un degré qui donne dans le cabinet des livres de Monsieur: l'Abbé de la Riviere me vint prendre à mon carrosse, & me mena en-haut; il y a deux cabinets, un petit par où l'on passe, où demeurèrent M^e. la Comtesse de Fiesque & mon Ecuyer; j'entrai dans

celui de Monsieur, qui changea de visage, & me parut fort interdit. Il voulut me faire une réprimande, & commença du ton dont on les fait; il sentit qu'il étoit plutôt obligé à me faire des excuses qu'à me gronder; il prit ce parti-là sans toutefois le croire prendre. Je m'assure que qui lui demanderoit ce qu'il me dit lorsqu'il me gronda, le prendroit comme moi pour maniere d'excuse. Je pleurai fort, je ne fais si ce fut d'embarras ou de tendresse, il vaut mieux croire que ce fut l'un que l'autre. Les larmes vinrent aux yeux de S. A. R.; ensuite M^r. de la Riviere me mena chez Madame; je traversai la galerie, la chambre & l'antichambre de Monsieur, il y avoit beaucoup de gens qui regardoient, ce qui est assez ordinaire: Madame & moi nous eûmes peu de discours.

Je m'en allai chez la Reine, c'étoit au Palais-Royal, où je fus bien regardée encore; j'entrai avec assez de fierté, & l'adversité n'a guere diminué celle qui m'est naturelle, quoique j'en aye beaucoup eu depuis ce temps-là. La Reine sortoit du lit; quoique j'aye toujours entré à toutes les heures chez elle, à cause de ce que je fais & de ce que j'ai toujours été avec elle depuis la régence, &

qu'elle a vécu avec grande familiarité avec moi, au-lieu de m'approcher comme j'avois accoutumé, je demeurai à la porte où M^r. le Duc d'Anjou me vint embrasser, & me dire : Ma cousine, j'ai toujours été pour vous, & j'ai pris votre parti contre tout le monde. La Reine ne me disoit mot ; elle s'avisa de me dire : Asseyez-vous, vous devez être foible après avoir été malade. Je lui repliquai que ma maladie ne m'avoit point affoiblie, & que j'avois assez de force pour me tenir debout. Je ne fais si elle ne crut point, lorsque je parlai de ma force, que j'étois bien-aïse de la faire souvenir que j'en avois assez eu à soutenir les persécutions qu'elle m'avoit faites, & si elle ne croyoit pas que j'avois dit cela avec quelque esprit de picotterie, & même je ne justifiai pas mon intention ; elle rougit. Comme elle fut habillée, & prête d'aller à la messe, je lui présentai ses gants, elle me tira à part, & me dit peu de mots : Je me souviens fort bien qu'ils n'étoient pas des plus obligeans ; mais je ne les puis redire. Si j'eusse eu en pensée dans ce temps-là que je me trouverois un jour en dessein d'écrire mes aventures, & si j'eusse cru qu'il m'en fût arrivé autant que j'en ai eu depuis & aussi dignes d'être écrites,

J'aurois bien retenu ces propos, & c'étoit à quoi je songeois le moins dans ce temps-là. Sa Majesté alla à la messe, & je me retirai. Le lendemain M^r. le Cardinal Mazarin me vint voir, & me témoigna être fort fâché de tout ce qui s'étoit passé, & fit son possible pour me persuader qu'il n'y avoit eu aucune part: pour moi je lui laissai croire que j'en étois toute persuadée; ce qu'il crut aisément, il se flatte assez d'avoir ce don-là.

Depuis tout cela j'allois de temps à autre rendre mes devoirs à la Reine; mais non pas si souvent que j'avois accoutumé: je ne croyois pas que la présence d'une personne qu'elle avoit si fort maltraitée, lui pût être agréable. Je compris en ce temps-là, ce que je fais encore mieux présentement, que l'on se passe aisément de la Gour, quand on connoît n'y être pas selon sa qualité & avec l'éclat que l'on y doit être. J'allois souvent à ma maison de Bois-le-Vicomte, où j'étois trois ou quatre jours: je fis un voyage un peu plus long; j'allai à Monglas, où je fus reçue avec joie & magnificence du maître & de la maîtresse du logis. J'allai à Pons chez Mad. Bouthillier; c'est une des plus belles maisons de France; elle est située à mi-côte; on y voit

des fontaines, des canaux, & la riviere de Seine au-bas des jardins qui sont en terrasses : les avenues sont belles, & la maison bâtie par un Sur-Intendant ; c'est pour laisser juger des beautés du dedans, des meubles, & de la magnificence avec laquelle je fus reçue. J'y restai trois jours, & j'y dansai fortement. Je me promenai à cheval ; il y avoit un bateau le plus joli du monde, j'y allai peu, je crains l'eau ; Mad. Bouthillier avoit pris avec elle une de ses parentes nommée Mademoiselle de Neuville, jeune, jolie & spirituelle, qui me fit fort bien l'honneur de son logis : c'est Madame de Frontenac présentement. Dès ce moment, j'eus de l'amitié pour elle, dont elle a depuis senti les effets ; elle dit qu'elle en eut aussi pour moi, elle m'en a donné des marques ; vous la verrez ma compagne dans mes triomphes passés & dans mes disgraces présentes.

Après un jour ou deux de séjour, je m'en revins au Bois-le-Vicomte ; je passai par Senars, pour y faire la fête de Notre-Dame de la mi-Août ; l'Abbesse étoit de la Maison de la Trimouille, & fort mon amie : c'étoit une Religieuse de grande vertu & de beaucoup de mérite.

Un jour après que je fus au Bois-le-

Vicomte, la nouvelle vint de la bataille de Lens que M^r. le Prince avoit gagnée. Comme l'on favoit l'averfion que j'avois pour lui, perfonne ne me l'ofa dire : l'on mit fur ma table la relation qui étoit venue de Paris; au fortir de mon lit, je vis ce papier fur ma table, je le lus avec beaucoup d'étonnement & de douleur. Comme je ne devois pas mêler mon averfion à un fi grand avantage pour l'Etat, je ne favois comment démêler l'un de l'autre. Dans cette rencontre, je me trouvois moins bonne Françoisfe qu'ennemie; je me fauvai, & je couvris mes pleurs par les plaintes que je fis de quelques Officiers de ma connoiffance qui avoient été tués. Et comme le bon naturel eft louable, principalement aux Grands, qui font accusés de n'en guere avoir, & fur-tout aux Grands de la Maifon de Bourbon, je m'attirai une louange au-lieu d'un blâme que je méritois. Je ne fais comment je pouvois être fenfible aux victoires de M^r. le Prince; il en gagnoit fi fouvent, que je devois m'y accoutumer. Mais l'on ne s'accoutume pas à ce qui déplaît.

Monfieur me manda de revenir à Paris pour me réjouir avec la Reine. Ce commandement me déplut fort; le trai-

tement qu'elle m'avoit fait étoit encore si récent, que ce qui lui donnoit de la joie ne m'en donnoit guere; joint à cela celui qui avoit gagné la bataille, vous pouvez juger comment je m'en fouciois. J'obéis cependant, & m'en vins à Paris, & le jour de Saint Louis je trouvai la Reine qui s'en alloit aux Jésuites : je lui dis que j'étois revenue sur la bonne nouvelle, & que je croyois qu'elle me feroit bien l'honneur de croire que j'y prenois la part que je devois. Ce n'étoit pas beaucoup dire, je n'étois pas trop obligée à en prendre à ce qui la regardoit. Le lendemain jour assez remarquable, j'allai au *Te Deum* avec elle à Notre-Dame; je me mis auprès du Cardinal Mazarin : & comme il étoit en bonne humeur, je lui parlai de la liberté de Saujon, pour laquelle il me promit de travailler auprès de la Reine, que je laissai au Palais-Royal, & m'en allai dîner.

Je ne fus pas plutôt arrivée à mon logis, que l'on me vint dire la rumeur qui étoit dans la Ville, que le Bourgeois prenoit les armes, & faisoit des barricades sur ce que l'on avoit arrêté le Président de Blancmenil & M^r. de Broussel. Ce dernier étoit bien plus aimé que l'au-

tre ; & parmi le Peuple , ils l'appelloient leur Pere ; c'étoit un homme de bien & de vertu , au reste de peu d'esprit. Quand je l'ai vu , je me suis étonnée comme il pût soutenir si long-temps une telle réputation avec si peu de capacité. Je m'en allai au Luxembourg , je passai le long du Quai de la Galerie du Louvre , où je ne trouvai que des Compagnies des Régiments des Gardes Suisses & Françoises sous les armes : comme j'eus passé le Pont neuf , je trouvai force chaînes tendues. Le Peuple de Paris m'a toujours beaucoup aimée ; parce que j'y suis née , & que j'y ai été nourrie : cela leur a donné un respect pour moi , & une inclination plus grande que celle qu'ils ont ordinairement pour les personnes de ma qualité ; de sorte que dès qu'ils voyoient mes valets-de-pied , ils abattoient les chaînes. Après avoir fait ma visite chez Madame , je m'en allai au Palais-Royal , où tout le monde étoit en grande rumeur , étonné de ce mouvement peu considérable par lui-même , & seulement par les suites qui en pouvoient arriver , & par les exemples des choses passées dont toutes nos Histoires sont remplies. Pour moi qui n'en avoit jamais vu , & qui n'étoit pas en âge de faire aucune réflexion , toutes

les nouveautés me réjouissoient ; & comme je n'étois pas fort satisfaite de la Reine ni de Monsieur dans ce temps-là, ce m'étoit un grand plaisir de les voir embarrassés. De quelque importance que pût être une affaire, pourvu qu'elle pût servir à mon divertissement, je ne songeois qu'à cela tout le soir, & les jours qui suivirent je ne m'amusois qu'à regarder tous les gens qui avoient des épées, qui n'avoient pas coutume d'en porter, & qui les portoient de mauvaise grace. Voilà à quoi je m'amusois, pendant que toute la France trembloit, quoique j'eusse grand intérêt à sa conservation. Les Régiments des Gardes Suisses & Françoises dont j'ai parlé, demeurèrent toute la nuit où j'ai dit, & dans la rue, devant les Tuileries, de peur que le Bourgeois ne se fît de la Porte de la Conférence.

Sur le soir de ce jour-là, les Bourgeois étoient en armes dans tous les quartiers avec des corps-de-gardes dans tous les carrefours ; & une entreprise terrible, c'est qu'ils en avoient posé un à la Barrière des Sergents de St. Honoré, où il y avoit une sentinelle qui n'étoit qu'à dix pas de celle de la Garde du Roi. Le lendemain je fus éveillée par le tambour qui battoit aux champs de bonne heure, pour aller pren-

dre la Tour de Nêle que quelques coquins avoient prise ; je me jettai hors du lit , & courus à la fenêtre pour les voir partir ; ils eurent bientôt fait cette expédition , des gens aguerris font bientôt quitter prise à des coquins ; toutefois ils blessèrent quelques soldats , lesquels suivirent leur compagnie qui revenoit à son poste. Je voyois ces blessés par la fenêtre avec grande pitié & frayeur ; je n'en avois jamais vu : le malheur des temps qui ont suivi , m'aguerrit à voir des morts & des blessés , sans m'ôter les premiers sentimens de pitié que j'eus pour ceux-là.

Comme toutes les Histoires & les Mémoires de force gens qui écrivent , disent tout ce qui se passa , comme M^r. le Chancelier alla au Palais , & fut ensuite contraint de se sauver à l'hôtel de Luines , & toutes les autres circonstances des Barrières , je n'en dirai pas d'avantage , si ce n'est que je me trouvai au Palais-Royal dans le temps que tout le Parlement y venoit voir le Roi. Après que l'on eut résolu de leur rendre les prisonniers , ils sortirent fort fièrement ; & d'un air à faire croire qu'ils s'en prévaudroient , & qu'ils connoissoient les gens avec qui ils avoient affaire : dès-lors ils commencèrent à fron-

qu'ils parloient au Roi, je me trouvai auprès d'un, que je ne connoissois point pour lors, qui m'en parla fort librement.

Ce fut là l'origine des troubles qui ont suivi, & où l'autorité du Roi a commencé à être attaquée. Cela doit bien faire connoître aux Rois, quand ils sont en âge de gouverner, & quand ils n'y sont pas, aux personnes entre les mains de qui l'autorité est en dépôt; qu'il faut peser tout exactement, même les moindres choses, & en examiner les suites. Trop de clémence dans un temps, est aussi blâmable que trop de rigueur dans un autre; & quand l'on a embrassé l'un de ces deux partis, il seroit quelquefois plus nécessaire de le continuer que d'en changer: l'un & l'autre en beaucoup de rencontres importantes dans tous les Empires du monde, ont causé de mauvais effets. Je ne suis ni assez capable pour en décider, ni d'humeur à le faire; il faut laisser à de plus habiles gens à donner leurs avis. Dieu les veuille inspirer à les donner de manière, qu'après avoir été suivis, ils puissent à l'avenir profiter à toute la Chrétienté, & sur-tout à nos Rois.

Quoique le mot de *Fronde* ne soit venu que sur une bagatelle, il faut que je mette ici son origine. Un jour dans ce commen-

cement de troubles, que le Parlement s'assembloit souvent, Bachaumont, Conseiller, parloit d'une affaire qu'il avoit; il dit de sa partie, je le fronderai bien: & comme chacun étoit assis à sa place, l'on commença à parler contre M^r. le Cardinal, sans cependant le nommer, quoique l'on le fît assez connoître. Barrillon l'aîné commença à chanter:

Un vent de *Fronde*

S'est levé ce matin,

Je crois qu'il gronde

Contre le Mazarin.

Un vent de *Fronde*

S'est levé ce matin.

Peu après, Leurs Majestés sortirent de Paris, sous prétexte de faire nettoyer le Palais-Royal, & allerent à Ruel. Le Château de St. Germain étoit occupé par la Reine d'Angleterre, dont le fils, M^r. le Prince de Galles, étoit allé en Hollande. Monsieur ne sortit point de Paris, ni moi non plus; j'y allois seulement deux ou trois fois la semaine faire ma cour, & je prenois mon temps les jours de Conseil. Je voulois voir M^r. le Cardinal pour lui parler de la liberté de Saujon: ce n'étoit pas tant par sa considération que par la

mienne , parce qu'il me sembloit que tant qu'il feroit en prison , l'on me croiroit mal à la Cour , ou bien l'on m'accuseroit d'abandonner les gens attachés à moi. Comme on étoit persuadé que celui-là l'étoit , il m'étoit dure d'entendre ces deux raisons , & sur-tout la dernière. Etre mal à la Cour , quoique cela soit fâcheux , comme c'est un malheur & non pas un défaut , l'on s'en console plus aisément , puisque le temps fait qu'on se racommode. Saujon avoit été transféré de chez le Pré-vôt de l'Isle au château de Pierre Encise à Lyon , quelque temps avant que la Cour partît de Paris.

Pendant que la Cour étoit à Ruel , le Parlement s'assembloit tous les jours pour le même sujet qu'il avoit commencé ; c'étoit pour la révocation de la Paulette , & il continuoit à fronder M^r. le Cardinal , ce qui avoit plus contribué à faire aller la Cour à Ruel que le nettoyage du Palais-Royal. L'absence du Roi augmenta beaucoup la licence & la liberté avec laquelle on parloit dans Paris & le Parlement. Ce corps fit même quelques démarches qui déplurent à la Cour , de sorte qu'elle fut obligée d'aller à Saint Germain , d'où la Reine d'Angleterre délogea , & vint à Paris. Monsieur qui

couchoit quelquefois à Ruel, y étoit pendant ce temps-là, & manda à Madame de quitter Paris, & d'emmener avec elle ses deux filles qui étoient très-petites, ma sœur d'Orléans, & ma sœur d'Alençon. M^e. la Princesse manda M^r. le Duc d'Enghien son petit-fils, & je me trouvai assez embarrassée d'être la seule de la maison Royale à Paris, à laquelle on ne mandoit rien. Comme l'on ne doit jamais balancer à faire son devoir, quoique notre inclination ne nous y porte pas, je m'en allai à Ruel, & j'arrivai comme la Reine alloit partir pour St. Germain. Elle me demanda d'où je venois, je lui dis que je venois de Paris; & que sur le bruit de son départ, je m'étois rendue auprès d'elle pour avoir l'honneur de l'accompagner; & que quoiqu'elle ne m'eût pas fait l'honneur de me le commander, il m'avoit semblé que je ne pouvois manquer à faire ce à quoi j'étois obligée, & que j'espérois qu'elle auroit assez de bonté pour l'avoir agréable. Elle me répondit par un souris, que ce que j'avois fait ne lui déplaisoit pas, & que c'étoit beaucoup pour moi, après la manière dont on m'avoit traitée, de voir que l'on me souffroit. Quoique mon procédé méritât bien qu'ils en eussent un obligé pour moi, pour réparer
le

le passé ; je témoignai à Monsieur & à l'Abbé de la Riviere , que je n'étois pas contente que l'on eût envoyé quérir jusques aux petits enfants , & qu'à moi l'on ne m'eût dit mot ; la réponse ne fut que de gens fort embarrassés. Quand l'on manque envers des personnes qui ne manquent jamais , leur conduite nous coûte beaucoup de confusion ; & pour l'ordinaire , dans cet état l'on tient des discours meilleurs à être oubliés qu'à être retenus. Pendant ce voyage , je ne fis ma cour que par la nécessité qui m'y obligeoit : j'étois logée dans la même maison que la Reine , je ne pouvois manquer à la voir tous les jours : ce n'étoit pas avec le même soin & la même assiduité que j'avois fait depuis la Régence ; aussi n'y avois-je pas les mêmes agréments. Il faut laisser quelque temps St. Germain pour parler de Mademoiselle d'Epernon , & puis j'y reviendrai trouver la Cour.

L'on avoit fait parler à M^r. le Cardinal du mariage du Prince Casimir , frere du Roi de Pologne , qui en est maintenant Roi , avec Mademoiselle d'Epernon : dès-lors il en étoit présomptif héritier , autant qu'on le peut être d'un Royaume électif : il y en avoit beaucoup d'apparence , & la suite a fait voir qu'elle étoit

bien fondée. J'avoue que lorsque je fus cette nouvelle, j'eus la plus grande joie du monde. Quoique l'Empereur fût marié, il avoit un fils qui étoit Roi d'Hongrie d'un âge proportionné au mien, & Prince de bonne espérance : ainsi la proximité de l'Allemagne & de la Pologne me faisoit croire que nous passerions nos jours quasi ensemble ma bonne amie & moi. Je la trouvois hautement vengée de Mademoiselle de Guise & de M^r. de Joyeuse ; il n'y avoit en cette affaire aucune circonstance qui ne me plût, & l'on en peut juger de la manière dont je lui en écrivois ; & si je ne la détournois pas d'être Carmélite, la conjoncture étoit la plus favorable du monde. Le Prince Casimir demandoit à M^r. le Cardinal une Françoise, & M^r. le Cardinal souhaitoit avec passion le mariage de M^r. le Duc de Candale avec une de ses nieces, à quoi M^r. d'Epemon ne consentoit pas volontiers pour lors. Comme c'est un homme qui a beaucoup d'ambition, lorsqu'il eût vu sa fille Reine, il eût consenti volontiers au mariage de son fils. La dévotion de Mademoiselle d'Epemon rompit ce dessein, & elle préféra la Couronne d'épines à celle de Pologne ; quoiqu'elle ne rebutât point cette proposition, &

qu'elle la reçût comme un grand honneur. Elle feignit d'être malade, & se fit ordonner les eaux de Bourbon, afin de se mettre dans le premier Couvent de Carmélites qu'elle trouveroit sur le chemin; elle savoit bien qu'en pas un Couvent du Gouvernement de Monsieur son pere on ne l'oseroit pas recevoir. M^e. d'Epernon la mena à ce voyage sans savoir son dessein; elles passerent à Bourges, où le lendemain elle s'alla mettre dans les Carmélites qui savoit bien dès Bourdeaux qu'elle y devoit aller; elle y prit l'habit avec une des Demoiselles de M^e. d'Epernon, laquelle sitôt qu'elle eût appris cette nouvelle, alla au Couvent: les larmes ni les prieres ne purent rien obtenir sur Mademoiselle d'Epernon. Elle m'avoit écrit la veille d'une de mes Terres, où elle avoit passé, & ne me mandoit rien de l'exécution de son dessein, dont elle s'étoit pourtant fiée à moi; ce qui redoubla mon déplaisir lorsque je la sus aux Carmélites, de voir que sa confiance pour moi étoit diminuée: je craignois qu'elle ne cessât aussi son amitié. Elle m'écrivit dès qu'elle fut à Bourges d'un style monastique, plein de sermons & de compliments, qui ne me paroissoient pas aussi tendres & aussi francs qu'à son ordinaire. Elle me mandoit

qu'elle venoit dans le grand Couvent à Paris, quoiqu'elle eût paru toujours en avoir un grand éloignement. Je lui écrivis pour lui témoigner mon déplaisir, & pour tâcher de la persuader de se mettre dans le petit Couvent, ou dans celui de St. Denis ou de Pontoise; je n'aimois pas la maison qu'elle avoit choisie. Je ne devois pas m'étonner qu'elle eût changé de résolution; quand l'on renonce au monde, c'est-à-dire, à ses proches, à ses amis, à une Couronne, & à soi-même, le reste n'est rien. L'aversion que j'avois pour ce lieu venoit de ce que Madame la Princesse y alloit souvent, & c'en étoit-là le fondement qui n'étoit pas trop bon; cependant Mademoiselle d'Epernon ne pouvoit pas être mieux; c'est une grande maison, un bon air, une nombreuse Communauté, remplie de quantité de Filles de qualité & d'esprit, qui ont quitté le monde qu'elles connoissoient & qu'elles méprisoient, & c'est ce qui fait les bonnes Religieuses. Quand mon aversion fut passée, je trouvai qu'elle y étoit fort bien, & pour elle & pour moi, puisqu'elle étoit Carmélite, quoique je l'eusse mieux aimée dans le monde. Comme Paris est le lieu où l'on demeure quasi toujours, au moins l'on la peut voir souvent.

Lorsqu'elle fut arrivée , elle m'envoya prier de l'aller voir ; j'y allai dans un esprit de colere & d'une personne outrée d'une violente douleur , & bien résolue de lui témoigner mon ressentiment sur tous les fujets que j'avois de me plaindre d'elle. Lorsque je la vis , je ne fus touchée que de tendresse , & tous les autres sentimens céderent si fort à celui-là , qu'il me fut impossible de lui cacher , puisque mes larmes & l'extrême douleur que j'avois m'empêcherent de lui pouvoir parler ; elles ne discontinuerent pas pendant deux heures que je fus avec elle , sans lui pouvoir dire une parole. Elle reçut cela avec la dernière cruauté , peut-être que les autres trouverent cela fermeté ; l'amitié que j'avois eue pour elle fait que je ne la puis nommer autrement. Elle me plaignoit de plaindre ainsi son bonheur , & me reprochoit que ce n'étoit pas l'aimer que d'en user ainsi ; puis elle me fit des sermons qui ne me touchèrent point , je n'en pus profiter , je m'affligeai seulement. Cette dureté ne me rebuta point ; j'y retournai deux jours après , ce fut la même vie ; & je crois que si je n'eusse quitté Paris pour suivre la Cour , il y auroit toujours eu la même douleur en moi & la même dureté en elle. Le temps m'a

fait connoître dans la suite le bonheur dont elle jouissoit; mes déplaisirs m'ont fait sentir qu'elle étoit plus heureuse que moi, & que c'étoit à moi à avoir de la joie pour elle, & à elle de la douleur de me voir aussi avant dans le monde, & aussi peu touchée de ce qui regarde Dieu. Quand à l'amitié que j'ai pour elle, elle durera autant que ma vie.

Pendant que la Cour étoit à St. Germain, on fit force allées & venues pour s'accommoder avec le Parlement. Ils envoyèrent des Députés qui conférèrent avec M^e. le Cardinal en vertu d'une Déclaration que le Roi donna. Elle est si célèbre, que quand il n'y auroit que les Registres du Parlement qui en feroient mention, ce seroit assez pour me dispenser d'en dire davantage. L'on disoit alors, & je l'ai encore oui dire depuis, qu'elle auroit été fort utile pour le bien de l'Etat & le repos public, si elle fût demeurée en son entier. Il est à croire qu'elle n'est pas tout-à-fait conforme à l'autorité du Roi, puisqu'il sembloit qu'elle avoit été obtenue quasi par force, & donnée à dessein d'appaiser les troubles dont l'on étoit menacé si on l'eût refusée. Les connoisseurs & les politiques jugeront mieux que je ne pourrois faire, si on a eu raison de l'enfreindre.

Madame accoucha pendant le séjour de St. Germain, d'une fille que l'on appella Mademoiselle de Valois; comme elle est délicate, elle ne put venir à Paris avec la Cour qui partit la veille de la Toussaints pour s'y rendre. Un jour avant la Reine & Monsieur avoient en un grand démêlé sur le chapeau de Cardinal qu'elle avoit promis à l'Abbé de la Riviere, en quoi elle l'avoit trompé en faveur du Prince de Conti: ce n'est pas que la justice ne fût tout-à-fait du côté du dernier; aussi S. A. R. n'auroit-elle pas préféré les intérêts d'un de ses domestiques à ceux du Prince de son Sang. Le Cardinal Mazarin, qu'on accusoit dans ce temps-là d'avoir dit qu'il n'étoit pas esclave de sa parole, en avoit usé comme un homme qui ne l'étoit pas, à ce que disoit Monsieur, qui prétendoit qu'il lui en avoit manqué. Il dit à M^r. le Prince que Monsieur ne vouloit point que son frere fût Cardinal; de sorte que cela l'anima contre Monsieur; il se joignit à la Reine & au Cardinal; ç'auroit été un grand sujet de division dans la Cour, si Monsieur avoit été d'une autre humeur. Sa bonté naturelle le fit passer par-dessus toute considération pour le repos & le bien de l'Etat: il fut seulement quelques jours sans voir

la Reine, pendant lequel temps tous les mécontents lui firent la Cour à l'ordinaire ; & à dire le vrai, il y en avoit peu d'autres. Quoiqu'il fût Lieutenant-Général de l'Etat, l'on prévoyoit bien ce qui arriveroit. Pendant ce temps-là, ceux qui négocioient, alloient le soir en cachette du Palais-Royal à celui d'Orléans, & on les nomma * *oublieurs*, parce qu'ils n'alloient que la nuit.

La déclaration dont j'ai parlé fut fort avantageuse aux prisonniers, parce qu'il y avoit un article qui portoit qu'ils ne le feroient que 24 heures sans être interrogés ; & que les coupables feroient punis, & les innocents mis en liberté. C'étoit terriblement borner l'autorité du Roi, & c'étoit bien-là un article passé en minorité. Quoiqu'il faille rendre la justice à tout le monde, il est des crimes qui ne vont pas à la mort, & qui toutefois doivent obliger le Roi de retenir les gens en prison, sans rendre compte des sujets pour lesquels on les y met. Comme il ne doit compter de ses actions qu'à Dieu,

* Allusion à ces garçons pâtissiers qui sur les huit heures du soir vont l'hyver par Paris crier des oublis, qui sont une espece de pâte faite de farine, d'œufs & de miel, qu'on fait cuire entre deux fers sur le feu. Ces oublieurs ont été chassés depuis quelques années.

il étoit bien rude que l'on voulût par cette déclaration le contraindre à le rendre au Parlement. Je suis née d'une qualité si peu propre à approuver cet endroit de la déclaration, qu'il est vraisemblable que les gens qui y sont inférieurs, l'approuvent par la pente naturelle que chacun auroit à être maître. Il me semble que l'autorité d'un seul tient tant de la Divinité, que l'on devroit avec joie & respect s'y soumettre par son propre choix, quand Dieu ne nous y auroit pas fait naître. Pour moi je comprends fort bien que si j'étois née dans une République, je serois tout propre à la révolter si je pouvois, quand même ce ne seroit pas pour moi, tant j'estime la Monarchie. Saujon se trouva fort bien de la déclaration : l'on envoya les ordres du Roi à Monsieur l'Abbé d'Ainay, Lieutenant du Roi en Lyonnois, & qui commande à Lyon en l'absence de son frere, M^r. le Maréchal de Villeroi. L'ordre portoit que Saujon s'en iroit en l'une de ses maisons, ce qui auroit été fort difficile; Saujon étoit un Gentilhomme qui n'avoit que la cape & l'épée.

Pendant que la Cour fut à Paris, elle n'y eut pas tout le contentement qu'elle pouvoit desirer; cela obligea M^r. le Car-

dinal de conseiller d'en sortir, ce qui étoit un dessein un peu hardi lorsque l'on considéroit l'incertitude de l'événement. Comme Monsieur & M^r. le Prince étoient les gens les plus intéressés au bien de l'Etat, il voyoit que, selon toute vraisemblance, ils en devoient être les maîtres, & que ce qui pourroit arriver de ce conseil tomberoit plutôt sur eux que sur lui. La fuite a fait voir que l'on eût pu se passer de ce voyage, qui a été cause de tous les fâcheux troubles qui ont suivi, & de l'absence de M^r. le Prince, qui est à compter pour beaucoup. Monsieur & M^r. le Prince disoient que le Cardinal eut beaucoup de peine à les faire consentir à ce dessein; ils y consentirent enfin, & ils disent aussi s'en être bien repentis depuis : ils l'ont dû faire, ils en ont bien pâti tous deux. Monsieur avoit la goutte depuis quelque temps, & deux jours avant le départ la Reine alla tenir conseil chez lui. Ce fut-là que la dernière résolution de ce voyage se prit; l'on trouva que la nuit du jour des Rois étoit propre pour ce dessein, pendant que tout le monde feroit en débauche, afin d'être à St. Germain avant que personne s'en aperçût. J'avois soupé ce jour-là chez Madame, & toute la soirée j'avois été dans

la chambre de Monsieur, où quelqu'un de ses gens me vint dire en grand secret que l'on partoît le lendemain : ce que je ne pouvois croire à cause de l'état où Monsieur étoit. Je lui allai débiter cette nouvelle par raillerie ; le silence qu'il garda là-dessus me donna lieu de soupçonner la vérité du voyage, il me donna le bon soir un moment après sans avoir rien répondu ; je m'en allai dans la chambre de Madame, nous parlâmes long-temps là-dessus ; elle étoit de la même opinion que moi, que le silence de Monsieur marquoit la vérité de ce voyage : je m'en allai à mon logis assez tard.

Entre trois & quatre heures du matin, j'entendis heurter fortement à la porte de ma chambre : je me doutai bien de ce que c'étoit ; j'éveillai mes femmes, & envoyai ouvrir ma porte. Je vis entrer Monsieur de Comminges, je lui demandai, ne faut-il pas s'en aller ? Il me répondit, oui, Mademoiselle, le Roi, la Reine, & Monsieur vous attendent dans le Cours, & voilà une lettre de Monsieur. Je la pris, la mis sous mon chevet, & lui dis, aux ordres du Roi & de la Reine il n'est pas nécessaire d'en joindre de Monsieur pour me faire obéir. Il me pressa de la lire, elle contenoit seulement que j'obéisse avec di-

ligence. La Reine avoit desiré que Monsieur me donnât cet ordre, dans l'opinion que je n'obéirois pas au sien, & que j'aurois été ravie de demeurer à Paris pour me mettre d'un parti contr'elle; car contre le Roi je ne vis jamais personne qui avouât d'en avoir été: c'est toujours contre quelque autre personnage que le Roi. Si elle ne s'étoit pas plus trompée en tout ce qu'elle auroit pu prévoir, qu'en cette crainte, elle auroit été plus heureuse, & auroit eu moins de chagrin; mais rien ne fut si vrai que ce que j'ai pensé cent fois depuis.

Au moment que M^r. de Comminges me parla, j'étois toute troublée de joie de voir qu'ils alloient faire une faute, & d'être spectatrice des miseres qu'elle leur causeroit: cela me vengeoit un peu des persécutions que j'avois souffertes: je ne prévoyois pas alors que je me trouverois dans un parti considérable, où je pourrois faire mon devoir, & me venger en même-temps; cependant en exerçant ces sortes de vangeances, l'on se venge bien contre soi-même. Je me levai avec toute la diligence possible, & je m'en allai dans le carrosse de Comminges, le mien n'étoit pas prêt, ni celui de la Comtesse de Fiesque. La lune finissoit, & le jour ne paroissoit

pas encore ; je recommandai à la Comtesse de Fiesque de m'amener au plutôt mon équipage. Lorsque je montai dans le carrosse de la Reine, je dis : je veux être au-devant ou au-derrriere du carrosse, je n'aime pas le froid, & je veux être à mon aise : c'étoit en intention d'en faire ôter Madame la Princesse qui avoit accoutumée d'être en l'une des deux places. La Reine me répondit, le Roi mon fils & moi nous y sommes, & Madame la Princesse la mere. Je répondis, il l'y faut laisser, les jeunes gens doivent les bonnes places aux vieux : je demeurai à la portiere avec Mr. le Prince de Conti, à l'autre étoit Madame la Princesse la fille, & Madame de Sennecey. La Reine me demanda si je n'avois pas été bien surprise ; je lui dis que non, & que Monsieur me l'avoit dit, quoiqu'il n'en fût rien : elle me pensa surprendre en cette menterie, parce qu'elle me demanda comment vous êtes-vous donc couchée ? Je lui répondis, j'ai été bien-aise de faire provision de sommeil, dans l'incertitude si j'aurois mon lit cette nuit. Jamais je n'ai vu une créature si gaye qu'elle étoit : quand elle auroit gagné une bataille, pris Paris, & fait pendre tous ceux qui lui auroient déplu, elle ne l'auroit pas plus été, & cependant elle étoit bien éloignée de tout cela.

Comme l'on fut arrivé à St. Germain, (c'étoit le jour des Rois) l'on descendit droit à la chapelle pour entendre la messe, & tout le reste de la journée se passa à questionner tous ceux qui arrivoient, sur ce que l'on disoit & faisoit à Paris. Chacun en parloit à sa mode, & tout le monde étoit d'accord que personne ne témoignoit de déplaisir du départ du Roi. L'on battoit le tambour par toute la ville, & chacun prit les armes. J'étois en grande inquiétude de mon équipage, je connoissois Madame la Comtesse de Fiesque d'un humeur timide mal-à-propos, & dont je craignois de pâtir comme je fis. Elle ne vouloit point sortir de Paris dans la rumeur, ni faire passer mon équipage, ce qui m'étoit le plus nécessaire; quant à elle je m'en ferois bien passée. Elle m'envoya un carrosse, qui passa parmi les plus mutins, sans qu'on lui dît rien, le reste auroit passé de même; ceux qui étoient dedans reçurent toutes sortes de civilités, quoique ce fût de la part de gens qui n'en font guere, & cela me fut rapporté. Elle m'envoya dans ce carrosse un matelat & un peu de linge. Comme je me vis en si mauvais équipage, je m'en allai chercher secours au château neuf, où logeoient Monsieur & Madame, qui me prêta deux

de ses femmes de chambre ; comme elle n'avoit pas toutes ses hardes non plus que moi, le tout alla plaisamment. Je me couchai dans une fort belle chambre en gale-tas bien peinte, bien dorée & grande, avec peu de feu, & point de vitres ni de fenêtres, ce qui n'est pas agréable au mois de Janvier ; mes matelas étoient par terre, & ma sœur qui n'avoit point de lit coucha avec moi ; il falloit chanter pour l'endormir, & son somme ne duroit pas longtemps. Elle troubla fort le mien, elle se tournoit, me sentoît auprès d'elle, se réveillait, & criait qu'elle voyoit la bête : de sorte que l'on chantoit de nouveau pour l'endormir, & la nuit se passa ainsi. Jugez si j'étois agréablement pour une personne qui avoit peu dormi l'autre nuit, & qui avoit été malade tout l'hyver de maux de gorge & d'un rhume violent : cependant toute cette fatigue me guérit. Heureusement pour moi les lits de Monsieur & Madame vinrent ; Monsieur eut la bonté de me donner sa chambre, il avoit couché dans un lit que M. le Prince lui avoit prêté. Comme j'étois dans la chambre de Monsieur, où l'on ne savoit point que je logeasse, je me réveillai par le bruit que j'entendis ; j'ouvris mon rideau, je fus fort étonnée de voir ma chambre toute

pleine de gens à grands collets de buffle, qui furent fort étonnés de me voir, & que je connoissois aussi peu qu'ils me connoissoient. Je n'avois point de linge à changer, & l'on blanchissoit ma chemise de nuit pendant le jour, & ma chemise de jour pendant la nuit : je n'avois point mes femmes pour me coëffer & habiller, ce qui est très-incommode : je mangeois avec Monsieur qui fait très-mauvaise chere ; je ne laissois pas pour cela d'être gaie, & Monsieur admiroit que je ne me plaignoiss de rien. Pour Madame elle n'étoit pas de même ; aussi suis-je une créature qui ne m'incommode de rien, & fort au-dessus des bagatelles. Je demeurai ainsi dix jours chez Madame, au bout desquels mon équipage arriva, & je fus fort aise d'avoir toutes mes commodités. Je m'en allai loger au château vieux où étoit la Reine ; j'étois résolue, si mon équipage ne fût venu, d'envoyer à Rouen me faire faire des hardes & un lit, & pour cela je demandai de l'argent au Trésorier de Monsieur ; & l'on m'en pouvoit bien donner, puisque l'on jouissoit de mon bien. Si l'on m'en eût refusé, je n'aurois pas laissé de trouver qui m'en eût prêté.

Saujon, qui étoit hors de Pierre Enci-

se, étoit venu à Orléans voir son frere ; & sur le bruit de la sortie du Roi & de la guerre, il s'étoit approché de St. Germain. Il envoya son frere demander permission, au-lieu de venir à la Cour, d'aller à l'armée servir à sa Compagnie qui étoit à St. Denis ; j'en parlai à Monsieur qui en parla à Monsieur le Cardinal, & il le fit trouver bon à la Reine ; de sorte que Saujon revint à St. Germain, & y fut bien reçu, puis il s'en alla à son quartier ; il revenoit de fois à autre à St. Germain, ensuite il alla à Pontoise, où il commandoit cinq ou six Compagnies de son Corps, & c'étoit en ce temps-là une place considérable.

Saujon hors de prison, je n'avois plus de sujet apparent de bouder contre la Cour & de m'en plaindre : de sorte que, comme j'avois fort demandé sa liberté à M. le Cardinal, je fus obligée de lui en faire des grands remerciements, & à la Reine qui avoit d'autant plus de joie de me témoigner de la bonté & de me faire des amitiés, qu'elle favoit bien que cela ne faisoit pas plaisir à Madame la Princesse, qui étoit alors assez mal avec elle, parce que le Prince de Conti, qu'elle a toujours mieux aimé que M. le Prince, quoique leur mérite fût différent, étoit allé à Paris avec M. de Longueville ; ce qui faisoit

croire à la Reine qu'elle avoit plus de zèle pour le parti de Paris, que pour celui du Roi. Cela m'en donna pour les intérêts de la Cour; j'étois toujours opposée à elle. Ce départ allarma assez d'abord, & ce n'étoit pas pour le regret qu'on eût du Prince de Conti ni de Monsieur de Longueville, ni la crainte du mal qu'ils pouvoient faire. M. le Prince étoit allé visiter Charenton, qui n'étoit pas encore occupé par les gens de Paris, & où l'on avoit intention de mettre du monde; il arriva très-tard, & l'on craignoit qu'il ne fût de la partie, & que les autres ne l'eussent été joindre. Son retour & sa conduite pendant toute cette guerre justifient bien que son intention étoit contraire à celle de son frere. Les occasions de combat ne furent pas fréquentes pendant cette guerre; elle dura peu, & l'on fut long-temps à St. Germain, sans que les troupes qui devoient assiéger Paris fussent venues. L'on n'eut jamais dessein de l'assiéger dans les formes; la circonvallation eût été un peu trop grande, & l'armée trop petite; l'on se contenta de la séparer en deux quartiers, l'un à St. Cloud, & l'autre à St. Denis: c'étoit celui de Monsieur, & l'autre de M. le Prince. L'on prenoit quelquefois de charrettes de pain de Gonesse &

quelques bœufs, & l'on venoit le dire en grande hâte à St. Germain : l'on faisoit des prisonniers, & c'étoient gens peu considérables. La grande occasion fut à Charenton que l'on prit en deux heures, Monsieur & M^r. le Prince y étoient en personne ; ils y assisterent tous deux à leur ordinaire, & celui qui le défendoit s'appelloit Clanleu ; il avoit été à Monsieur, & l'avoit quitté, il ne vouloit point de quartier : M^r. de Châtillon y fut blessé, & mourut le lendemain au Bois de Vincennes, & Monsieur de Saligny, tous deux de la Maison de Coligny. Il arriva une aventure assez remarquable, & qui paroît plutôt un roman qu'une vérité. Le Marquis de Cugniac, petit-fils du vieux Maréchal de La Force, qui étoit dedans, voulut se sauver & se jeter sur un bateau. La rivière étoit gelée, & un glaçon le porta de l'autre côté de l'eau, & même plusieurs ont dit qu'il le porta jusqu'à Paris.

Après cet exploit, les deux armées furent assez long-temps en bataille entre le Bois de Vincennes & Picquepuce, & personne ne se battit. L'on eut une grande joie à St. Germain de cette expédition : il n'y eut que Madame de Châtillon qui fut affligée. Son affliction fut modérée par

L'amitié que son mari avoit pour Mademoiselle de Guerchy, & même dans le combat, il avoit une de ses jarretieres nouée à son bras. Comme elle étoit bleue, cela la fit remarquer, & en ce temps-là l'on n'avoit pas encore vu d'écharpe de cette couleur. La magnificence n'étoit pas grande à St. Germain : personne n'avoit tout son équipage : ceux qui avoient des lits n'avoient point de tapisseries, & ceux qui avoient des tapisseries n'avoient point d'habits, & l'on y étoit très-pauvrement. Le Roi & la Reine furent long-temps à n'avoir que des meubles de M^r. le Cardinal. Dans la crainte que l'on avoit à Paris de laisser sortir les effets du Cardinal, sous prétexte que ce fût ceux du Roi & de la Reine, ils ne vouloient rien laisser sortir, tant l'averfion étoit grande. Cela n'est pas fans exemple que les peuples soient capables de haïr & d'aimer les mêmes gens en peu de temps, & sur-tout les François. Le Roi & la Reine manquoient de tout, & moi j'avois tout ce qu'il me plaisoit, & ne manquois de rien. Pour tout ce que j'envoyois quérir à Paris, l'on donnoit des passeports, on l'escortoit, rien n'étoit égal aux civilités que l'on me faisoit.

La Reine me pria d'envoyer un cha-

riot pour emmener de ses hardes; je l'envoyai avec joie, & l'on en a assez d'être en état de rendre service à de telles gens, & de voir que l'on est en quelque considération. Parmi les hardes que la Reine fit venir, il y avoit un coffre de gands d'Espagne; comme on les visitoit, les Bourgeois commis pour cette visite, qui n'étoient point accoutumés à de si fortes senteurs, éternuerent beaucoup, à ce que rapporta le Page que j'avois envoyé, & qui étoit mon Ambassadeur ordinaire. La Reine, Monsieur, & M^r. le Cardinal rirent fort à l'endroit de cette relation, qui étoit sur les honneurs qu'il avoit reçus à Paris: il étoit entré au Parlement à la Grand'Chambre, où il avoit dit que je l'envoyois pour apporter des hardes que j'avois laissées à Paris: on lui dit que je n'avois qu'à témoigner tout ce que je desirerois, que je trouverai la Compagnie toujours pleine de tout le respect qu'elle me devoit, & enfin ils lui firent mille honnêtetés pour moi. Mon Page disoit aussi qu'en son particulier on lui en avoit beaucoup fait. Il ne fut point étonné de parler devant la Reine & M^r. le Cardinal; pour Monsieur il l'avoit vu souvent, & lui alloit parler de ma part: il eut une longue audience, il fut fort questionné,

il avoit vu tout ce qui se passoit à Paris, où je ne doute pas qu'on ne l'eût aussi beaucoup questionné; & pour un garçon de quatorze ou quinze ans, il se démêla fort bien de cette commission. Depuis Monsieur & toute la Cour ne l'appelloient plus que l'Ambassadeur: & quand je fus à Paris, il alloit voir tous ces Messieurs, & étoit si connu dans le Parlement, qu'il y recommandoit avec succès les affaires de ses amis.

M^r. le Duc de Beaufort étoit sorti pour aller au-devant d'un convoi; il trouva le Maréchal de Grammont à Juvisy, qui étoit allé pour le charger; il eut un petit combat, où M^r. de Nerlieu, de la Maison de Beauveau, Colonel de Cavalerie, homme de grand mérite, fut tué par M^r. le Duc de Beaufort. En une autre action, il donna un coup d'épée à M^r. de Briolles, qui commandoit le Régiment de Condé Cavalerie, & laissa son épée dans la cuisse de Briolles, parce qu'il survint du monde, & fut obligé de se retirer. Briolles étoit un fort honnête homme, & qui étoit de mes amis. M^r. de Beaufort s'avisa d'écrire à M^r. de Nemours, & donna sa Lettre à un soldat des gardes de la Compagnie de Boiseleau, & il demanda permission à son Capitaine de la pren-

dre. Le Capitaine craignoit de se brouiller ; il dit au soldat qu'il prît sa lettre, & qu'il n'en prenoit point de connoissance, à ce qu'il m'a dit depuis. M^r. de Nemours me tira à part dans la chambre de Madame, me montra la lettre de M^r. de Beaufort, qui ne contenoit que des propositions fort avantageuses pour lui, avec intention de lui persuader d'aller à Paris : il lui envoyoit une lettre pour S. A. R. à même intention, & toute ouverte : elle le chargeoit d'en communiquer avec moi. Il m'a toujours témoigné beaucoup de confiance & d'affection ; cependant en cette rencontre, M^r. de Nemours & moi nous n'étions pas fort aises d'en recevoir des marques ; si on l'eût su, cela nous auroit pu nuire. La lettre pour S. A. R. étoit dans des termes fort respectueux de sa part & de tout le parti, pour l'exhorter d'aller à Paris, & il lui disoit tout ce qui pouvoit l'y obliger. Sur les dispositions où nous voyions S. A. R., nous résolûmes M^r. de Nemours & moi de brûler les lettres, & nous nous jurâmes l'un l'autre qu'il n'en seroit jamais fait aucune mention.

M^r. de Nemours commençoit alors à faire le galant de Madame de Châtillon. Cet amour avoit commencé dès le premier voyage de St. Germain, & la ga-

lanterie de son mari qui avoit commencé en ce temps-là pour Guerchy, fit que celle de M^r. de Nemours lui déplut moins. Auparavant rien n'étoit égal à leurs amours, & c'étoit par lui qu'ils s'étoient mariés; quoiqu'ils fussent tous deux de grande qualité, (elle étoit de la Maison de Montmorency, & lui de celle de Coligny,) ils n'étoient pas riches tous deux, & leurs parents s'y opposoient; de sorte qu'il l'enleva. Ainsi l'on devoit croire que l'amitié succéderoit à l'amour. La belle intelligence devoit durer toujours, cela n'auroit pas été si la mort n'eût prévenu l'un des deux. L'on remarqua que le jour que l'on l'alla consoler de la mort de son mari, elle étoit fort ajustée dans son lit; ce qui confirma que l'affliction n'étoit pas grande; parce que quand elle l'est, l'on n'a soin de rien. M^r. de Châtillon étoit beau, bien fait de sa personne, & brave au dernier point; comme je le connoissois peu, je ne dirai rien de son esprit.

Il courut un bruit dans ce temps, que St. Maigrin étoit amoureux de Madame la Princesse, & lui rendoit ses devoirs avec soin; ce n'en étoit pas une marque, l'on ne manque pas de les rendre aux personnes de cette qualité. La Reine alloit

alloit tous les jours aux Litanies à la Chapelle, & elle se mettoit dans un petit Oratoire au bout de la tribune où les autres demeuroient; & comme la Reine demeurait long-temps après qu'elles étoient dites, celles qui n'avoient pas tant de dévotion s'amusoient à causer, & l'on observa que M^r. de St. Maigrin parloit à Madame la Princesse. Pour moi je n'en voyois rien, j'étois dans l'Oratoire avec la Reine, où le plus souvent je m'endormois; parce que je n'étois pas une Demoiselle à si longues prières ni à méditations. Je pensois que des amis de St. Maigrin l'avertiroient de supprimer ces conversations; & que si elles venoient à la connoissance de M^r. le Prince, cela ne lui plairoit pas, quoique Madame sa femme fût fort sage, & qu'il s'en souciât très-peu. M^r. de St. Maigrin prit ce parti-là, & l'on n'en parla pas davantage.

Je voyois souvent Madame la Princesse de Carignan, femme de M^r. le Prince Thomas de Savoye: elle est sœur de feu M^r. le Comte de Soissons; c'est une femme laide qui a cependant bonne mine, l'air & le procédé d'une grande Princesse; elle est libérale jusques à la prodigalité; elle a un train & un équi-

page fort grand ; tout ce qu'elle a est magnifique ; elle a de l'esprit ; mais point de jugement : ce qui fait qu'elle parle beaucoup , & dit peu de vérité ; cela va à un tel excès , qu'elle fait des contes même au-delà du vraisemblable. Comme elle a été en Piémont & en Espagne , en liberté & en prison , c'est de ces lieux où elle invente tout ce qu'elle dit : du reste c'est une assez bonne femme. Elle avoit beaucoup d'amitié pour moi , ce qui empêchoit qu'elle ne se fâchât quand je lui riois au nez de toutes les menteries qu'elle me disoit. Elle avoit avec elle sa fille la Princesse Courci , & qui a de l'esprit & beaucoup plus de retenue & de jugement que sa mere , & qui étoit aussi fort de mes amies. Quand j'avois envie de me réjouir , j'entretenois la mere ; & quand je voulois parler sérieusement , je m'adrescois à sa fille. Madame de Carignan a toujours ses poches pleines de confitures , & la Reine me faisoit la guerre que je ne l'aimois que pour qu'elle m'en apportât , sans que j'eusse la peine d'en charger mes poches.

Quand l'on parla de paix , je m'en souciois peu , je ne songeois en ce temps-là qu'à mes divertissements. Je me plaisois fort à St. Germain , & j'aurois souhaité y

pouvoir passer toute ma vie. Le bien public n'étoit pas alors trop connu de moi, non plus que celui de l'Etat, quoique par la naissance on y ait assez d'intérêt. Mais quand on est fort jeune & fort inappliquée, on n'a pour but que le plaisir de son âge. Il y eut plusieurs conférences à Ruel avec M^r. le Prince & le Cardinal Mazarin; comme le détail en est su de tout le monde, je ne m'embarquerais ici en aucune grande affaire, parce que je n'en ai pas une parfaite connoissance; & pour ne m'en pas donner la peine, je dirai seulement que je ne crois pas qu'elle fût fort avantageuse au Roi. Je fus des premières qui allai à Paris dès que la paix fut faite. Je demandai congé à la Reine, & à Monsieur d'y aller. Madame de Carignan y vint avec moi. Comme je n'y avois aucune affaire, je n'aurois pas demandé congé si je n'avois eu un beau prétexte; savoir, de visiter la Reine d'Angleterre sur la mort du Roi son mari, auquel le Parlement d'Angleterre avoit fait couper le cou il n'y avoit que deux mois. L'on n'en porta point le deuil à la Cour; c'est-à-dire, comme on l'auroit dû: il n'y eut que les personnes, & point les équipages, faute d'argent; la raison est bien pauvre. Quand j'ai parlé ci-de-

vant de la misérable situation où l'on étoit, j'avois oublié de dire que nous étions à St. Germain en l'état où nous voulions mettre Paris. L'intention étoit de l'affamer, & néanmoins les habitants y avoient tout en abondance, & à St. Germain l'on manquoit souvent de vivres. Les troupes qui étoient aux environs prenoient tout ce qu'on y apportoit; ainsi l'on étoit quasi affamé; ce qui faisoit dire souvent que M^r. le Cardinal ne prenoit pas bien ces mesures, & que c'étoit ce qui empêchoit les affaires de bien réussir.

Je partis donc des premières pour Paris. J'allai descendre au Louvre, où logeoit la Reine d'Angleterre, que je ne trouvai pas si sensiblement touchée qu'elle auroit dû l'être par l'amitié que le Roi son mari avoit pour elle, & de qui elle étoit parfaitement bien traitée; elle étoit maîtresse de tout, joint à cela que le genre de sa mort me sembloit devoir ajouter beaucoup à son affliction. Pour moi je crois que c'étoit par force d'esprit qu'elle paroissoit ainsi. Dieu en donne d'extraordinaires dans les occasions qui le font aussi, afin que l'on se soumette avec résignation à ses volontés; sans cela il y en a auxquelles il seroit difficile de

résister, & quelquefois aussi l'accablement & la continuation des déplaisirs abattent tellement & accoutument si fort aux douleurs, que l'on devient insensible. C'est encore un effet de la providence de Dieu, dont la bonté soutient notre foiblesse, & qui ne laisse pas de nous être méritoire devant lui; ainsi il n'importe pas d'en être blâmé devant les hommes. Je trouvais chez la Reine d'Angleterre son second fils le Duc d'Yorck. Il venoit de Hollande d'auprès de sa sœur la Princesse d'Orange, où il avoit été depuis qu'il s'étoit sauvé des prisons où l'on l'avoit tenu depuis long-temps en Angleterre. C'étoit alors un jeune Prince de 13 à 14 ans, fort joli, bien fait & beau de visage; il étoit blond & parloit bien François: ce qui lui donnoit un meilleur air qu'au Roi son frere. Rien ne défigure tant une personne à mon gré que de ne pouvoir parler; il parloit fort à propos, & je sortis de la conversation que nous eûmes ensemble fort satisfaite de lui. Dès que je fus en mon logis, tout le monde me vint voir, les plus grands & les plus petits; les trois jours que je fus à Paris ma maison ne désemplit point. Comme je n'étois venue à Paris que pour voir la Reine d'Angle-

terre, je lui rendois aussi tous les jours mes visites ; je rendois les mêmes au Cours ; c'est une promenade que j'ai toujours aimée, & que j'aimerai bien encore quand je retournerai à Paris. Le Duc d'Yorck y venoit avec moi ; ce qui lui donnoit une grande joie.

Quand je fus de retour à St. Germain, la Reine me questionna fort sur ce que j'avois vu, fait, & dit à Paris, dont je lui rendis un compte très-fidèle, & à Monsieur aussi. Tous les jours on ne voyoit que nouveaux venus à Saint Germain ; tous les Gens du parti contraire vinrent saluer Leurs Majestés, quand l'amnistie fut vérifiée, hors M^{rs}. de Beaufort & M^r. le Coadjuteur de Paris, maintenant M^r. le Cardinal de Retz. M^r. de Vendôme étoit à St. Germain, & M^r. de Mercœur ; l'on commençoit déjà de parler de le marier avec une des nieces de M^r. le Cardinal.

Après tous les devoirs rendus au Roi par le Parlement, le Corps de Ville & toutes les autres Compagnies souveraines, les autres Corps vinrent remercier le Roi de leur avoir donné la paix. On parla d'aller à Compiègne, ce qui me fit demander la permission d'aller encore faire un petit tour à Paris avant le dé-

part de Leurs Majestés, que je voulois accompagner. Monsieur y vint comme j'y étois; il y fut très-peu, & s'en alla faire un tour à Blois. Pendant le séjour que j'y fis, je mourois d'envie de voir Madame de Chevreuse, laquelle étoit revenue depuis quinze jours de Flandres. Lorsque je partis de St. Germain, on m'avoit défendu de la voir, & c'étoit ce qui m'en donnoit le plus d'envie; je lui envoyai faire compliment, & lui témoigner le déplaisir que j'avois de l'ordre qu'on m'avoit donné, puisqu'il m'empêchoit de la voir; que si elle vouloit aller à Montmartre où elle avoit deux filles, & moi ma tante, nous nous y rencontrerions; que j'en aurois bien de la joie, & que je ne croyois pas être obligée à la fuir si je la rencontrois. Elle me manda qu'elle s'y en alloit: je ne manquai pas de m'y rendre; elle se trouva mal, & manqua au rendez-vous. M^{ll}e. de Chevreuse y vint, qui me conta tous les divertissements de Flandres: elle étoit fort satisfaite de la beauté de cette Cour-là. Pour moi qui ai bien entendu parler à Monsieur du temps de l'Infante Isabelle, cela ne me surprenoit pas: cette Cour-là n'est pas présentement comme elle étoit en ce temps-là. Elle me parla de l'Archi-

duc, & m'en dit plus de bien que je n'en avois entendu dire à plusieurs gens qui venoient de Flandres; elle me dit aussi que l'on me fouhaitoit fort en ce Pays-là, & pour lors il y avoit plus d'apparence qu'il n'y en a eu depuis, que M^r. l'Archiduc auroit pu être Souverain des Pays-Bas. Véritablement cet établissement m'a toujours fort plu, & j'ai écouté avec plaisir les personnes qui me disoient que l'on me fouhaitoit en ce Pays-là, & que celui qui y commandoit seroit Souverain, comme étoit l'Archiduc Albert.

De Montmartre je m'en allai chez la Reine d'Angleterre, où je trouvai des Gens de la Reine qui s'en alloient à St. Germain; je les chargeai de lui dire comme j'avois trouvé par hasard Mademoiselle de Chevreuse à Montmartre, & que je n'avois pas cru de mon devoir de m'enfuir; que si c'eût été sa mere, je l'aurois fait; que pour elle il me sembloit que cela ne tiroit à aucune conséquence, vu que nous avions toujours été amies: j'en dis autant à Monsieur qui le prit fort bien.

M^r. de Beaufort, pendant la guerre de Paris, avoit fait le galant de M^{lle}. de Longueville, & c'étoit un parti fort avantageux: c'est une forte grande héritiere du

côté de feu Madame sa mere, qui étoit de Bourbon, & sœur de feu M^r. le Comte de Soissons, mort sans enfants. Elle auroit bien fait de l'épouser; c'est un Prince fort bien fait de sa personne, qui a beaucoup de cœur & de mérite: il vaut bien un aîné, & même celui de sa Maison. Ainsi personne ne s'étonnoit ni de ces bruits ni de ses soins auprès d'elle: on étoit seulement surpris que Madame de Montbazon le souffrît. Beaucoup de gens croyoient que comme il la voyoit souvent, & que c'est une fort belle personne, elle le ménageoit pour l'épouser quand son mari seroit mort. D'un autre côté, il alloit fort souvent chez Madame de Chevreuse; & comme Mademoiselle sa fille étoit fort belle & riche héritière, l'on croyoit aussi qu'il lui en vouloit. Ainsi M^r. de Beaufort étoit regardé comme le bon parti à qui toutes les Princesses en vouloient. Madame de Nemours desiroit avec toutes les passions imaginables M^{lle}. de Longueville pour l'avantage de son frere, & par la crainte qu'il n'épousât Madame de Montbazon; de sorte que tout ce qui engageoit son frere à cette recherche lui donnoit de grandes joies. Comme j'étois à Paris, M^r. de Beaufort me

dit qu'il vouloit me donner les violons. J'acceptai volontiers cet offre, Madame de Nemours & Mademoiselle la Princesse Louise vinrent souper avec moi. Nous envoyâmes chercher Mademoiselle de Longueville, elle n'étoit pas chez elle, & elle s'excusa ensuite, & dit qu'elle étoit malade; puis elle vint chez moi. Les violons jouèrent dans les Tuileries, nous étions sur la terrasse qui regne le long du corps de logis, & tous les hommes étoient dans le jardin; pas un ne monta où nous étions. M^r. de Beaufort me manda qu'il me prioit de proposer de les faire passer dans un parterre de l'autre côté du logis, & que je les entendrois de la salle; je crus & avec raison qu'il seroit bien-aise que cette sérénade fervît à M^{lle}. de Chevreuse, aussi-bien qu'à M^{lle}. de Longueville. L'hôtel de Chevreuse avoit vue sur ce parterre, l'on peut juger par-là de l'attachement du Chevalier. Pour moi qui ne lui ai jamais vu aucune inclination pour le mariage, je me doutois bien que toutes ces galanteries n'auroient aucune suite à mon grand regret; je souhaitois aussi-bien que Madame de Nemours, que l'affaire de M^{lle}. de Longueville s'achevât. Pendant que nous étions dans cette salle, M^r. de

Beaufort s'y cacha derriere une porte pour entretenir Mademoiselle de Longueville qui alloit & venoit : je fis semblant de ne le point voir, quoique je le visse bien. Si j'eusse pu demeurer davantage à Paris, ces sérénades auroient pu durer davantage, & on auroit pu même avoir quelques bals; cependant la Reine m'envoya quérir, il fallut partir dès le lendemain. La Cour partoit le jour d'après pour Compiègne; de sorte que je me rendis à St. Germain, comme il m'étoit prescrit; Madame y demeura, elle étoit indisposée; peu de temps après, elle vint rejoindre la Cour, & Monsieur en fit de même.

Dès qu'il fut arrivé, l'Abbé de la Riviere me vint trouver; il me dit que la Reine d'Angleterre faisoit toutes les instances possibles auprès de Monsieur pour l'obliger de consentir au mariage du Roi son fils & de moi, & que Mylord Germain étoit arrivé pour l'en prier encore de sa part; que je devois songer à prendre une résolution là-dessus; que Monsieur m'en parleroit. Pour lui il m'en parla sans me le conseiller, ni m'en dissuader, & me dit le bon & le mauvais; le dernier prévaloit sur l'autre. Monsieur me parla sur ce sujet, & me dit : La

Reine d'Angleterre m'a fait la proposition que vous a dite l'Abbé de la Riviere; voyez ce que vous avez à dire la-dessus. Je lui répondis que je lui obéirois en tout, & qu'il connoissoit bien mieux ce qui m'étoit propre que moi, que je me remettois à son desir, que je n'avois point d'autre volonté que la sienne. Peu de jours après, le Roi d'Angleterre envoya Mylord Perron faire des compliments à Leurs Majestés, & leur demander la permission de venir en France; ce Mylord me fit de grands compliments, & Germain & lui me firent soigneusement leur cour. La Reine me témoigna fort desirer ce mariage, & Monsieur le Cardinal de même: il m'assura que la France assistoit puissamment le Roi d'Angleterre; qu'il avoit beaucoup d'intelligences, & même des Provinces qui lui étoient encore soumises; qu'il étoit maître du Royaume d'Irlande tout entier. La Reine me dit qu'elle m'aimoit comme sa fille; & que si elle ne trouvoit cette condition avantageuse pour moi, elle ne me la proposeroit pas, parce qu'elle me souhaitoit toute sorte de bonheur; que je connoissois la Reine d'Angleterre, qui étoit la meilleure personne du monde, & qui

avoit tout-à-fait de l'amitié pour moi ;
 que son fils en étoit passionnément amou-
 reux, & qu'il ne souhaitoit rien davan-
 tage que de m'épouser. Je lui répondis
 qu'il me faisoit beaucoup d'honneur de
 me vouloir ; & que quoique les affaires du
 Roi ne lui permissent pas de lui donner
 un secours aussi considérable qu'il lui en
 falloit pour le remettre en ses Etats, que
 je ferois néanmoins tout ce qu'elle &
 Monsieur ordonneroient. La Reine me
 railloit devant Mylord Germain ; l'on me
 faisoit la guerre, & je rougissois. M^r. de
 la Riviere me vint encore voir sur ce su-
 jet, & me dit que Germain s'en alloit
 quérir le Roi d'Angleterre en Hollande
 où il étoit, & qu'il demandoit une ré-
 ponse positive, parce que ses affaires l'o-
 bligeoient de passer en Irlande prompte-
 ment ; & que si je consentois à la pro-
 position, le Roi d'Angleterre viendrait
 à la Cour, qu'il y feroit deux jours,
 qu'ensuite il m'épouserait, qu'après le
 mariage il y feroit encore autant pour
 me donner le plaisir de passer devant la
 Reine, & qu'après cela je m'en irois avec
 lui à St. Germain, où étoit retournée la
 Reine d'Angleterre depuis que la Cour
 en étoit partie ; qu'il s'en iroit en Ir-
 lande ; que pour moi je demeurerois

à Paris si je voulois, comme j'avois accoutumé. Je lui dis que cette dernière condition étoit impossible; que j'irois en Irlande avec le Roi s'il le vouloit, & que s'il ne le vouloit point, je demeurerois avec la Reine sa mere, ou bien en quelques-unes de mes maisons; qu'il n'étoit pas de la bienfiance que je fusse dans le commerce du monde & dans les divertissements, pendant que le Roi seroit à l'armée, ni que je m'engageasse à la dépense à laquelle les personnes de ma qualité se trouvent obligées, lorsque je devrois me passer de tout pour envoyer au Roi de l'argent; que je ne pourrois être sans inquiétude de le voir embarrassé dans une guerre telle que celle-là; & qu'enfin si je l'épousois, il faudroit bien à la longue prendre des résolutions bien plus difficiles à suivre; & que je ne pourrois jamais m'empêcher de vendre tout mon bien, & de le hasarder pour reconquérir son Royaume; & qu'il falloit avouer que ces pensées m'effrayoient un peu, & qu'après avoir toujours été heureuse & nourrie dans l'opulence, ces réflexions m'épouvantoient fort. Il me dit que j'avois raison, que je devois pourtant songer qu'il n'y avoit point d'autre parti pour moi dans l'Europe; que l'Em-

pereur & le Roi d'Espagne étoient mariés ; que le Roi de Hongrie étoit accordé avec l'Infante d'Espagne ; pour l'Archiduc, qu'il ne feroit jamais Souverain des Pays-Bas ; que je ne voulois point des Souverains d'Allemagne ni d'Italie ; qu'en France le Roi & Monsieur étoient trop jeunes pour se marier ; que M^r. le Prince l'étoit il y avoit dix ans , & que sa femme se portoit trop bien. Je me mis à rire , & lui répliquai : L'Impératrice est grosse , & elle mourra en couche. Après avoir bien raisonné , & m'être fort inquiétée , (cette affaire en valoit bien la peine) je lui dis : si Monsieur veut que j'épouse le Roi d'Angleterre , & qu'il soit persuadé que ce mariage soit inévitable , j'aime mieux épouser ce Prince lorsqu'il est malheureux , parce qu'en cet état il m'aura obligation , & quand il rentrera dans ses Etats, il me considérera, parce que j'en aurai été la cause, par les secours qu'il aura reçus de ma Maison , & à ma considération.

Le lendemain nous partîmes pour Amiens ; j'informai ma belle-mère de toute cette affaire , parce que je savois bien qu'elle ne la souhaitoit pas , & quelle me serviroit auprès de Monsieur pour l'empêcher : ce qu'elle fit. Mylord Ger-

main me vint voir à Amiens ; il me pressa fort de lui dire mes sentiments , & me fit mille belles protestations de la part du Roi d'Angleterre. Je connus par son discours que la Reine & Monsieur, qui ne vouloient pas se brouiller avec la Reine d'Angleterre, avoient dit de moi : *C'est une créature qu'il faut gagner ; elle ne fait que ce qu'elle veut, & nous n'avons point de pouvoir sur elle.* Il est vrai qu'ils avoient raison sur le sujet du mariage d'avoir cette pensée : j'ai toujours cru que depuis que l'on avoit l'âge de raison, l'on devoit l'employer en cette rencontre comme la plus importante de la vie, parce qu'il y va de tout son repos, & qu'ainsi il falloit plutôt songer à ses intérêts qu'à ceux de ses proches. Comme je vis que Germain entroit en tiers en matiere avec moi, ce qui ne se pratique pas d'ordinaire avec des filles quand il s'agit de les marier, je songeai à me tirer d'affaire avec la Reine d'Angleterre ; je lui dis que je l'honorais infiniment, & que si j'osois le dire, je l'aimois de même ; (& je disois vrai) que sa considération étoit la plus forte que j'eusse en cette occurrence, & qu'elle me feroit passer par-dessus toutes les difficultés qui se rencontroient en l'état où étoit le Roi son fils ; que pour la reli-

gion, c'étoit un obstacle que je ne pouvois surmonter; que si le Roi avoit quelque amitié pour moi, il devoit lever cette difficulté, & que je me faisois bien d'autres violences de mon côté. Il me dit que dans la situation où étoit le Roi d'Angleterre, il ne pouvoit ni ne devoit se faire Catholique, & m'allégua de fort bonnes raisons, qui sont trop longues à dire, & dont voici la principale; que s'il se faisoit à présent Catholique, c'étoit s'exclure lui-même pour jamais de ses Royaumes. Nous disputâmes long-temps là-dessus, puis il prit congé de moi, & me fit connoître que ce que je lui avois dit lui faisoit espérer que les difficultés que je faisois ne seroient pas de longue durée. Depuis que la Reine & Monsieur m'eurent parlé à Compiègne, je fus fort en inquiétude, & j'avois l'esprit très-embarrassé sur le point où j'étois de conclure une si grande affaire & de si longue durée. Cela ne dura pas long-temps, on ne m'en parla plus ni même du Roi d'Angleterre, qu'après être retournée à Compiègne un jour avant son arrivée.

La disgrâce qui arriva à l'armée du Roi commandée par le Comte d'Harcourt, donna assez de sujet de s'entretenir. M^r. le Cardinal Mazarin, qui est homme de

grands desseins , avoit fait attaquer Cambray par une fort petite armée qui n'étoit pas fournie des munitions nécessaires pour le siege d'une place de cette conséquence , qui est des meilleures de la frontiere , & où les ennemis avoient une forte garnison , & en campagne une armée bien plus forte que la nôtre : ce qui rendoit cette entreprise ridicule à ceux qui n'étoient pas assez du secret pour savoir s'il avoit quelque intelligence dans la place : ce qui ne parut pas par l'événement. Les ennemis forcerent un des quartiers du Roi , & jetterent un secours considerable dans la place ; de sorte que le Comte d'Harcourt fut obligé de lever le siege. Ceux qui excusoient le Cardinal Mazarin disoient qu'il avoit entrepris ce siege contre toute apparence , sur ce que le Comte d'Harcourt n'avoit jamais si bien réussi que dans des aventures de cette nature. Il est vrai qu'à la guerre , aussi bien qu'en toute autre occurrence , chacun a son talent.

Il arriva environ ce temps-là une assez plaisante affaire à Paris. M^r. de Gersé avoit tenu quelques discours de M^r. de Beaufort qui lui avoient déplu : de sorte qu'il le menaça , & Gersé dit qu'il ne le craignoit point , & qu'il lui disputerait le

haut du pavé même dans les Tuileries. Ensuite de quoi M^r. de Beaufort alla chez Renard, où Gersé soupoit avec M. de Candalle, le Freton, Frontrailles, Ruvi-gny, & les Commandeurs de Jars & de Souvré, & quelques autres dont je ne me souviens point. Il prit le bout de la nap-pe, jetta tout par terre, & renversa la ta-ble; l'on mit l'épée à la main, il y eut une grande rumeur, & personne de mort ni de blessé. Les offensés résolurent de se bat-tre contre M. de Beaufort : ce devoit être hors de Paris, parce qu'il y étoit trop ai-mé, & ils devoient craindre d'être assom-més par les harangeres; de sorte qu'ils vinrent tous à la Cour, où ils firent cette plaisanterie qui fut assez bien reçue. Peu de jours après, Monsieur alla à Nanteuil, il manda M. de Beaufort & tous ses amis, & il y mena les autres, & les raccommoda. On avoit cru que cela causeroit de grands combats, & je ne fais si M. le Cardinal n'eût pas été bien-aise d'être débarrassé de quelques gens par cette voie, lorsque S. A. R. pacifia tout.

Comme le Roi d'Angleterre fut arrivé à Péronne, on envoya un Courier pour en avertir leurs Majestés. Lors la Reine me dit : Voici votre galant qui vient, L'Abbé de la Riviere me tint le même dif-

cours. Je lui répondis : Je meurs d'envie qu'il me dise des douceurs, parce que je ne fais encore ce que c'est, personne ne m'en a osé dire; ce n'est pas à cause de ma qualité, puisque l'on en a bien dit à des Reines de ma connoissance, c'est à cause de mon humeur que l'on connoît bien éloignée de la coquetterie; cependant sans être coquette, j'en puis bien écouter d'un Roi avec lequel on veut me marier; ainsi je souhaiterois fort qu'il m'en pût dire. Le jour de son arrivée l'on se leva matin pour le prévenir; il ne devoit que dîner à Compiègne, & il falloit aller de bonne heure au-devant de lui. J'étois frisée, ce qui ne m'arrivoit pas souvent; j'entrai dans le carrosse de la Reine, elle s'écria : On voit bien les gens qui attendent leurs galants. Comme elle est ajustée ! Je fus toute prête de répondre, ceux qui en ont eu savent bien comment on se met, & les soins que l'on prend pour cela : & même j'aurois pu dire que le mien étant pour épouser, c'étoit avec raison que je m'ajustois : cependant, je n'osois rien dire. Nous allâmes à une lieue au-devant de lui. A sa rencontre on mit pied à terre; il salua Leurs Majestés, & moi ensuite : je le trouvai de fort bonne mine, & meilleure qu'il n'a-

voit quand il partit de France. Si son esprit m'eût paru correspondre à sa mine, peut-être m'eût-il plu dès ce temps-là. Comme il fut dans le carrosse, le Roi lui parla de chiens, de chevaux, du Prince d'Orange, & des chasses de ce pays-là; il répondit en François. La Reine lui voulut demander des nouvelles de ses affaires, il n'y répondit point. Comme on le questionna plusieurs fois sur des faits fort sérieux, & qui lui importaient assez, il s'excusa de ne pouvoir parler notre langue. Je vous avoue que dès ce moment je résolus de ne pas conclure le mariage; je conçus de lui une fort mauvaise opinion, d'être Roi à son âge, & n'avoir aucune connoissance de ses affaires. Ce n'est pas que je n'eusse par-là dû reconnoître mon sang; les Bourbons sont gens fort appliqués aux bagatelles, & peu solides; peut-être moi-même aussi-bien que les autres qui en suis de pere & de mere. Aussi-tôt après être arrivés, on dîna; il ne mangea point d'ortolans, il se jeta sur une piece de bœuf & sur une épaule de mouton, comme s'il n'y eût eu que cela. Son goût me parut aussi bon en cela, qu'il le témoigna avoir sur ce qu'il pensoit pour moi. Après le dîner, la Reine s'amusa, & me laissai avec lui; il y fut un quart-d'heu-

re fans me dire un seul mot. Je veux croire que son silence venoit plutôt de respect que de manque de passion; j'avoue le vrai qu'en cette rencontre j'eusse souhaité qu'il m'en eût moins rendu. Comme l'ennui me prit, j'appellai Madame de Comminges en tiers pour tâcher de le faire parler, ce qui réussit heureusement. M^r. de la Riviere me vint dire, il vous a regardée tout le temps du dîner, & vous regarde encore incessamment. Je lui dis, il a beau regarder avant que de plaire, tant qu'il ne dira mot. Il me dit, c'est que vous faites finesse des douceurs qu'il vous a dites. Pardonnez-moi, lui dis-je, venez auprès de moi quand il y fera, & vous verrez comment il s'y prend. La Reine se leva, je m'approchai du Roi d'Angleterre; & pour le faire parler, je lui demandai des nouvelles de quelques gens que j'avois vus auprès de lui; à quoi il répondit fans me dire aucunes douceurs. L'heure de son départ venue, on monta en carrosse, & on l'alla conduire jusqu'au milieu de la forêt, où l'on mit pied à terre comme à son arrivée; il prit congé du Roi, & vint à moi avec Mylord Germain, & me dit: Je crois que Mylord Germain, qui parle mieux que moi, vous aura pu expliquer mes sentiments & mon dessein,

Je suis votre très-obéissant serviteur. Je lui répondis que j'étois sa très-obéissante fervante; Germain me fit beaucoup de compliments, ensuite le Roi me salua, & s'en alla.

La venue du Roi d'Angleterre me fit perdre Madame de Carignan, qui m'étoit un grand divertissement. La Reine lui manda par Madame de Brionne, qui étoit fort de ses amies, qu'au dîner du Roi d'Angleterre elle feroit à table & non pas sa fille, & qu'en cette occasion-là il n'y devoit avoir que des Princesses du Sang: elle en fut offensée au dernier point, & s'en alla promptement. J'eus le bonheur pourtant de n'être pas brouillée avec elle: toute la Cour le fut, hors moi; aussi cela n'auroit pu être à mon égard qu'injustement. Je suppliai la Reine de me dispenser d'être à ce dîner, plutôt que de m'engager à dire à Madame de Carignan ce que je savois bien qui lui déplaîsoit fort. La Reine ne voulut jamais m'accorder cela, quoique je le lui demandasse avec beaucoup d'instance. M^r. le Prince, qui n'avoit point voulu commander l'armée cette campagne, étoit allé à son Gouvernement de Bourgogne, & y demeura assez long-temps; ce qui alarma la Cour. Il revint néanmoins, de quoi M^r. le Cardi-

nal Mazarin, qui l'a toujours beaucoup craint, fut fort réjoui. Il alla au-devant de lui, & il fut reçu avec de grands honneurs, dans la pensée qu'on avoit qu'il ne fût mécontent de ce que la Reine vouloit donner à M^r. de Vendôme la charge d'Amiral en faveur du mariage de Mademoiselle de Mancini, niece de M^r. le Cardinal, avec M^r. de Mercœur. On crut que M^r. le Prince étoit homme à se repaître de vent; ainsi on l'honoroit fort; mais comme l'honneur qu'on lui faisoit lui étoit dû, il ne s'en tint pas aussi fort obligé.

Le Roi revint à Paris; tous les Corps de ville sortirent pour aller au-devant de lui jusques près de St. Denis. C'étoit une confusion de peuple non-pareille; jamais je ne me suis tant ennuyée, il fit le plus grand chaud du monde; nous étions huit dans le carrosse de la Reine; & nous fûmes depuis trois heures après midi jusqu'à huit heures du soir, à venir du Bourget à Paris, où il n'y a que deux petites lieues: Les cris de *vive le Roi* étoient continuels, & les peuples les pousserent avec plus de joie, parce qu'il y avoit long-temps qu'ils n'avoient vu Sa Majesté, & que son retour après une guerre sembloit les obliger à témoigner davantage leur joie. Quoique

que cela m'en donnât beaucoup, je n'en étois pas moins étourdie; aussi j'en avois fort mal à la tête. Après l'arrivée de Leurs Majestés, Monsieur amena Monsieur de Beaufort saluer le Roi: c'étoit le seul qui avoit été en cette guerre qui ne fût point venu à Compiègne ou à St. Germain depuis la paix; tout le monde courut pour voir la mine qu'il feroit, & comme il seroit reçu. La fête de St. Louis arriva peu après: le Roi alla ce jour-là à cheval aux Jésuites de la rue St. Antoine; les Princes & Seigneurs, qui étoient lors à Paris, l'accompagnèrent, tous bien vêtus avec de belles housses sur leurs chevaux. Cette cavalcade étoit fort politique & belle à voir. M^r. le Cardinal fit une action qui étonna assez, lui que l'on accusoit de n'être pas hardi: il alla trouver le Roi aux Jésuites, passa toute la Ville dans son carrosse peu accompagné, & personne ne lui dit un seul mot. J'arrivai aux Jésuites un peu après la Reine, je n'avois pu la suivre, parce que le matin j'avois été aux Carmélites voir Mademoiselle de Saujon qui s'y étoit retirée. Lorsque j'entrai aux Jésuites, la Reine me dit: L'Impératrice est morte; c'est cette fois qu'il faut faire tout ce que l'on pourra pour que vous la foyez. Je la remerciai très-humblement, & je fus assez

aïse de cette nouvelle. Lorsque l'on fut revenu au Palais-Royal, Monsieur le Cardinal eut une longue conversation avec moi sur la mort de l'Impératrice; il me dit qu'absolument il feroit cette affaire, & qu'il enverroit chercher Mondevergue pour l'envoyer en Allemagne, parce qu'il favoit que je serois bien-aïse que ce fût lui qui fît ce voyage : j'en fus contente.

Monsieur revint le lendemain de Limours; aussi-tôt qu'il fut arrivé, je le fus voir; il me parut fort affligé d'avoir perdu Saujon, & me témoigna être fort content de ce que je l'avois été voir, & de ce que j'avois fait mon possible pour la faire sortir; il me dit qu'absolument il l'en falloit tirer, & que pour cela ses freres présenteroient requête : je l'approuvai fort. On mit l'affaire au Parlement. Pendant ce temps-là, S. A. R. venoit souvent conférer avec moi, ce qu'il faisoient avec grande joie; parce que j'avois de l'empressement pour faire sortir Saujon. Je m'imaginai que cela seroit utile à la fortune de son frere, que je croyois plus mon serviteur en ce temps-là que je ne le crois présentement. Quand l'arrêt fut donné pour la faire sortir, elle ne le voulut pas; de sorte qu'il fallut

que j'allasse moi-même aux Carmélites la
 quérir. Avant que de fortir, elle se jetta
 à genoux devant le St. Sacrement, & fit
 des vœux, à ce que m'ont dit les Reli-
 gieuses, avant mon arrivée. Celui qu'elle
 fit devant moi est extraordinaire; c'étoit
 de n'être jamais Religieuse dans un autre
 Couvent que celui-là. Depuis les Car-
 mélites jusqu'au Luxembourg, elle ne fit
 que pester contre ceux qui la tiroient du
 Couvent. Elle fut au Luxembourg cinq
 ou six semaines dans sa chambre; elle
 persistoit toujours à vouloir s'en retour-
 ner; elle coupa ses cheveux, & coucha
 sur des clayes: c'étoit un zele extrême.
 On fit venir le Pere Léon, Carme mitigé,
 fort habile homme, qui étoit allé prêcher
 à Auxerre, pour la dissuader d'être Car-
 mélite; puis M^{rs}. de Saint Sulpice sur-
 vinrent. Tous ces Casuistes ensemble lui
 persuaderent qu'elle pouvoit plus faire de
 bien dans le monde que dans le Couvent.
 On lui offrit la charge de Dame d'Atour
 de Madame, qu'elle accepta, & ensuite
 elle revint tout comme une autre, ex-
 cepté qu'elle n'étoit habillée que de ser-
 ge, & n'avoit que du linge uni & une
 coëffe, parce qu'elle n'avoit point de che-
 veux. Cela me fit souvenir de Madame
 d'Aiguillon, lorsqu'elle étoit Mademoi-

selle de Comballet, qui avoit fait une pareille équipée. A mesure que les cheveux de Saujon revenoient, elle les montrait; puis elle reprit la soie & la dentelle; & en continuant d'être dévote, elle s'est mêlée des affaires autant qu'elle a pu, & n'a pas négligé le bien. Je crois que ç'a été pour en faire un bon usage; elle n'a pas discontinué ses conversations avec Monsieur; elle ne manquoit non plus à se trouver aux heures accoutumées chez M^{lle}. de Raré, qu'à son oraison, & ç'a été plutôt Monsieur qu'elle qui y a manqué. Elle roule fort les yeux dans la tête, & regarde toujours en-haut, ce qui fait qu'elle choque tout ce qu'elle trouve; & quand elle en fait des excuses, elle laisse à entendre que c'est parce que son esprit s'applique peu à ce qui regarde le monde. On disoit qu'elle ne s'étoit mise dans un Couvent que pour être plus considérée, dans la pensée que, si on la retiroit, elle pourroit accuser la Riviere de l'avoir obligée par ses manieres d'y aller, & partager sa faveur par de mauvais offices, si elle ne pouvoit la détruire entièrement. Elle avoit eu beaucoup de démêlés avec Monsieur depuis qu'il l'aimoit; elle étoit capricieuse, & point du tout complaisante. Elle en avoit eu un

entr'autres sur le fujet du Duc de Richelieu à Compiègne , qui l'entretenoit souvent , quoique Monsieur lui eût défendu de lui parler. Elle avoit raison de l'honorer ; son pere avoit été son Gouverneur ; elle ne l'entretenoit pas dans la pensée qu'elle étoit fille d'un homme qui avoit mangé de son pain , elle pensoit à l'épouser ; elle croyoit surprendre ce pauvre sot , comme M^{lle}. de Pons a fait depuis , qui le mena à une maison de campagne , où M^r. le Prince & M^{re}. de Longueville étoient , qui la lui firent épouser. Monsieur est extrêmement jaloux de sa maîtresse , quoiqu'il ne l'aime qu'en tout bien & honneur. Madame de Saujon (on l'appella ainsi depuis qu'elle fut Dame d'Atour) ; il ne vouloit pas qu'elle se mariât , & elle en avoit bien envie. M^r. de la Riviere se feroit de cette circonstance quand il la vouloit brouiller avec Monsieur ; elle n'a jamais été aimée dans la maison ; elle étoit fort glorieuse ; & depuis qu'elle a eu du crédit , elle a continué dans cette humeur. La dévotion ne l'a point corrigée de ce défaut , non plus que de celui d'être intéressée ; en toute sa vie elle n'a servi personne pour rien , & il ne se peut rien ajouter à l'ingratitude qu'elle a eue

pour moi aussi-bien que son frere; j'en parlerai ci-après. Pour la sienne, elle a été jusqu'au point de me rendre de mauvais offices auprès de Monsieur; toutes les fois qu'elle a pu, elle a expliqué mal ce que je faisois pour s'en servir, & cela avec une méchanceté horrible. Un jour que je parlois d'elle à Monsieur, il me dit: Détrompez-vous de croire qu'elle soit persuadée vous avoir obligation; elle m'a dit souvent qu'elle ne vous en avoit pas; parce qu'autrefois vous avez voulu l'empêcher d'avoir commerce avec moi, & d'y être bien. Jugez par-là de sa dévotion; puisqu'au moment qu'elle paroît être la plus forte, elle témoigne de l'aversion pour les gens qui l'ont voulu empêcher de faire galanterie, à quoi elle avoit beaucoup de disposition. Monsieur fit un jour le même discours à M^r. le Prince pendant la guerre, lequel me vint trouver, & rioit à pâmer, & me dit: A-t-on jamais oui parler d'une telle plainte pour une dévote? Pendant que je suis sur le chapitre de M^{lle}. de Saujon, je me souviens que le soir que j'allai la quérir aux Carmélites, Monsieur étoit chez la Reine; il n'y avoit avec eux que M. le Cardinal & moi, il parloit du peu de disposition qu'elle avoit à être Carmélite,

& nous dit : Il n'y a que peu de jours que nous avons eu un démêlé, parce qu'elle se fardoit, & que je ne le voulois pas. Cette affaire m'avoit mise dans une grande faveur auprès de Monsieur; comme ma destinée n'a pas été d'en être autant aimée que j'ose dire le mériter, elle ne dura pas aussi. Alors Mondevergue arriva à Paris selon les ordres qu'il en avoit reçus de la Cour, & il se disposa à partir bientôt, comme il le fit; ce ne fut pas sans que M^r. le Cardinal m'entretînt souvent sur le sujet de son voyage, qui étoit d'aller faire compliment de condoléance à l'Empereur de la part de Leurs Majestés sur la mort de sa femme.

Le Roi d'Angleterre, qui ne devoit être que quinze jours en France, y fut trois mois. Comme la Cour étoit à Paris, & lui avec la Reine sa mere à St. Germain, on les voyoit peu. Lorsque je fus qu'il étoit sur son départ, j'allai rendre mes devoirs à la Reine sa mere, & prendre congé de lui. La Reine d'Angleterre me dit : Il se faut réjouir avec vous de la mort de l'Impératrice, il y a apparence que si cette affaire a manqué autrefois, elle ne manquera pas celle-ci. Je lui répondis que c'étoit à quoi je ne songeois pas : elle poursuivit ce discours, & me dit : Voici

un homme qui est persuadé qu'un Roi de dix-huit ans vaut mieux qu'un Empereur qui en a cinquante & quatre enfants. Cela dura long-temps en maniere de picotterie, & elle disoit : Mon fils est trop gueux & trop misérable pour vous. Puis elle se radoucit, & me montra une Dame Angloise, dont son fils étoit amoureux, & me dit : Il appréhende tout-à-fait que vous ne le sachiez ; voyez la honte qu'il a de la voir où vous êtes, dans la crainte que je ne vous le dise. Il s'en alla ; ensuite la Reine me dit : Venez dans mon cabinet : comme nous y fûmes, elle ferma la porte, & me dit : Le Roi mon fils m'a priée de vous demander pardon si la proposition que l'on vous a faite à Compiègne vous a déplu, il en est au désespoir ; c'est une pensée qu'il a toujours, & de laquelle il ne peut se défaire ; pour moi je ne voulois pas me charger de cette commission, il m'en a priée si instamment, que je n'ai jamais pu m'en défendre ; je suis de votre avis, vous aurez été misérable avec lui, & je vous aime trop pour l'avoir pu souhaiter, quoique ce fût son bien que vous eussiez été compagne de sa mauvaise fortune ; tout ce que je puis souhaiter, est que son voyage soit heureux, & qu'après vous veuillez bien de lui. Je lui fis là-

dessus mes compliments le mieux qu'il me fut possible, & en termes les plus respectueux & les plus reconnoissants que je pus, de la bonté avec laquelle elle m'avoit parlé : je pris congé d'elle pour aller à Poissy à deux lieues de-là, où il y a une Abbaye, où St. Louis est né, en laquelle Abbaye on avoit mis deux de mes sœurs pendant la guerre de Paris. Le Duc d'Yorck me dit qu'il venoit avec moi, & qu'à mon retour je le ramenerois à St. Germain : il prit envie au Roi d'Angleterre d'y venir, on me le dit, je ne voulus pas l'emmener, & je dis qu'il n'y avoit pas de conséquence pour le Duc d'Yorck, parce que c'étoit un petit garçon. Le Roi pria la Reine sa mere d'y venir, ce qu'elle fit ; de sorte qu'ils vinrent tous dans mon carrosse, & le long du chemin la Reine ne parla que de l'amitié avec laquelle le Roi son fils vivroit avec sa femme, & qu'il n'aimeroit qu'elle : ce qu'il confirma, & dit qu'il ne comprenoit pas comment un homme qui avoit une femme raisonnable en pouvoit aimer une autre ; que pour lui il déclaroit que quelque inclination qu'il pût avoir avant que d'être marié, dès le moment qu'il le feroit, cela finiroit. Je crus bien, & cela étoit assez vraisemblable, que ce discours

étoit à dessein. Je fus peu à Poissy, parce qu'il étoit tard, je pris congé de la Reine qui y demeura. Le Roi me vint mener à mon carrosse, & me fit force compliments sans me dire de douceurs : ce qui lui auroit été assez inutile : parce que j'avois donné dans le panneau de l'Empire, & que je ne songeois qu'à cela.

Quelque temps après, j'eus une maladie qui me bannit assez du monde, & qui auroit donné beaucoup plus d'inquiétude à d'autres qu'elle ne m'en donna ; ce fut la petite-vérole. Quoique je ne fusse pas belle, les accidents qui arrivent en cette maladie sont si fâcheux, que l'on doit avoir quelque peine dans la crainte de ce qui en arrivera ; je n'en eus aucun, je n'avois plus de fièvre, lorsque la petite-vérole parut, & je me sentoie en assez bon état pour ne craindre point la mort. Je sacrifiai de bon cœur le peu de beauté que je pouvois avoir à ma vie, & pour la prolonger d'un moment, je la sacrifierai toujours volontiers. Cette maladie me traita si favorablement que je n'en demurai pas rouge ; devant j'étois fort couperosée, ce qui surprenoit à mon âge, & vu la santé que j'ai, cela m'emporta toutes mes rougeurs : il y a peu de gens qui voulussent se servir de tels remèdes pour

avoir le teint beau. Toute la Cour envoya savoir de mes nouvelles avec tous les soins imaginables, même des gens que je ne connoissois pas, pour mieux dire, tout le monde, hors M^r. le Prince qui n'y envoya pas; cela redoubla bien l'aversion que j'avois déjà pour lui; ce qui me le fit remarquer, c'est que pour me divertir pendant ma maladie, j'envoyois chercher tous les soirs le billet des gens qui étoient venus, ou qui avoient envoyé à ma porte apprendre de mes nouvelles. Il arriva une assez plaisante histoire à la Cour. Le Marquis de Gerfé devint amoureux de la Reine; il fut chassé & tourné en ridicule d'une lettre qu'il avoit donnée à Madame de Beauvais, première femme de chambre de la Reine: elle fut aussi chassée; & comme je ne voyois personne en ce temps-là, je ne m'informai pas du détail de l'affaire, ainsi je n'en dirai pas davantage. Après ma guérison, ma première sortie fut employée à remercier Dieu. J'allai ensuite au Palais-Royal, où l'on confirmoit le Roi & Monsieur son frère: Monsieur & moi nous fûmes parrain & marraine du Roi, & M^r. le Prince & Madame sa mère le furent de Monsieur. M^r. le Prince vint à moi avec un air railleur, & me dit que j'avois fait la ma-

lade, & que je ne l'avois pas été : je ne reçus pas bien cette raillerie, & il s'en apperçut ; il étoit alors le tout-puissant à la Cour, parce que Monsieur le vouloit bien ; s'il l'eût voulu être, M^r. le Prince en eût été bien-aise, il avoit toujours bien vécu avec lui.

Cette grande autorité choqua la Reine & M^r. le Cardinal, & leur fit prendre la résolution de faire arrêter M^r. le Prince, M^r. le Prince de Conti, & M^r. de Longueville : comme ils n'étoient pas toujours tous trois ensemble, cela étoit assez difficile. Monsieur étoit tout à la Cour, & cela se fit avec sa participation ; beaucoup de gens ont cru le contraire, parce qu'il n'avoit pas été au Palais-Royal il y avoit deux jours, lorsqu'ils furent arrêtés. Effectivement il étoit pour lors indisposé. La Reine les envoya quérir, & leur manda qu'il y avoit quelques affaires qui l'obligeoient à tenir conseil extraordinaire. On avoit averti M^r. le Prince du dessein que l'on avoit, avant qu'il allât chez la Reine : Vineuil le vint trouver, & lui montra un billet par lequel on l'avertissoit de prendre garde à lui. Ce qui assuroit M^r. le Prince, c'est que la veille il avoit envoyé le Président Perrot, qui est à lui, trouver M^r. le Cardinal, lequel lui

avoit dit tous les avis qu'avoit M^r. le Prince ; sur quoi M^r. le Cardinal lui donna de grandes assurances du contraire, & telles que Perrot dit à M^r. le Prince qu'il se devoit absolument fier à tout ce que le Cardinal lui promettoit. Ensuite de cela, M^r. le Prince alla le soir chez la Reine, elle étoit au lit, il se mit à genoux devant elle, elle lui témoigna prendre confiance en lui, & qu'à l'avenir elle le traiteroit comme un homme à elle : il l'a remercia, lui baïsa la main, & s'en revint enchanté. Il avoit résolu il y avoit environ un mois avec son frere & Monsieur de Longueville, qu'ils n'iroient pas tous trois ensemble au Palais-Royal, persuadés que cela feroit leur sûreté : ce jour Monsieur de Longueville ne put refuser de s'y trouver, parce qu'il y devoit mener le Marquis de Beuvron, pour remercier le Roi de ce qu'il avoit promis la survivance de la Lieutenancede Roi en Normandie, & du Gouvernement du vieux Palais de Rouen à son fils ; c'est pourquoi cette seule raison le fit aller au Palais-Royal. Comme ils arrivèrent, la Reine leur fit bonne chere.

J'allai ce jour-là au Luxembourg, où je trouvai Madame de Guimené, qui m'entretint fort long-temps de ce que M^r.

le Prince faisoit pour s'autoriser & pour se faire craindre; elle ne l'aimoit pas, non plus que moi, & elle me dit que j'en devois parler à Monsieur. J'allai trouver Monsieur, & je lui fis reproche de souffrir tout ce que j'avois oui dire de M^r. le Prince: comme j'étois dans le dernier emportement contre lui, & que la conversation d'une personne dans les mêmes sentiments m'avoit animé, je lui dis: Vous le devriez faire arrêter, on a bien fait arrêter son pere. Il me dit, patience, vous aurez bientôt contentement. Comme je l'avois trouvé tout le jour fort inquiet, je jugeai bien par le rapport que je fis de cette inquiétude avec son discours, que l'on travailloit au désavantage de M^r. le Prince.

Je m'en allai au Palais-Royal, je trouvai sur le degré des gens de M^r. le Prince de Conti fort inquiets; je leur demandai ce que l'on faisoit en-haut; ils me répondirent qu'ils n'en savoient rien. Je trouvai la salle des Gardes fermée, & toutes les portes des anti-chambres de même contre l'ordinaire; à la porte de la chambre de la Reine il y avoit deux Gardes avec des carabines; ce que je n'avois jamais vu; alors je ne fus plus en doute, & je crus ce qui étoit. Tout

le monde dans l'anti-chambre de la Reine étoit fort en inquiétude de savoir ce qui se passoit au Conseil, parce qu'il durait plus long-temps que de coutume, & que personne n'en étoit sorti. Enfin, il finit, & l'on dit à la Reine que j'étois dans sa chambre; elle m'envoya quérir, & me dit: Vous n'êtes pas fâchée, je lui dis que non, & cela étoit bien vrai: elle me dit, n'en parlez pas davantage. Peu après, elle me tira à part, & nous nous entretînmes comme des gens ravis de se voir vengées des personnes qui ne nous aimoient pas. Il n'y avoit rien de plus injuste que l'averfion que j'avois pour M^r. le Prince; elle a bien changé depuis. J'eus la curiosité de demander à la Reine si Monsieur de la Riviere avoit su cette affaire; elle me répondit, vous êtes bien curieuse. Il est vrai, Madame, lui dis-je, je puis me passer de le savoir. Je crois, dit-elle, qu'il ne l'a su que ce matin. Ah! Madame, le mauvais signe pour lui, puisque la confiance qu'on y prend n'est plus qu'un ménagement de six heures: c'en est fait, ou je suis fort trompée, ne me le celez point. Il est vrai, dit la Reine, j'avois prié Monsieur de ne lui en point parler: il est arrivé fort plaisamment, lorsqu'on a été assemblé dans la

galerie pour aller au Conseil, que M^r. le Cardinal lui a dit : Venez dans ma chambre, je veux vous dire un mot : il a trouvé le passage plein de gardes, il est devenu pâle, & a cru qu'on le vouloit arrêter ; il a demandé, est-ce pour moi, Monsieur, ce que je vois ? M^r. le Cardinal me dit qu'il avoit eu fort envie de rire : pendant tout cela, Guitaut a arrêté M^r. le Prince, & Comminge, Monsieur le Prince de Conti & le Duc de Longueville ; ils sont descendus par le petit degré, & sont sortis par le jardin où un de mes carrosses les attendoit avec les Gendarmes & les Chevaux-légers du Roi. Pendant qu'elle me faisoit ce récit, Miossans qui commande les Gens d'armes, revint, lequel lui conta comme M^r. le Prince avoit versé, & qu'il s'étoit voulu sauver, & que M^r. le Prince lui avoit dit : Ah ! Miossans, vous me rendriez un grand service si vous vouliez ; & qu'il lui avoit répondu, je suis au désespoir de ce que mon devoir ne me le peut permettre. On envoya ordre à Madame la Princesse de sortir de Paris, & à Madame de Longueville de venir au Palais-Royal, à quoi elle n'obéit point ; elle se sauva avec Mademoiselle de Longueville en Normandie : elle croyoit y trouver beaucoup de

secours ; c'étoit le Gouvernement de son mari. M. de Beuvron , pour les intérêts duquel il avoit été pris , la reçut d'abord dans le vieux Palais de Rouen ; & dès qu'il eut des nouvelles de la Cour , il la pria d'en sortir : il lui fut bien sensible de se voir chassée par des gens qui lui avoient tant d'obligations. Madame la Princesse demeura quelques jours aux Carmélites , puis elle s'en alla à Chantilly , où elle emmena avec elle Madame sa belle-fille & M. le Duc d'Enguien son petit-fils. Tout le monde les alla voir ; pour moi je n'y allai point , j'y envoyai ; ma visite ne leur auroit pas été agréable , ils favoient bien les sentiments que j'avois là-dessus par ma conduite en tout ce qui les regardoit.

Le lendemain que les Princes furent arrêtés , le Roi envoya quérir les Cours Souveraines & tous les Grands du Royaume ; on lut un écrit contre M. le Prince , qui a été su de tout le monde ; c'est pour quoi je n'en parlerai pas : il fut envoyé au Parlement , où il ne fut pas enregistré en forme comme une déclaration ; ce qui fut trouvé en quelque façon favorable à M. le Prince , & ce qui déplut fort à la Cour. Le jour qu'on en fit la lecture , il arriva une assez plaisante aventure : les

quatre Secretaires d'Etat le prirent l'un après l'autre pour le lire, sans que pas un en pût venir à bout, & ils s'excusèrent sur ce que l'écriture étoit mauvaise; de sorte qu'il fallut le donner à M. de Lionne qu'il l'avoit écrit; il dit qu'il l'avoit écrit si à la hâte, qu'il ne s'étonnoit pas si on avoit peine à le lire. L'Abbé de la Riviere étoit présent qui faisoit bonne mine, & qui jugeoit bien qu'il se fentiroit de cette affaire, puisque Monsieur n'avoit plus de confiance en lui, ni la Cour qu'il l'avoit toujours maintenu avec agrément au poste où il étoit, & qu'il le falloit quitter. En effet, six jours après sur ce que Monsieur ne le traitoit plus à son ordinaire, il demanda son congé, & s'en alla en sa maison de Petit-Boug à six lieues de Paris. Un jour avant son départ, il m'envoya prier de parler en sa faveur: je lui mandai qu'il n'avoit pas assez bien vécu avec moi pour m'obliger à le faire, que je me contenterois de ne pas insulter à un malheureux: Madame qui ne l'aimoit pas n'en usa pas de même, elle le poussa vivement.

On parla dans ce temps-là d'envoyer Monsieur en Normandie, pour mettre sous l'obéissance du Roi les villes que l'on craignoit qui ne tinssent pour Monsieur

de Longueville , & pour assurer tout-à-fait cette Province : cela fut changé , le Roi & la Reine y allerent , Monsieur resta à Paris. J'eus une vraie douleur de partir le premier jour de Février, saison qui n'étoit pas propre à faire voyage , & qui convenoit mieux à la danse.

Avant que de partir , on arrêta Madame de Bouillon , qui étoit grosse ; on la garda dans son logis. Monsieur son mari s'en étoit allé en Limousin , & le Maréchal de Turenne à Stenai. Madame de Carignan , qui étoit brouillée à la Cour depuis six mois , & qui depuis ce temps-là ne voyoit pas la Reine , fit un trait de jugement à son ordinaire ; elle se raccommoda pour faire le voyage de Normandie , où on alloit pour déposséder son beau-frere : jugez avec quelle bienfiance cela se pouvoit faire. Quand elle n'auroit pas été mal à la Cour , elle auroit dû s'y brouiller pour se dispenser de ce voyage. Dès que l'on fut à Rouen , l'on changea la garde du vieux Palais , on y mit des Suisses du Régiment des Gardes , & on envoya à Dieppe pour arrêter Madame de Longueville , où tous les habitants résolurent d'un commun accord de la chasser. Elle se retira au château ; & comme elle vit qu'elle ne pouvoit pas tenir long-temps,

elle prit résolution de passer en Hollande , où elle arriva heureusement ; elle vit feu M^r. le Prince d'Orange , & de-là elle alla à Stenai , qui est une place à M^r. le Prince. Mademoiselle de Longueville s'étoit brouillée avec elle à Dieppe , elle l'avoit quittée , & envoya demander à la Cour protection & sûreté : on lui permit de se retirer à Colommiers , maison de Monsieur son pere.

Nous fûmes quinze jours en Normandie , où je m'ennuyai fort , & je fus bien-aïse de me retrouver à Paris au carnaval. A mon retour , je donnai à Saujon le Gouvernement de ma Souveraineté de Dombes , avec deux mille écus d'appointements , ou de pension ; il étoit vacant par la mort de M^r. le Marquis de Chatte. La veille du Mardi-gras , la Reine dit au fortir du bal , qu'elle partiroit le Samedi suivant pour aller à Dijon. Je m'étois si fort ennuyée en Normandie , que je résolus de ne pas faire ce voyage , & pour ce sujet , de faire la malade. Le jour du Carême-prenant il me fut impossible de m'empêcher d'aller au bal au Luxembourg , où Monsieur donnoit à souper à M^r. le Duc d'Anjou : je commençai devant eux à me plaindre d'un mal de gorge , à quoi j'étois fort sujette. Je dis :

Saujon le jour des Cendres d'aller voir M^r. le Cardinal Mazarin, chez qui il alloit quelquefois, & de lui dire que je ferois bien-aïse de ne pas aller en Bourgogne, en cas qu'il lui parlât de moi. Je me mis ce jour-là au lit pour faire ajouter foi au mal dont je m'étois plainte la veille. Saujon vint chez moi, & me dit que M^r. le Cardinal Mazarin lui avoit parlé du voyage dès qu'il l'avoit vu, qu'il avoit exécuté mes ordres, & que M^r. le Cardinal trouvoit que je pouvois demeurer à Paris; j'en fus fort aise. Monsieur me vint voir, auquel je dis que je ne pouvois aller en Bourgogne, & que j'étois malade : il me gronda fort, je ne laissai pas de persister dans ma résolution. Saujon entra ensuite, à qui je contai ce que Monsieur m'avoit dit; il me conseilla d'obéir, & de suivre la Cour. Madame de Choisy me vint voir; je lui dis : je ne sortirai point de Paris : elle me répondit, j'en suis ravie, vous faites parfaitement bien. Saujon lui répliqua : ce n'est pas parler à Mademoiselle en amie que de lui conseiller de ne pas obéir à Monsieur : comme elle eût entendu cela, & que Saujon l'eût entretenue, elle revint à son avis. Pour moi, qui ne voulois pas le suivre, je grondai horriblement Saujon

de maniere que Madame de Choisy fut étonnée comment après, un pareil traitement, il ne me faisoit pas la révérence pour s'en aller. Saujon vint le lendemain matin me trouver, & me dit : je viens de chez M^r. le Cardinal, lequel m'a dit qu'il vous viendrait voir aujourd'hui, qu'il souhaitoit fort que vous fissiez le voyage. Je me remis au lit avec beaucoup de diligence, & j'attendis M^r. le Cardinal. Il me pressa d'abord de suivre la Reine au voyage, & me dit qu'elle avoit grande amitié pour moi, & fort envie de voir un établissement qui me fût propre, qu'elle souhaitoit & lui aussi que le voyage de Mondevergue fut heureux, & mille autres beaux discours. A quoi je lui répondis que je commençois à m'appercevoir qu'elle me leurroit de toutes les apparences qui ne pouvoient réussir, que j'étois tout-à-fait rebutée de la Reine & de lui : je continuai ma conversation de cette sorte, & aussi gracieusement. Nous nous séparâmes, & je lui dis, quand je verrai des effets de vos paroles, j'y ajouterai foi. Il me fit mille protestations de services. Lorsqu'il sortit de chez moi, il trouva Madame de Choisy : C'est donc vous qui avez empêché Mademoiselle de venir avec nous ? Elle lui jura le contraire : il lui

dit, je le fais; Saujon m'a dit que vous le lui dites hier. M^e. de Choisy me le dit, je le crus, & me mit dans une furie fort grande contre Saujon: je jugeois qu'il s'étoit fait fête de me faire faire ce voyage par le crédit qu'il avoit auprès de moi; & que pour cacher le peu qu'il en avoit, il avoit inventé cette menterie; je lui fis la mine trois jours durant, & j'appris alors par Comminges qui étoit son parent & beaucoup plus mon ami, à qui j'en fis mes plaintes, qu'il se vantoit de me gouverner, & qu'il en faisoit le capable: j'y ajoutai foi. J'en avois beaucoup pour tout ce que me disoit Comminges; ce qui me fâchoit étoit d'avoir eu tant de confiance, & si bonne opinion d'un homme qui ne le méritoit pas. Je me plaignis à ses amis, & entr'autres à M^r. de Villermont, qui l'excusa fort, & dauba Madame de Choisy: il dit qu'elle étoit méchante; il disoit vrai, non pas en cette rencontre: elle conseilla à Saujon de s'éclaircir avec moi; ce qu'il fit, & il se raccommoda par cette voie.

Le Roi envoya un de ses ordinaires à Chantilly, pour demeurer auprès de Madame la Princesse: il avoit su qu'elle avoit des intrigues, & qu'elle faisoit des ligue. Pendant ce temps-là, Madame sa belle-fille

se sauva avec Monsieur son fils à Mouron ; & du Vouldy , qui étoit l'ordinaire du Roi commis à sa garde , ne s'en apperçut point ; il alla à sa chambre pour la voir , & il crut toujours parler à elle , quoiqu'il parlât à une de ses filles qui étoit sur un lit , & il prit un petit garçon qu'elle avoit avec elle pour M^r. le Duc d'Enguien ; de sorte qu'elle étoit à Mouron avant que la Cour fût avertie qu'elle s'étoit sauvée.

Le siege de Bellegarde dura assez longtemps par la résistance du Gouverneur & de quantité de personnes de condition qui étoient dans cette place , & y firent des merveilles ; & quoiqu'ils fussent tous gens presque égaux en qualité & en service , qui pouvoient avec justice ne se point céder le commandement les uns autres , ils s'accordoient néanmoins parfaitement bien , dans le dessein qu'ils avoient de servir Monsieur le Prince. La résistance fut telle , qu'ils arborerent un drapeau noir sur la muraille ; l'on fait assez ce que cela veut dire , sans que je m'amuse à m'expliquer là-dessus ; il sembleroit que je voudrois me piquer d'éloquence , à quoi je ne prétends pas ; je veux seulement dire ce que je fais simplement , & le rendre le plus intelligible qu'il m'est possible.

Après la prise de Bellegarde , la Cour revint

revint à Paris, d'où je n'étois pas sortie
 ni Monsieur aussi. Le Roi avoit même
 laissé des Compagnies de ses Régiments
 des Gardes Françoises & Suisses, qui fai-
 soient garde devant le Luxembourg de la
 même maniere que pour la personne du
 Roi. Quelques nouvelles vinrent de la
 frontiere, qui obligerent Monsieur de les
 y envoyer. Pendant l'absence de la Cour,
 Madame la Princesse la mere s'étoit ap-
 prochée, & la Cour la trouva à deux lieues
 de Paris : elle avoit été quinze jours dans
 la Ville cachée pour prendre son temps de
 présenter requête au Parlement, ce qu'elle
 avoit fait pour la liberté de Messieurs
 les Princes ses Enfants. Elle disoit que ses
 Enfants nés Princes du Sang étoient aussi
 nés Conseillers du Parlement, qu'ils étoient
 ainsi de la Compagnie, qu'ils ne devoient
 pas être laissés sans secours, & que selon
 la Déclaration de 1648, on les devoit
 mettre en liberté, ou leur faire leur pro-
 cès par leurs Juges naturels. Le Parlement
 prit la requête ; elle demanda sûreté pour
 sa personne, elle l'obtint ; & pour cet ef-
 fet on l'envoya dans une maison dans la
 cour du Palais chez M^r. de la Grange, où
 toute la terre l'alla voir. Monsieur fut
 embarrassé de cet aventure : il la fit néan-
 moins partir un jour avant l'arrivée de la

Cour pour aller au Bourg de la Reine, de quoi la Cour ne fut pas satisfaite; elle prétendoit que Monsieur auroit dû faire sortir Madame la Princesse dès le jour qu'elle arriva. La Reine me fit fort bon accueil à son retour; toutes les troupes de Bellegarde, soit les Régiments de M^r. le Prince, ses compagnies d'Ordonnance, ou quelques autres troupes de personnes attachées à lui, qui s'étoient jettées dans cette place lors de sa prison, furent cassées. On ne s'étonnera pas s'il avoit beaucoup de serviteurs parmi les gens de guerre, après avoir si souvent commandé les armées du Roi avec tant de succès, & y avoir requis tant d'estime & de réputation. Ainsi l'affection qu'ils avoient tous pour son service les porta à aller tous trouver à Stenai Madame de Longueville, ce qui composa un corps fort considérable avec les troupes qui avoient suivi M^r. de Turenne, lesquelles étoient composées de personnes attachées à lui, & qui avoient servi sous lui en Allemagne. Monsieur de Turenne commanda cet armée pour le service de Monsieur le Prince.

Mondevergue arriva en ce temps-là d'Allemagne, & n'apporta autre nouvelle, sinon que l'on m'y souhaitoit fort. Les Ministres ne s'étoient pas ouverts à lui

sur le sujet du mariage , il croyoit que cela venoit de ce qu'il étoit auprès de M^r. le Cardinal , & que par cette raison on n'avoit voulu prendre aucune confiance en lui. M^r. le Cardinal Mazarin me tint là-dessus mille beaux discours , & m'assura qu'il vouloit travailler fortement à faire réussir l'affaire. Mondevergue me dit un jour qu'il venoit de chez M^r. le Cardinal , qu'il lui avoit dit , je veux proposer à Mademoiselle d'envoyer en Allemagne Saujon : je fus assez sotte pour trouver cela à propos. Le soir chez la Reine , M^r. le Cardinal me confirma le même dessein , je remis à le proposer à Monsieur qui y consentit ; de sorte que le voyage de Saujon fut résolu : on lui donna les plus belles & les plus amples instructions du monde , il me les montra : je les trouvai admirables , & je ne doutai point qu'avec cela & la capacité de Saujon , dont j'étois persuadée , l'affaire ne réussît , son départ me donna grande joie. Celui de la Cour pour Compiègne arriva bientôt après. Madame de Longueville avoit traité avec les Espagnols , qui lui donnerent des troupes sous le commandement du Baron de Clinchamp. Elles se joignirent avec celles de Monsieur de Turenne ; de sorte que cette armée se rendit considérable ; elle entra

en France, assiégea Guise pendant que nous étions à Compiègne, & cette place fut secourue.

L'averfion que le Parlement de Bordeaux & beaucoup de la Noblesse de Guyenne avoient contre M^r. le Duc d'Epèrnon, fit naître des rumeurs dans ce pays-là; de maniere que l'on en vint à l'extrémité, on y fit la guerre tout de bon. Cela obligea Madame d'Epèrnon à revenir à Paris; elle arriva dans le temps que j'avois la petite-vérole; elle eut tant de bonté & d'amitié pour moi, qu'elle me voulut voir en cet état. La guerre de Guyenne eut quelque relâche; le Maréchal du Pleffis-Praslin, qui y avoit été de la part du Roi, avoit en quelque maniere pacifié les affaires. Madame la Princesse y alla avec M^r. le Duc d'Enguien son fils; Messieurs les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, & force personnes de qualité qui étoient dans les intérêts de M^r. le Prince. Comme la nouvelle vint à la Cour de leur arrivée à Bordeaux, le Roi manda Monsieur qui étoit à Paris & tous les Ministres, dont la plus grande partie étoit à Paris pour lors. M^r. le Chancelier étoit exilé, & M^r. de Châteauneuf étoit Gardes-Sceaux. L'on résolut que la Cour iroit à Bordeaux en diligence; Monsieur de-

meura pour commander à Paris, & on laissa auprès de lui M^r. le Tellier, Secrétaire d'Etat, pour les expéditions; M^r. de Châteauneuf demeura aussi, & quelques autres Ministres. M^r. le Duc de la Meilleraie avoit accepté le commandement de l'armée, & y étoit arrivé peu de temps avant le Roi. L'on rappella M^r. d'Epernon, il vint voir Leurs Majestés à Angoulême, & delà s'en alla à Loches. Le Maréchal de la Meilleraie vint au-devant de Leurs Majestés à Coutras, lieu fort renommé pour la bataille que le Roi mon grand-pere y gagna lorsqu'il étoit Roi de Navarre; ce lieu appartient à M^r. le Prince *. Le Maréchal de la Meilleraie retourna à l'armée, † & ne la trouva pas si belle qu'il la croyoit. Il n'en dit point la vérité à la Reine, il lui dit qu'elle étoit la plus belle du monde, quoiqu'elle fût fort foible : il n'y avoit pas d'artillerie, bien que cela fût absolument nécessaire pour un siege.

Monsieur de Comminges, Capitaine des Gardes de la Reine en survivance de Monsieur Guitault son oncle, avoit été quelque temps absent de la Cour; il avoit

* A cause du Duché de Fronzac.

† Quand nous allâmes à Libourne, M. le Cardinal fit un voyage à l'armée.

fait un voyage en Guyenne pour les affaires du Roi, & à son Gouvernement de Saumur qu'il avoit depuis peu. Comme je l'estimois fort, & que j'avois bien de la confiance en lui, je lui parlai du voyage de Saujon, & lui contai comme cela s'étoit fait. Je lui dis qu'il étoit déjà arrivé à Vienne; il me dit: Si Votre A. R. me permet de lui dire mes sentiments là-dessus, je lui dirai que je suis au désespoir que vous ayiez consenti que Saujon fît ce voyage, & je ne comprends pas comment il a été assez mal-habile homme pour accepter cette commission. Il ajouta: Vous êtes la plus grande Princesse du monde, le plus considérable parti qu'il y ait présentement dans l'Europe & en France; cependant il faut qu'il paroisse que l'on fait des démarches pour vous marier avec l'Empereur, qui est un homme vieux, qui a des enfants, & lequel, en quelque état qu'il fût, devoit s'estimer trop heureux de vous venir demander à genoux; que néanmoins on connoisse dans le monde que c'est par votre participation que l'on agit, & que cela se fait par une personne que l'on fait être tout-à-fait à vous: je vous avoue que cette affaire fera une tache à votre vie, & que je voudrois avoir donné tout ce que je puis espérer, & m'é-

re trouvé à Paris lorsque l'on vous parla de ce voyage ; j'aurois dit à V. A. R. tout ce que je lui dis présentement ; & si elle n'avoit pas goûté ces vérités, j'aurois bien empêché Saujon de partir, parce qu'il n'est pas capable de cette commission ; quoiqu'il ne manque pas d'esprit, il n'est pas propre pour les affaires de la nature de celle dont il est chargé, & il n'a aucun agrément pour la conversation. Je fus fort persuadée de tout ce qu'il me dit, & je compris fort bien qu'il avoit raison ; je fus fort fâchée de ne l'avoir connu que lorsqu'il n'y avoit plus de remède.

Il vint des Députés du Parlement de Paris pour faire de propositions de paix avec les Bordelois ; on ne les voulut pas écouter, ni même leur permettre de demeurer à Libourne une nuit ; ils n'y firent que dîner. Monsieur envoya le Coudray-Montpensier pour le même sujet, & il disoit que rien n'étoit plus nécessaire que cette paix, que les ennemis étoient forts sur la frontiere de Champagne. Comme j'avois conçu le voyage de Saujon fort défavantageux pour moi, je n'avois pas aussi l'esprit en repos, & je ne souhaitois pas que les autres en eussent plus que moi, ainsi j'avois peur que la paix ne se fît, &

je fouhaitois que cette guerre durât jusqu'à ce que l'on fût l'événement de la négociation de Saujon. Je ne desirois pas d'aller à Paris avant ce temps-là ; si je ne fouhaitois pas l'affaire avec autant de passion que j'avois fait, aussi ne m'étoit-elle pas tout-à-fait indifférente. Le desir de voir continuer la guerre se trouva conforme à celui de la Cour, je fis bien sur cela ma cour à la Reine. Le Coudray alla à Bordeaux, où on lui fit des propositions de paix qui ne furent pas bien reçues. La Reine, qui vouloit le renvoyer à Paris sans faire de réponse à Bordeaux, me demanda si j'avois quelque pouvoir sur son esprit ; je lui dis que oui, & il étoit vrai : elle m'ordonna ensuite de lui persuader de dire à Monsieur que l'on ne vouloit pas de paix à Bordeaux, que l'on l'avoit fort mal reçu, & même que l'on l'avoit traité fort incivilement. Je parlai à le Coudray de la maniere que la Reine l'avoit désiré, il me promit de faire ce que je desirerois. J'écrivis à Monsieur conformément à ce que je lui avois dit. M^r. le Cardinal me pria d'écrire à Madame de Fouquerolles, qui étoit lors de mes amies, & de lui mander qu'elle montrât ma lettre à Monsieur le Président de Mesmes & à Monsieur d'Avaux

son oncle, qu'ils étoient tous deux de mes amis, & particulièrement le dernier; qu'ils avoient confiance en moi, & qu'ainsi on ajouteroit foi à ce que diroit le Cou-dray, quand on verroit Messieurs de Mes-mes persuadés de la même chose. Le Cou-dray partit chargé de beaucoup de let-tres & peu de vérités, dont j'ai eu bien du scrupule depuis.

La nouvelle de l'acouchement de Ma-dame arriva; elle eut un fils, ce qui me réjouit infiniment; toute la Cour en té-moigna sa joie: je fis faire des feux de joie, & je n'oubliai rien pour donner des marques de la mienne, que je sentoís dans le cœur tout de même que je le fai-sois paroître. J'écrivis à Leurs A. R. dans des transports capables d'amollir les ro-chers pour jamais; Monsieur me témoi-gna être persuadé de mes sentiments, par la lettre qu'il m'écrivit pour me donner part de cette heureuse naissance; Mada-me ne douta pas aussi de ce que je sen-tois pour elle par l'affection que j'ai tou-jours eue pour ma Maison. Pendant que je suis sur le chapitre de Madame, le séjour de Libourne ne fournissant rien d'ailleurs qui mérite de charger mes Mé-moires, je serai bien-aîsé de rapporter ici un récit auquel j'ai pris beaucoup de

plaisir; c'est la maniere dont Madame sortit de Nancy, quand elle alla trouver Monsieur en Flandres.

Le mariage de Madame n'étoit pas déclaré lorsque Nancy fut assiégé par l'armée du Roi; elle fut bien embarrassée, & ne savoit que devenir. Le Roi ne vouloit point absolument ce mariage; de sorte qu'elle craignoit de tomber entre les mains des François, & appréhendoit la persécution que M^r. le Cardinal de Richelieu auroit pu exciter contre elle: ce qui la fit résoudre à se sauver à quelque prix que ce fût. Elle croyoit ne pouvoir trop hasarder pour se maintenir dans une condition qu'il lui étoit si avantageuse; elle prit ses mesures pour cela avec M^r. le Prince François de Lorraine son frere, qui étoit demeuré à Nancy comme elle. Il envoya demander un passe-port pour sortir de Nancy avec trois de ses Gentilshommes, pour aller à un autre lieu du nom duquel je ne me souviens pas; on lui accorda le passe-port: Madame s'habilla en homme, elle essaya une perruque blonde, elle ne venoit pas bien; elle en prit une de même que ses cheveux, & se barbouilla le visage avec de la suie, mit l'épée au côté, & s'en alla dire adieu à Madame de Remiremont,

avec laquelle elle demeuroid, & qui logeoit dans le même couvent où elle avoit été mariée. Elle effraya fort toutes les religieuses qui étoient à l'oraison, de voir un homme à cinq heures du matin dans leur Eglise; elle se recommanda à Dieu, & ensuite elle fortit. Monsieur son frere passa au travers de l'armée du Roi; on arrêta son carrosse où elle étoit, au quartier de Monsieur du Châtelier Barlot qui étoit Maréchal-de-camp; on ne voulut pas le laisser passer qu'on n'eût montré le passeport. Madame dit que cela lui donnoit de grandes inquiétudes, de peur qu'il ne vînt; il l'eût sans doute reconnue; par bonheur il étoit si matin qu'il n'étoit pas levé; il envoya faire compliment à M^r. le Prince François de ce qu'il n'avoit pas l'honneur de le voir, que la crainte de le faire attendre l'en empêchoit. Quand ils furent à trois lieues de Nancy, Madame monta à cheval sur une *pie* qu'elle avoit amenée ici avec elle, & il y a peu d'années qu'elle est morte: elle avoit avec elle un vieux Gentilhomme son domestique, & un à M^r. son frere. Ils allerent droit à Thionville, où ils arriverent heureusement: ils attendirent qu'un Gentilhomme qu'elle avoit envoyé au Gouverneur fût de retour; elle se

coucha sur l'herbe à la porte de la ville, & elle étoit si lassée qu'elle ne pouvoit plus se tenir à cheval. Ils avoient trouvé en chemin des gens de guerre, ce qui les obligea de se jeter dans un bois où ils furent trois ou quatre heures. Comme Madame attendoit son Gentilhomme qui étoit allé vers le Gouverneur, la sentinelle railloit, & disoit : Voilà un jeune cadet qui n'est encore guere accoutumé à la fatigue. Le Comte de Veil, qui étoit Gouverneur de Thionville, & qui avoit ordre de l'Infante de laisser passer tous ceux qui viendroient de la part de Monsieur de Lorraine, se douta que c'étoit Madame : il envoya un Officier à la porte la quérir, de peur que s'il y alloit lui-même cela ne la fît reconnoître. Dès qu'elle fut dans la ville, la femme du Gouverneur lui envoya des habits, & elle Palla voir après.

Madame demanda au Comte deux couriers, un pour dépêcher à Monsieur à Bruxelles, & l'autre à Monsieur de Lorraine, afin que ni l'un ni l'autre ne fût en peine d'elle. Quand elle se fut un peu reposée, l'impatience ne lui permit pas de demeurer long-temps à Thionville, elle s'en alla à Bruxelles; Monsieur vint au-devant d'elle à quelques journées. L'on

peut juger de la joie qu'ils eurent de se voir : la Reine mere vint aussi au-devant d'elle avec l'Infante, qui eut pour Madame des bontés aussi grandes qu'elle avoit eues pour la Reine & pour Monsieur. Elle les avoit logés dans son palais, elle l'y logea aussi Madame, à laquelle elle envoya des coffres pleins de toutes sortes de choses depuis les plus nécessaires jusqu'aux plus jolies, dont on puisse s'aviser. Cette Princesse avoit trouvé moyen de joindre la magnificence à la vertu la plus haute & la plus sévère, c'étoit la plus grande Princesse qui eût jamais été, & il ne s'en trouvera point dans les Histoires qui ayent aussi dignement gouverné les Etats, ni avec tant d'approbation, ni avec tant d'amitié des peuples qu'elle a fait les siens : elle étoit très-charitable & la meilleure du monde ; elle répondoit elle-même à toutes les requêtes des pauvres, comme elle faisoit à celles des Grands. Si je voulois dire toutes les grandes qualités qu'elle possédoit, & dont j'ai oui parler quelquefois à Monsieur & à tous ses gens, il faudroit un volume entier ; cela même me détourneroit de la suite de mon discours ; c'est pourquoi il suffit de ce que j'ai dit pour témoigner la reconnaissance que j'ai des bontés & des hon-

neurs que Monsieur & Madame en ont reçus.

Revenons à Libourne, où l'on fut un mois depuis le départ de Monsieur le Coudrai à s'ennuyer assez. Il y faisoit une chaleur horrible : pour en moins sentir l'incommodité, la Reine demeuroit tout le jour sur son lit sans s'habiller que le soir, ainsi elle ne voyoit personne ; j'étois toujours dans sa chambre : le plus grand divertissement que j'eus étoit d'écrire à Paris, je n'aimois pas lors à lire, ce que j'aime beaucoup présentement. Après ce temps-là, la Cour alla à Bourg, qui est sur la riviere de Dordogne, presque vis-à-vis le Bec d'Ambez. La situation en est fort agréable, ce qui contribuoit à avoir moins d'ennuis : pour moi je regardois sans cesse à la fenêtre de ma chambre arriver des bateaux ; & quand j'étois chez la Reine, je travaillois tout le jour en tapisserie. Quoiqu'il fût le plus beau temps du monde, la Reine ne voulut point se promener, ce qui me donna beaucoup de mortification de ne bouger d'une chambre.

Monsieur le Cardinal alla au siege de Bordeaux, qui fut un siege imaginaire ; on prit un fauxbourg avec peu de résistance, & cependant on en fit un bruit comme si c'eût été une occasion admir-

ble : M^r. le Cardinal étoit au haut du clocher de St. Yvony , (ce fauxbourg s'appelle ainsi) à regarder ce qui se passoit. Je pense que Monsieur le Maréchal de la Meilleraye s'entendoit avec ceux de dedans, puisqu'après avoir pris une si grande quantité de Places [qu'il en a prises si heureusement & si vaillamment, il est bien à croire que Bordeaux étant une méchante Place, qu'on attaquoit du côté le plus foible, il l'auroit pu emporter en bien peu de temps.

Monsieur, qui étoit à Paris, & qui voyoit le mauvais état des affaires du Roi de tous côtés par les entreprises bizarres de Mr. le Cardinal Mazarin, lequel pour venger Monsieur d'Epemon, laissoit la frontiere sans troupes, & l'abandonnoit aux ennemis pour prendre Bordeaux, renvoya Mr. le Coudray avec Messieurs de Lartége & Bitault, Conseillers du Parlement de Paris, avec ordre de la Compagnie de travailler incessamment avec les Députés qui viendroient de Bordeaux, à faire la paix. Le Coudrai avoit aussi ordre de S. A. R. de se joindre à eux pour représenter à Leurs Majestés de quelle importance étoit cette affaire. On eut nouvelle à la Cour qu'ils venoient ; & quand ils furent venu, la Reine & M^r. le Car

dinal Mazarin en furent fort fâchés, & me dirent que c'étoit le Coadjuteur & M^r. de Beaufort qui faisoient faire cela à Monsieur, & la Reine ajouta qu'elle mourroit de peur qu'ils ne voulussent faire sortir M^r. le Prince. Là-dessus j'entrai dans ses sentiments, j'avois la même frayeur : je souhaitois avec passion que Monsieur le Prince passât sa vie en prison. Les Députés de Bordeaux, qui avoient envoyé des passe-ports, arriverent en même-temps que ceux de Paris ; ils ne conférèrent point avec M^r. le Cardinal Mazarin, ils conférèrent avec M^r. Servien, le Maréchal de Villeroy, & les Secretaires d'Etat. Les Députés de Bordeaux étoient sept ; savoir, un Président à Mortier, trois Conseillers, un Procureur Syndic de la Ville, & deux autres Bourgeois ; on conféra plusieurs fois sans rien conclure. J'étois logée à Bourg chez un de ces Conseillers, & c'étoit dans cette maison-là où ils s'assembloient, & où ils étoient tout le jour, ce qui me fit faire connoissance avec eux. Comme Monsieur se mêloit de cette affaire, les Députés de Bordeaux m'en venoient aussi rendre compte fort soigneusement : le peu d'occupation que j'avois me faisoit prendre soin d'en envoyer quêrir tous les jours quelques-uns pour savoir

ce qui se passoit dans leurs conférences : ce qui les accoutuma à m'en venir dire des nouvelles, sans que j'eusse la peine dans la suite du temps de les envoyer chercher. Il se rencontra quelque difficultés dans leur Traité, ce qui les obligea de s'en retourner à Bordeaux, où Messieurs les Conseillers de Paris & le Coudray allerent aussi. Pendant cette premiere conférence, il n'y avoit pas de treve ; M^r. le Maréchal de la Meilleraye avoit la goutte, & M^r. le Cardinal étoit au camp.

Cependant il arriva un courier avec la nouvelle que Monsieur de Turenne étoit entré fort avant en France, & qu'il devoit être à Dammartin la nuit qu'il étoit parti, (ce lieu n'est qu'à huit lieues de Paris) & que l'Archiduc étoit à Fîmes, que l'on avoit été obligé sur cette nouvelle d'ôter les prisonniers du Bois de Vincennes, & de les amener à Marcouffy, qui est un vieux château très-fort, appartenant à M^r. d'Entragues. J'allai parler de cela à la Reine, qui me traita de ridicule ; trois jours après elle le fut, on n'avoit osé le lui dire d'abord, il fallut qu'elle en apprît la nouvelle par M^r. le Cardinal Mazarin, autrement elle ne l'auroit pas cru. On favoit aussi comme l'Archiduc avoit écrit à S. A. R., qu'il

avoit plein pouvoir de faire la paix, & que pour ce fujet il avoit grande envie de le voir & de conférer avec lui : sur quoi S. A. R. lui fit réponse qu'elle le fouhaitoit avec passion, & qu'elle envoya le Baron de Verderonne avec Dom Gabriel de Toledé qu'il lui avoit envoyé, pour lui rapporter de ses nouvelles. La Reine ne crut celle-là non plus que les autres. S. A. R. envoya un courier pour demander un plein pouvoir de traiter, que l'on trouvât bon qu'il menât avec lui M^r. le Nonce du Pape & M^r. l'Ambassadeur de Venise, que l'Archiduc avoit témoigné desirer de voir, & que M^r. d'Avaux l'accompagnât. Il jugeoit que l'on ne pouvoit pas se passer de lui par la grande connoissance qu'il avoit des affaires; il avoit été Plénipotentiaire à Munster, & il n'étoit pas d'avis qu'on envoyât M^r. Servien qui étoit en horreur aux peuples, dans l'opinion que l'on avoit que c'étoit lui de qui on s'étoit servi pour empêcher la paix générale. La Reine me fit l'honneur de m'envoyer M^r. de Lionne son Secrétaire, pour m'apprendre cette nouvelle, & il me lut la lettre. Je me trouvai un peu mal ce jour-là : l'après-dînée la Reine me vint voir, & me témoigna qu'elle ne croyoit pas que les Es.

pagnols voulussent la paix, & qu'ils se moquoient; pour moi qui la fouhaitois avec passion, je le croyois. M^r. le Cardinal revint, & on envoya à Monsieur un pouvoir le plus grand & le plus ample, à ce que l'on dit, qui ait jamais été donné à homme de sa condition. En ces rencontres on se fie quelquefois plus à un particulier qu'à de grands Princes. M^r. le Cardinal Mazarin ne parut point satisfait de ce que Monsieur avoit envoyé Verderonne, & avoit fait réponse à l'Archiduc, avant que d'en faire demander la permission au Roi; il trouvoit que c'étoit trop faire le maître, & cela n'est pas tout-à-fait sans raison, il y eut plus de gens pour que contre cette opinion. Je crois que M^r. le Cardinal Mazarin n'avoit pas trop envie que l'affaire réussît, & il n'avoit pas tort de ce côté-là. Pour moi qui n'étois pas faite pour lui cacher ce que je pensois, je lui dis que je ne pouvois pas blâmer Monsieur de ce qu'il avoit fait, que le rang qu'il tenoit dans l'Etat par sa naissance, & celui que lui donnoit encore une Régence, ne lui permettoient pas d'attendre une réponse de la Cour pour une affaire qui paroissoit aussi belle & aussi avantageuse que l'étoit celle d'une conférence en l'état où étoient

les affaires, les ennemis étant aux portes de Paris, qui payoient par-tout, & qui par cette raison feroient bénits des Peuples qui étoient révoltés de tous côtés : en forte qu'il étoit à craindre que s'ils venoient, on ne les recût fans que Monsieur le pût empêcher. Enfin, je lui dis toutes les raisons qui pouvoient prouver celles que Monsieur avoit, le service qu'il rendoit au Roi & à son Etat, quand même cela ne réussiroit pas, que le blâme tomberoit sur les Espagnols, & que lui en son particulier seroit justifié de ce que l'on l'accusoit d'avoir empêché la paix à Munster; que si elle se faisoit, rien n'étoit plus avantageux dans un temps où tout étoit en trouble, & que ce seroit le moyen de garder M^r. le Prince tant qu'on voudroit en prison, que son parti étoit à bas. Je raisonnai de toute ma force, je ne fais si je raisonnois bien. Les Députés revinrent de Bordeaux; l'ennui que j'eus à Libourne m'avoit fait changer la pensée que j'avois de reculer la paix de tout mon possible, en un desir fort ardent de l'avancer si je pouvois; de sorte que je parlois tous les jours à M^r. le Cardinal Mazarin pour le porter à l'accommodement, & je lui représentois l'intérêt que j'avois à y contribuer : ce qu'il

recevoit fort bien. Il rioit & me disoit : Vous respirez par vos fenêtres un air Bordelois qui pourroit à la longue vous faire devenir Frondeuse. Les affaires s'avancerent, on fit une treve, pendant laquelle on eut dessein de se rendre maître de la Ville, parce qu'on y entroit librement. M^r. le Coudray, que j'avois un peu corrompu pendant que j'étois à Libourne, se laissa achever de corrompre par M^r. le Cardinal Mazarin : il me dit de Bordeaux, pendant qu'on entre librement en cette Ville, si on se faisoit d'une porte, on verroit beau jeu. Je ne fis pas semblant de le remarquer, je jugeai cependant au ton dont il me le disoit, que l'on l'avoit proposé, & que la bonne foi n'étoit pas la chose à quoi l'on prit le plus garde en cette affaire : comme je suis fort sincere, cela me choqua au dernier point.

M^r. Servien trouva quelque obstacle nouveau à la paix : ce qui donna lieu à tous de crier : on disoit qu'il étoit ennemi de la paix. Sur quoi je pris la liberté de dire à la Reine que l'on ne devoit pas faire de difficulté de conclure la paix ; que si elle se rompoit, on recevrait un fort grand affront de lever le siege de Bordeaux, & qu'on seroit bien contraint

d'en venir-là ; qu'il n'y avoit plus d'armée , que les malades l'avoient fait périr faute de munitions , que du côté de Paris l'on donneroit l'Arrêt de 1617 , qui étoit celui qui fut donné contre le Maréchal d'Ancre , qui excluait les étrangers du Gouvernement , & qui étoit l'épouvantail du Cardinal Mazarin. Elle me répondit : Hé bien , quitte pour n'aller jamais à Paris. Je lui dis , il faudra renoncer à Paris & à toutes les Villes où il y a des Parlements qui donneront le même Arrêt ; & si les affaires s'aigrissent , les Présidiaux feront les mauvais aussi , & l'on n'ira plus que dans les Bourgs fermés. Hé bien , dit la Reine , il s'y faudra résoudre , & me reprocha que j'étois Frondeuse. Je lui répliquai , je vous dis la vérité , & personne ne vous la dit ; & je vous avoue que pour une difficulté de rien , cela est bien étrange de vouloir passer ses jours de Village en Village , & par-là exposer l'autorité du Roi qui est déjà si déchue. Le soir j'en dis bien davantage à M^r. le Cardinal Mazarin. Je ne fais si ce fut la peur que je lui fis , ou quelque espérance de négociation par M^r. de Bouillon , ils accorderent l'amnistie , telle que les Bordelois vouloient. Les Députés saluerent Leurs Majestés , &

s'en retournerent. Monsieur le Cardinal me dit que le lendemain il devoit voir M^r. de Bouillon à trois lieues de Bourg. Je lui dis, vous serez bien-aisés tous deux, vous vous promettrez tout ce que vous ne tiendrez pas. Il partit pour ce voyage le matin comme il avoit dit, je demeurai tout ce jour-là enfermée dans ma chambre à lire les lettres que j'avois reçues de Paris, & à y faire réponse. L'on me vint dire que Madame la Princesse alloit arriver; cela me surprit assez, je m'en allai diligemment chez la Reine, qui me dit lorsque j'entrai: Hé bien, ma niece, n'êtes-vous pas bien étonnée de savoir Madame la Princesse si près? Je lui dis, oui, Madame, je l'ai su par hasard, & j'en suis bien-aise; sans cela je ne l'aurois pas vue, j'avois fais dessein de ne point fortir. Elle me dit, je vous l'aurois mandé; je ne lui répondis rien, elle vit bien que ce procédé ne me plaisoit pas. Elle envoya un Gentilhomme à Madame la Princesse lui faire des compliments, & Monsieur le Maréchal de la Meilleraye l'alla quérir au bord de l'eau. Comme M^r. le Cardinal Mazarin vint chez la Reine, il s'approcha, & dit à la Reine devant moi: Monsieur n'est pas ici, il ne faut rien faire sans la partici-

pation de Mademoiselle ; du moins il ne se plaindra pas qu'on agisse sans lui quand elle y fera. Ensuite il dit, il faut aviser si on recevra Madame la Princesse devant le monde ou en particulier : Mademoiselle, dites votre opinion. Je répondis, si on me l'avoit demandée pour des affaires plus importantes, je la donneroie pour des bagatelles ; je n'ai point eu de part à celles-ci, je ne veux point avoir de part aux autres. Ils résolurent de la voir en particulier. La Reine entra dans la chambre avec le Roi, Monsieur frere du Roi, M^r. le Cardinal, le Maréchal de Villeroy & moi. Je tirai à part M^r. le Cardinal Mazarin, & je lui dis : Voici un mystere que je ne comprends pas, je vois bien pourtant par les empressements que l'on a pour Madame la Princesse, qu'il y a quelque négociation, vous en ferez mauvais marchand si vous agissez sans Monsieur ; il vous abandonnera, & vous ne sauriez vous passer de lui : quoique vous vous flattiez de M^r. le Prince, il ne vous protégera jamais contre Monsieur. Il me jura & protesta qu'il n'avoit rien fait, que l'arrivée de Madame la Princesse étoit un pur hasard. Je lui dis que je le souhaitois pour l'amour de lui, que j'étois assurée que Monsieur

ne

ne le trouveroit pas bon, & que tout au moins il lui manderoit de prendre garde à ce qu'il faisoit; parce qu'à la fin il s'accableroit de tant de mauvaises affaires, que quelques bontés qu'il eût pour lui, il seroit contraint de l'abandonner.

Comme nous étions en cette conversation qui fut assez longue, Madame la Princesse entra : elle avoit été faignée la veille, ce qui lui faisoit porter une écharpe mise si ridiculement aussi-bien que le reste de son habillement, que la Reine eut grande peine à s'empêcher de rire aussi-bien que moi. M^r. le Duc d'Enguien étoit avec elle, le plus joli du monde, & M^{rs}. les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault. Après avoir salué la Reine, elle lui parla de sa maladie & de son fils, puis ils se jetterent à genoux devant Leurs Majestés pour leur demander la liberté de M^r. le Prince, ce qu'elle fit de mauvaise grace. La Reine les releva, & leur répondit peu favorablement; sa visite fut fort courte. Je lui allai faire mon compliment; M^{rs}. de Bouillon & de la Rochefoucault demeurèrent après elle un moment; ils me vinrent voir ensuite. J'écrivis à Monsieur une fort longue relation de tout ce qui s'étoit passé, persuadée que M^r. le Cardinal Mazarin

n'auroient pas hâté de lui rendre compte de ce qu'il avoit fait, j'écrivis jusqu'à quatre heures du matin : ce qui fut cause que le lendemain M^e. la Princesse me trouva encore endormie lorsqu'elle me vint voir ; mes femmes furent assez habiles pour m'éveiller. Elle me parut telle qu'elle avoit accoutumé d'être, & je ne trouvais pas que les affaires l'eussent beaucoup faite : ce qui me fit croire qu'elle avoit eu peu de part à tout ce qui avoit été fait en son nom. Elle ne me parla que de bagatelles, & à peine me répondit-elle quand je lui fis des compliments pour M^r. son mari.

L'après-diner Monsieur le Cardinal, qui croyoit être le plus persuasif de tous les hommes, m'entretint quatre heures du zele qu'il avoit pour le service de Monsieur, de l'amitié que Monsieur avoit pour lui, de celle qu'il avoit pour moi, & de l'envie que le mariage de l'Empereur réusît, dont je ne me souciois plus : je ne prenois presque pas la peine de lire les lettres que Saujon m'écrivoit. Il me parla aussi des soins qu'il avoit pris, & de l'envie qu'il avoit eue de me marier au Roi d'Espagne ; il fit une récapitulation de ce qu'il m'avoit dit tant de fois ; quand il ne savoit plus que me dire, il

s'enquit de mon bien & de mes affaires, dont j'étois mal informée, le tout étoit entre les mains des gens de Monsieur. Il crut me faire sa cour de me proposer de parler à Monsieur pour m'en faire donner la disposition que j'avois de l'argent, qu'il vouloit être mon Intendant: il n'y eut bagatelles dont il ne m'entre tint, quoiqu'elles n'eussent nul rapport à l'affaire dont il étoit question, à quoi je revenois toujours. Je lui dis, il n'y a bassesse dont vous ne vous avisiez ce matin. Comme M^r. Lâiné, qui est à M^r. le Prince, & qui vient de Bordeaux, étoit avec moi, il est venu un de vos Pages le quérir pour dîner, & lui dire que vous l'attendiez: nous nous sommes moquez de vous, lui & moi. Voyez, m'a-t-il dit, que son ministère est à craindre; avant-hier il me vouloit faire pendre, aujourd'hui il me veut donner à dîner. Le Cardinal Mazarin me répondit que ce n'étoit pas lui, & me donna une fort mauvaise excuse. Le soir M^r. Lâiné, que je connois assez, me vint dire adieu: Je lui dis, je vous trouve bien ridicules tous de négocier avec M^r. le Cardinal Mazarin pour la liberté de M^r. le Prince; si c'est sans la participation de Monsieur, ce n'est rien faire; M^r. le Prince vou-

dra-t-il être obligé à un tel homme, & s'engager à prendre sa protection contre toute la France qui le hait fort; je ne le crois pas; & quoique je n'aime point votre M^r. le Prince, je ne laisserai pas que d'être bien-aïse que Monsieur s'unisse avec lui, & le fasse fortir. Lainé m'assura fort qu'il n'avoit écouté aucune des propositions de M^r. le Cardinal, & qu'il favoit bien que M^r. le Prince ne sortiroit jamais que par Monsieur. Nous étions tous deux assez mal informés de ce qui se passoit à Paris dans ce temps-là, les amis de Monsieur travailloient à les unir d'intérêt Monsieur & lui.

Ce fut dans ce temps-là que M^r. de Nemours, qui s'étoit engagé dans le parti de M^r. le Prince par l'entremise de Madame de Châtillon, voulut le sauver: l'entreprise manqua pour n'avoir pas été bien conduite. Nous partîmes pour Bordeaux le même jour que M^r. Lainé pour Moulon: il alloit faire exécuter le traité, & cesser toutes les hostilités qui se commettoient par la garnison contre tout le Berry. Comme nous étions dans le bateau, M^r. le Cardinal Mazarin me dit: M^r. Lainé, qui nous voudroit brouiller, m'a bien dit des particularités, & il me rapporta mot pour mot la conversa-

tion que j'avois eue le soir avec lui ; ce qui me surprit sans que je le témoignasse. Je lui dis , il a donc bien fait des tentatives de tous côtés ; il m'a dit que vous lui aviez fait mille propositions d'accommodement sans Monsieur , & il m'a semblé ne lui pouvoir pas moins répondre que de la maniere que j'ai fait ; cela est assez vraisemblable , il n'est guere habile homme de croire nous brouiller. Il fut assez surpris de ce que je lui avois parlé de lui si librement. Ce voyage se fit fort agréablement ; le temps étoit le plus beau du monde , & les avenues de Bordeaux fort agréables : les navires , qui étoient venus pour le siege , arriverent tout le jour que la paix fut signée ; ils nous accompagnerent , & firent grand feu à notre arrivée à Bordeaux ; les canons de la Ville y répondirent , toute la Cavalerie étoit en haye au bord de l'eau ; elle fit une décharge. Le Corps de Ville vint haranguer le Roi avant qu'il sortît du bateau ; il y avoit sur le quai une foule de peuple incroyable , l'on témoigna grande joie de voir le Roi , & l'on ne dit pas un mot à M^r. le Cardinal Mazarin : l'on craignoit que l'on ne criât au Mazarin , ce qui eût été assez bizarre devant le Roi ; ces gens-là l'avoient pris d'un air à en

pouvoir tout craindre. Nous trouvâmes à la porte de la Ville des troupes d'Infanterie en haye avec des Officiers, cela me surprit. Selon le traité, le Bourgeois devoit quitter les armes, & les troupes du Roi ne devoient bouger de leurs quartiers. Je demandai au Cardinal Mazarin, qui sont ces gens-là? Il me répondit, je n'en fais rien. Je lui dis, ils sont bien mal vêtus, & ont la mine trop aguerrie pour des Bourgeois, & les Officiers saluent trop bien. Je demandai, qu'elle troupe est-ce-là? Ils répondirent, le Régiment de Navailles : Je n'en parlai plus.

Dès que j'eus mené Leurs Majestés à l'Archevêché où elles logeoient, je m'en allai en mon logis. C'étoit chez M^r. le Président de Pontac, dont la femme est ma parente, & sœur de M^r. de Thou; son logis est fort beau & fort magnifique : quoique je n'eusse nulle connoissance qu'elle dans la Ville de Bordeaux, je ne laissai pas de recevoir bien des visites dès le jour même de mon arrivée. Je ne me trompai pas, quand je jugeai que les troupes ne feroient pas un trop bon effet : j'appris que le Parlement, qui vit avant l'arrivée du Roi toutes les portes prises par des gens de guerre contre ce que l'on avoit promis, s'assembla pour résoudre

d'aller saluer le Roi, & fit des plaintes aux Députés, qui avoient négocié à Bourg, de l'infraction du traité, & même il fut proposé de reprendre les armes. Dans la crainte que la nuit suivante l'on ne fît quelque entreprise, il fut résolu que les Députés chercheroient M^r. le Coudray, & qu'ensemble ils iroient trouver ceux avec qui ils avoient traité. Comme ils croyoient M^r. le Coudray Mazarin, ils jugerent à propos de me venir trouver, ils me conterent l'affaire, & me prièrent de l'envoyer quérir, ce que je fis aussitôt. Je lui dis de s'en aller trouver la Reine, & de lui dire l'importance dont cela étoit, puisque, pour avoir manqué à ce que l'on avoit promis, sûrement on prendroit les armes dans la Ville; l'embarras où l'on se trouveroit, & les mauvaises suites qui en arriveroient, avec le méchant effet que cela feroit dans les pays étrangers. La Reine dit à le Coudray: Mademoiselle devient furieusement frondeuse, & lui témoigna n'être pas tout-à-fait contente de moi. Comme j'étois assurée qu'elle ne m'en osoit rien dire, je ne faisois pas semblant de le savoir. L'on promit à le Coudray que l'armée commenceroit à passer l'eau dès le lendemain, & que l'on ne feroit gardes aux portes

que jusqu'à ce qu'elle fût passée, de crainte que les Soldats & Cavaliers n'entraissent dans la Ville, & n'y fissent du désordre. Ces Messieurs à qui il vint rendre réponse à mon logis furent fort contents, & le dirent le lendemain à leur Compagnie, & le firent savoir dès le soir même dans la Ville, pour apprivoiser les esprits qui étoient fort allarmés.

Après que le Parlement & tous les autres Corps de la Ville eurent salué Leurs Majestés, nous allâmes sur la riviere voir tous les vaisseaux : l'on tira mille volées de canon ; toute l'artillerie de dessus fit son devoir, toute la ville de Bordeaux étoit aux fenêtres du port. M^r. le Cardinal Mazarin me disoit, au moins les Bordelois voyent que si on avoit voulu leur faire du mal, l'on le pouvoit avec une si belle armée navale. Pour moi, quoique je ne me connoisse pas en armement naval, je ne trouvais pas celui-là beau, & je ne jugeai cette promenade propre qu'à donner une nouvelle maniere aux ennemis de M^r. le Cardinal Mazarin de se moquer de le voir triompher de si peu de chose. La Ville de Bordeaux est dans la plus belle situation du monde, rien n'est si beau que la riviere de la Garonne & son port : les rues sont belles, & les mai-

fons bien bâties ; il y a de fort honnêtes gens & fort spirituels , & qui sont néanmoins plus propres pour l'exécution que pour le conseil ; ils vont fort vite , & n'ont pas grand jugement. Pendant les dix jours que la Cour y séjourna , personne n'alloit chez la Reine ; & quand elle passoit dans les rues , on ne s'en soucioit guere. Je ne fais si elle avoit fort agréable d'entendre dire que ma Cour étoit grosse , & que tout le monde ne bougeoit de chez moi pendant qu'il en alloit si peu chez elle. Le courier que j'envoyai à Monsieur revint ; & il m'écrivit sur le même ton que j'avois parlé à M^r. le Cardinal Mazarin. S. A. R. lui écrivit une lettre , ainsi que je lui avois prédit , il ne s'en vanta pas. Des qu'il fut que j'avois reçu un courier , il fut dans la dernière inquiétude de savoir ce que l'on m'avoit mandé : il m'envoya le Coudray me questionner , à qui je ne voulus rien dire. Comme je revenois de la Messe , je trouvai M^r. le Cardinal Mazarin chez moi , qui me fit excuse de ne m'être pas encore venu voir , qu'il avoit eu tant d'affaires qu'il lui avoit été impossible : il s'attendoit que je lui conterois en grand hâte tout ce que Monsieur m'avoit mandé , je ne lui en parlai point. Comme je vis qu'il ne m'en disoit

rien, je lui demandai : N'avez-vous pas reçu des nouvelles de Paris ? Et vous, n'en avez-vous point eu, me répondit-il ? Je lui dis que non, qu'il m'étoit venu un courier que j'avois envoyé, que ce n'étoit que pour des affaires domestiques, qu'ainsi je n'avois des lettres que de mes gens qui ne me parloient de rien. Je pense qu'il s'en alla assez mal satisfait de sa visite, & je connus qu'elle avoit été à une autre fin.

Le Parlement de Bordeaux avoit député deux Présidents & dix ou douze Conseillers, pour aller visiter Monsieur frere du Roi ; & à cause de l'obligation qu'ils avoient à Monsieur, de la paix, ils avoient jugé ne lui pouvoir donner des marques d'une plus grande reconnoissance, que de me rendre un honneur qui ne m'étoit pas dû, & de me faire une visite pareille à celle qu'ils avoient faite à Monsieur. Cela avoit fâché M^r. le Cardinal Mazarin, il avoit su qu'ils l'avoient ainsi résolu, & en même-temps de ne le point voir. On les avoit voulu empêcher de voir Monsieur, & ç'avoit été en vain ; il les avoit aussi fait prier de ne me point voir pour satisfaire la Reine, parce qu'ils ne voyoient pas M^r. le Cardinal Mazarin ; ils n'eurent nul égard à sa priere, & vin-

rent chez moi, au sortir de chez Monsieur. Ils me firent une harangue, qui témoignoit la reconnoissance qu'ils avoient envers S. A. R., & d'une maniere aussi fort obligeante pour moi. Mr. le Cardinal Mazarin, qui vit que la visite étoit faite, ne laissa pas d'avoir en tête d'en avoir une, par l'éclat que cela feroit qu'un Parlement lui eût envoyé des députés. Il crut que cette députation, qui ne s'étoit point faite à son arrivée, se devoit faire à son départ. Le Comte de Palluau me vint voir; c'est un homme fort attaché à M^r. le Cardinal Mazarin, qui a beaucoup d'esprit, & qui est de fort agréable conversation, avec lequel je prenois beaucoup de plaisir. Après avoir été quelque temps avec moi, & m'avoir trouvée avec des gens du Parlement qui me voyoient souvent, (les Gascons se familiarisent aisément, & font bientôt connoissance) il me dit: Ne voulez-vous pas faire voir le crédit que vous avez parmi ces gens-là, & rendre un service à un de vos amis? Je lui demandai quel service, & à quel ami; il me répondit, à M^r. le Cardinal Mazarin, faites-lui rendre une visite. Je lui répondis, s'il m'en prie je le ferai, sinon je ne m'en mêlerai pas; il croiroit que je me voudrois faire de fête, & cela feroit

assez ridicule de croire avoir du crédit auprès des gens que je ne connois que depuis peu de temps. Sur quoi il me dit, il feroit de meilleure grace à vous de le faire sans qu'il vous en priât. Je l'assurai que je n'en ferois rien. J'allai chez la Reine, Palluau y vint me dire, il faut que vous parliez de ce que je vous ai tantôt dit à M^r. le Cardinal Mazarin; je l'assurai pour la seconde fois que je n'en ferois rien : nous disputâmes longtemps là-dessus, & je lui témoignai que je connoissois bien que c'étoit de la part de M^r. le Cardinal Mazarin que l'on me parloit, & qu'ainsi toutes ces façons étoient inutiles : il me l'avoua, & me pria de n'en point parler. Cependant, pour disposer les affaires de maniere que M^r. le Cardinal les agréât, nous convînmes que lorsque le Parlement seroit chez la Reine, si M^r. le Cardinal étoit auprès de moi, je lui dirois, demandez à Palluau ce que nous avons dit tantôt. Il s'y trouva, & je le lui dis : il me répondit, M^r. de Palluau me l'a dit, & je vous en suis très-obligé; je ne me foucie point de ces gens-là; quand ils me viendroient voir, je leur ferois fermer la porte, si ce n'étoit pour le service du Roi qu'il est nécessaire que je les voye; il me fit mille rodomontades,

& conclut par me prier de faire tout mon possible pour qu'ils l'allassent voir. J'envoyai quérir tous ceux que je connoissois, & avec M^r. le Coudrai je les pressai fort : ils me dirent tous que si je le leur ordonnois de la part de S. A. R., ils le feroient, qu'autrement cela ne se pouvoit. Je leur dis que je croyois que cela feroit fort agréable à S. A. R., que je ne leur pouvois pas dire qu'il me l'avoit commandé, que je n'avois point d'ordre. Le lendemain ceux à qui j'avois parlé firent cette proposition à la Compagnie, & on la trouva si ridicule au Palais, qu'il eût mieux valu qu'on n'en eût point parlé. Quant à moi, M^r. le Cardinal prit si mal ma démarche, qu'il m'accusa de lui avoir fait cette piece ; de quoi je ne me fouciois guere.

Quoique je me divertisse bien à Bordeaux, j'avois une telle envie d'aller à Paris, que j'étois fort aise de rebuter M^r. le Cardinal Mazarin, & l'obliger à partir le plus promptement qu'il se pourroit ; ce qui arriva, & j'eus une grande joie de me voir en chemin. Nous trouvâmes à Saintes Monsieur l'Archevêque d'Ambun, qui étoit envoyé de la part du Clergé pour supplier Leurs Majestés de permettre que l'on mît Monsieur le

Prince de Conti en liberté pour le traiter, parce qu'il étoit en danger de sa vie. Cet Envoyé ne fut point agréable; & comme on en fut averti, on lui fit dire que l'on ne le vouloit pas voir, & M^r. le Cardinal Mazarin & la Reine me dirent, l'Archevêque d'Ambrun est de vos amis, il faut que vous le détourniez de nous parler de cette affaire. La Maison de la Feuillade a toujours été à S. A. R. Le pere & trois enfants sont morts à son service, ainsi j'avois beaucoup d'habitude avec eux; l'Archevêque en son particulier a toujours été de mes amis. Je l'envoyai quérir, & lui proposai ce que l'on m'avoit ordonné. Je le trouvai d'une fort bonne volonté pour ce que je lui disois, & plus disposé à suivre les ordres de la Cour que ceux de son Corps; & je me suis depuis apperçue que l'envie de se mêler d'affaires l'en a fait charger d'aussi bonnes pour plaire à la Cour, qu'il suivit à cette même intention mes conseils. Je rendis compte de ma commission à M^r. le Cardinal Mazarin, puis la Reine, qui furent très-satisfaits: de sorte que M^r. l'Archevêque d'Ambrun salua Leurs Majestés & le Cardinal sans parler de rien.

La Reine vit à Saintes une dévote séculière dans les Carmélites, laquelle étoit

impotente, qui lui avoit fait dire par Madame de Brienne qu'elle fouhaitoit avec passion de la voir; elle lui avoit fait dire la même demande lorsqu'elle avoit passé, & elle la pria pour lors de lui envoyer quelque personne de créance à qui elle pût confier ce qu'elle avoit à dire. La Reine y avoit envoyé le Pere Faure, Cordelier, lequel est à présent Evêque de Glandeves, * qui n'avoit osé à son retour à Libourne dire à la Reine tout ce qu'il avoit su de la dévote, parce que cela étoit directement contre M^r. le Cardinal Mazarin. Il étoit parti d'Angoulême pour l'aller trouver à la Rochelle, où elle demouroit, & s'étoit faite porter exprès à Saintes pour voir la Reine à son passage. M^r. de Glandeves dit à la Reine, Madame Lainé (elle s'appelloit ainsi) ne m'a rien voulu dire, & ne veut parler qu'à Votre Majesté: la Reine l'alla voir, & eut avec elle une fort longue conversation qui m'ennuya beaucoup, & à tel point que je m'en impatientai. Je m'approchai pour l'interrompre, & j'entendis que la Reine lui disoit: Vous ne le connoissez pas, il n'a d'autres intérêts que ceux du Roi: je me doutai qu'elle parloit du Cardinal Mazarin.

* Il fut depuis Evêque d'Amiens.

Comme nous fûmes dans le carrosse, la Reine dit à Madame de Brienne, quelle visite vous m'avez fait faire ! Je lui dis, je crois, Madame, que vous n'offrirez point de chandelles à Saintes. Tu as donc oui ce qu'elle m'a dit ? Je lui répondis que j'en avois oui une partie ; sur quoi elle me répliqua, elle m'a tenu mille discours contre M^r. le Cardinal ; c'est une pauvre femme à qui on a fait dire tout cela, & n'en dit pas davantage.

J'ai su depuis qu'elle lui avoit dit que M^r. le Cardinal portoit un tel malheur à la France, & à elle, qu'il seroit cause de leur ruine ; que si elle ne le chassoit dans peu, on le chasseroit par force ; & que pour marque de la vérité de ce qu'elle lui disoit, elle l'assuroit qu'elle seroit malade dans trois jours, ce qui arriva ; lorsqu'elle fut à Poitiers, elle eut la fièvre, & fut contrainte de se faire saigner. Ce mal lui continua jusqu'à Amboise, où elle fut obligée de séjourner huit jours, pendant lesquels son mal augmenta jusqu'à donner de la crainte : ce qui fâcha fort M^r. le Cardinal Mazarin ; il avoit toutes les impatiences possibles d'être à Paris pour persuader S. A. R. de consentir qu'on menât M^r. le Prince au Hayre, quoique l'on lui eût envoyé

plusieurs couriers pour cela, il n'avoit jamais voulu; ce qui donna à la Cour de grands soupçons de ce qui est arrivé depuis. M^r. le Cardinal Mazarin me proposa d'aller un jour à Paris pendant le séjour de la Reine à Amboise, ce que j'aurois pu faire aisément en deux jours en relais; j'en avois un prétexte le plus beau du monde, Madame de Guise ma grand'mere étoit malade, & je n'osois m'embarquer à ce voyage sans la permission de S. A. R. Pendant ce temps-là la Reine se porta mieux, & l'on partit: l'intention de M^r. le Cardinal Mazarin avoit été que j'eusse fait en sorte auprès de S. A. R. qu'il vînt au-devant de Leurs Majestés à Orléans; j'aurois toujours été avec lui, & tâché de le persuader à consentir à ce qu'on vouloit lui proposer.

Sur les chemins, M^r. le Cardinal Mazarin me faisoit part des nouvelles qu'il recevoit qui ne lui étoient pas agréables; on lui mandoit que les amis de M^r. le Prince n'abandonnoient pas Monsieur, & faisoient de grands progrès auprès de lui; que Madame de Chevreuse, le Coadjuteur, Madame de Montbazon, & toute cette caballe de Fronde, & leurs dépendants, étoient dans les intérêts de M^r. le Prince. La Princesse Palatine avoit beau-

coup servi à toute cette union : elle com-
mença en ce temps-là à se rendre confidé-
rable, & à faire parler d'elle dans les af-
faires ; auparavant l'on n'avoit parlé que
de ses aventures pendant que la Reine
de Pologne étoit ici : quoique sa sœur,
& l'aînée, elle ne la voyoit guere, ce qui
se remarquoit, elles logeoient dans la
même maison. M^r. de Guise, tout Arche-
vêque de Reims qu'il étoit, la recher-
choit comme s'il eût été en l'état où il est
maintenant, d'une maniere à la vérité
toute extraordinaire ; il faisoit l'amour
comme dans les romans : quand il sortit
de France, elle en étoit aussi sortie ; peu
de temps après, elle s'habilla en homme,
& s'en alla droit à Besançon pour passer
delà en Flandre ; elle s'y fit appeller Ma-
dame de Guise ; lorsqu'elle parloit ou écri-
voit, elle disoit, mon mari ; elle n'o-
mettoit rien de tout ce qui déclaroit son
mariage. Pendant qu'elle étoit à Besançon
& lui à Bruxelles, il devint amoureux de
Madame la Comtesse de Bossu, qu'il épou-
sa. Elle revint à Paris, & reprit son nom
de Madame la Princesse Anne, comme si
de rien n'eût été : peu d'années après, elle
épousa en cachette, & sans le consentement
de la Cour, M^r. le Prince Edouard, l'un des
cadets de M^r. l'Electeur Palatin. Cette

Princesse fit la paix avec la Reine, elle revint à la Cour; & comme son mari étoit fort gueux & jaloux, & elle d'humeur fort galante, elle l'obligea de consentir qu'elle vît le grand monde, & lui persuada que c'étoit le moyen de subsister & d'avoir des bienfaits de la Cour: alors elle suivit son inclination, & força celle de son mari par la raison & la nécessité: à la guerre de Paris, son mari prit emploi, & ce fut alors qu'elle fit grande amitié avec M^r. de Longueville & le Prince de Conti.

La Cour ne trouva pas Monsieur à Orléans, comme elle avoit espéré, ni même M. le Tellier qui y devoit venir. L'on apprit seulement que l'on avoit pendu en effigie M. le Cardinal Mazarin à tous les carrefours de Paris, ce qui ne lui étoit pas agréable. L'on trouva M^r. le Tellier à Pluviers, qui n'assura pas que S. A. R. viendrait à Fontainebleau, ni qu'elle eût des sentiments favorables pour la Cour. On y fut trois ou quatre jours, sans que S. A. R. y vînt: M^r. de Châteauneuf y arriva, & assura qu'il y viendrait; comme il étoit de la cabale du Coadjuteur, qui devenoit le favori de Monsieur, il se faisoit valoir de ce que Monsieur faisoit. Le Roi & M^r. le Cardinal Mazarin fu-

rent au-devant de Monsieur ; l'on peut juger par les empressements que l'on avoit de sa venue de ceux qu'ils lui témoignèrent. Monsieur ne fut pas sitôt arrivé, qu'il lui marqua le déplaisir & le ressentiment qu'il avoit eu, lorsque l'on avoit transféré M^r. le Prince du bois de Vincennes. J'ai dit, à ce qu'il me semble, que c'étoit à cause de l'approche des ennemis que l'on avoit transféré les Princes : il est bien vrai que l'on se servit de ce prétexte, & cependant on les mena à Marcouffy, sans que Monsieur le sût, que lorsqu'ils y étoient, contre la parole que la Reine lui en avoit donnée. Lorsque l'on partit pour aller en Guyenne, la Reine dit à M^r. de Bar, qui gardoit les Princes, & en présence de Monsieur, qu'il ne les remît en liberté, ni qu'il ne les transférât par les ordres de l'un ou de l'autre séparés, mais seulement quand il en verroit un signé de tous deux ensemble. Je crois avoir appris ceci en un voyage que je fis à Blois, depuis que j'ai écrit ce qui est ci-devant : comme je ne m'amuse à ces mémoires que pour moi, & qu'ils ne seront peut-être jamais vus de qui que ce soit, au moins durant ma vie, je ne m'attacherais point à les corriger, persuadée que je ne ferois pas mieux, parce que je

ne me crois pas capable d'en connoître les défauts. Revenons au sujet.

On peut juger si Monsieur avoit lieu d'être satisfait, il voyoit que l'on ne vouloit transférer M^r. le Prince au Havre, que pour être en lieu où M^r. le Cardinal Mazarin en fût absolument le maître pour s'en servir dans un grand besoin, & que quand il seroit abandonné de tout le monde, le lâcher comme une foudre pour accabler tous ses ennemis, & dissiper tout ce qui lui seroit contraire; l'on pouvoit assez faire ce jugement. M^r. le Prince avoit été si heureux, qu'il sembloit que rien ne lui pût résister; & comme ce n'étoit point le compte de Monsieur que cela se fît sans sa participation, il y résistoit: je l'allai voir à sa chambre à Fontainebleau, il y étoit fort en colere. Il me déchargea son cœur, & me dit que quelques moyens que l'on employât pour avoir son consentement à ce changement, il ne le donneroit jamais, & que c'étoit le vrai moyen d'augmenter les troubles, par les raisons que j'ai dites que l'on croyoit que M^r. le Cardinal Mazarin avoit pour cela; que le Parlement fronderoit plus que jamais, & qu'il étoit résolu de ne se plus mêler de rien. Il ne vint point chez la Reine ce jour-là, l'on

fit force allées & venues ; enfin , il y vint le soir. Les affaires au-lieu de s'adoucir, s'aigrirent , il se sépara d'avec la Reine de cette maniere. M^r. le Cardinal Mazarin envoya vers la pointe du jour m'éveiller pour me prier de m'en aller chez Monsieur , pour voir s'il n'y auroit point moyen de le faire demeurer ; sa résolution étoit si fortement prise , que rien ne le put arrêter. La Reine envoya M^r. le Comte d'Harcourt quérir les Princes à Marcouffy , & les mener au Havre , & dit à Monsieur , puisque vous ne voulez pas y consentir lorsque les affaires du Roi le requierent , il suffit. Monsieur dit , le Roi est le maître , ce n'est pas mon avis : ainsi il partit pour Paris assez mal content ; la Cour le suivit un jour après. Monsieur ennuyé de ce qui se passoit , s'allia tout-à-fait avec les amis de M^r. le Prince : ce détail m'est tout-à-fait inconnu. Monsieur qui favoit l'averfion que j'avois pour M. le Prince , se cacha de moi ; & quand les affaires sont passées , & qu'on n'a point le dessein de les écrire , l'on s'en informe peu. En ce temps-là je ne croyois pas être jamais en lieu où cette pensée me pût venir. Tout ce qui vint à ma connoissance , est que Monsieur agit de concert avec le Parlement pour la liberté de Monsieur

le Prince , à quoi il réussit , comme je dirai ci-après.

Madame la Princesse mourut à Châtillon après une longue maladie , dans les sentiments les plus beaux & les plus chrétiens qu'il est possible. Elle avoit vécu dans ses dernières années avec beaucoup de dévotion , & même cela lui faisoit abandonner les intérêts de son fils , soit qu'elle fût fort résignée , ou qu'elle eût moins de tendresse. M^r. le Prince fait ce qui en étoit , & pour moi je n'en jugerai pas. M^r. le Cardinal Mazarin partit de Paris pour aller en Champagne ; il reprit Rethel que M^r. de Turenne avoit pris ; ensuite le Maréchal du Plessis-Praslin , qui commandoit l'armée du Roi , donna une bataille à Somme-puy , il la gagna , & fit beaucoup de prisonniers. M^r. de Turenne qui commandoit l'armée de M^r. le Prince , fut fort heureux de se sauver. M^r. le Cardinal Mazarin voulut que l'on l'appellât la bataille de Rethel , parce qu'il étoit dans la ville , & que l'on pût croire que c'étoit lui qui l'avoit gagnée , quoiqu'il en fût à deux lieues ; & sur cette victoire du Cardinal , on fit des vers assez plaisants , ce qui tourna sa bravoure en ridicule. Il m'a semblé que je les devois mettre ici.

L'on doit au Cardinal rémunération.
Sans cet absent Vainqueur l'on n'eût rien fait
qui vaille.

Il a mené nos gens à l'expédition,
Et de loin a gagné la bataille,
Ainsi qu'un Bedeau fait la prédication.

Lorsque la nouvelle de cette journée arriva, S. A. R. étoit au Palais. L'on fut bien-aïse de la mander en ce lieu-là ; on croyoit donner de la terreur à tous les amis de M^r. le Prince, lorsqu'ils sauroient son armée défaite. Cela fit un effet tout contraire ; la peur que M^r. le Cardinal Mazarin ne s'en prévalût les fortifia dans le dessein de servir M^r. le Prince, pour se délivrer par lui d'un tel ennemi. Monsieur, au retour de chez la Reine, me vint dire cette nouvelle, & ajouta, rien n'est moins avantageux à la Cour que le gain de cette bataille ; elle profitera plus à M^r. le Prince de cette manière, que si Monsieur de Turenne l'avoit gagnée.

M^r. le Cardinal revint le dernier jour de l'année 1650 le plus fier & le plus triomphant du monde ; je ne l'ai jamais vu si gai. La Reine étoit encore malade de cette maladie qui avoit commencé à Poitiers, & ne se levoit point. Comme j'entrai dans sa chambre, & que j'approchai

chais de son lit ; elle me dit : Ma niece , avez-vous vu M^r. le Cardinal ? Je lui répondis que non : le Roi qui y étoit l'alla querir , j'allai au-devant lui. J'étois dans la chambre , comme il s'approcha de moi , il se mit presque à genoux , tant il me salua humblement ; je le relevai & l'embrassai : il me fit mille civilités , que je lui rendis. La joie se troubla par les fréquentes assemblées du Parlement , où Monsieur ne manquoit pas d'aller , & où il parloit de me marier , ce qui faisoit craindre à la Cour qu'il ne fût pour M^r. le Prince , dont les serviteurs & les amis commençoient à se rassembler. Il s'en trouva beaucoup à un bal chez la Comtesse de Fiesque la jeune , de qui le mari étoit fort attaché aux intérêts de M^r. le Prince. L'amitié que l'un & l'autre avoient pour lui , étoit cause que la Comtesse ne me voyoit pas si souvent qu'elle a fait depuis : je vis à ce bal le Comte de Tavanne & plusieurs autres attachés à M^r. le Prince , à qui je fis de grandes civilités. Cet hyver-là , malgré les inquiétudes & les brouilleries du Palais-Royal , l'on dansa & l'on se réjouit assez. Monsieur de Mercœur faisoit fort le galant de Mademoiselle de Mancini , avec laquelle il étoit presque accordé ; l'affaire en étoit demeurée-là , M^r. le Prince

ne l'avoit pas voulu. Le Parlement faisoit des remontrances fort vives pour la liberté de M^r. le Prince, ce qui obligeoit la Cour à y répondre. Monsieur, qui la souhai-toit, & qui la jugeoit même nécessaire, en pressa la Reine; & ce fut sur cela que M^r. le Cardinal Mazarin fit ce beau discours de Cromwel & de Fairfax, sur lequel Monsieur s'emporta contre lui, & dit à la Reine qu'il ne mettroit jamais le pied dans les Conseils du Roi, tant que ce personnage-là y seroit. Le détail de cette conversation est imprimé & fu de tout le monde; ainsi je ne le mettrai pas ici.

J'étois sortie du Palais-Royal lorsque cela arriva. Le lendemain Goulas, Secre-taire de Monsieur, qui s'en alloit au Ha-vre avec de Lionne pour traiter avec M^r. le Prince sur sa liberté, me conta ce qui s'étoit passé dans ce démêlé de Monsieur & de M^r. le Cardinal Mazarin. Il étoit venu sur ce qu'il se plaignoit que Mon-sieur avoit mis les affaires en un état que l'on ne se pouvoit plus défendre de faire sortir M^r. le Prince, & qu'il n'en fauroit nul gré, parce qu'il paroïssoit que sa li-berté avoit été forcée. Comme je sus ce désordre, je m'en allai au plus vite chez S. A. R. qui me conta toute l'affaire, & me dit qu'il n'iroit plus au Palais-Royal

tant que le Mazarin y feroit. Je ne fus pas fâchée de cette résolution; quoique je n'aimasse pas M^r. le Prince, j'aimois néanmoins tant Monsieur, que j'étois ravie qu'il entreprît deux aussi grandes affaires que celles de faire sortir M^r. le Prince de prison, & M^r. le Cardinal Mazarin du ministère, puisqu'il l'avoit fâché. La crainte que j'avois en même-temps qu'il ne se lassât des embarras de cette affaire, & qu'il ne la poussât pas à bout, me donnoit la dernière inquiétude. Tous les amis de M^r. le Prince vinrent dans cette rencontre au Luxembourg, je leur fis mille compliments; & dans ce moment je résolus de surmonter la déraisonnable aversion que j'avois pour M^r. le Prince. Guitaut, qui est à lui & en qui il a beaucoup de confiance, qui l'a fort bien servi pendant sa prison, me vint voir: je lui fis mille protestations de bien vivre avec M^r. le Prince & avec toute sa Maison, & du regret que j'avois de ne l'avoir pas fait par le passé: il m'assura fort de leur respect & de leur amitié, & de la douleur qu'ils avoient de la manière dont je les avois traités.

Madame de Fouquerolles, qui est la plus intrigante personne du monde, & n'est pas la plus prudente, me vint faire des propositions de la part de M^r. le Car-

dinal Mazarin. Je ne fais si elle auroit été avouée, ou si elle se faisoit de fête : elle disoit que si M^r. vouloit se raccommo-der avec M^r. le Cardinal Mazarin, il lui don-neroît la carte blanche pour faire tout ce que bon lui sembleroit pour lui & pour sa famille, & qu'il pouvoit faire pour moi beaucoup plus que pour les autres. Ce panneau étoit assez beau ; mais je ne fus pas assez ridicule pour y donner. L'après-dî-ner du même jour, Servien me vint trouver de la part de la Reine, pour me prier de faire tout mon possible pour adoucir Monsieur envers le Cardinal : elle me prioit de me souvenir de l'amitié qu'elle avoit toujours eue pour moi ; qu'elle étoit bien fâchée de n'avoir pu m'en donner des marques, & qu'au moment qu'elle avoit dessein de m'en donner de bien sensi-bles, Monsieur se brouilloit avec elle pour l'en empêcher ; que c'étoit ce qui l'affli-geoit le plus ; que quand je ne songerois pas à elle par amitié, je devois y penser par mon intérêt particulier ; que cette brouillerie me seroit tout-à-fait nuisible. Je dis à M^r. Servien que j'avois beaucoup de déplaisir de tout ce qui s'étoit passé, que j'étois très-humble servante de la Reine, que je ferois toujours tout mon possible pour le lui témoigner, qu'elle devoit con-

fidérer qu'il y avoit long-temps que M^r. le Cardinal Mazarin vivoit fort mal avec Monsieur, qu'à sa considération il en avoit beaucoup enduré, & qu'il étoit bien mal-aisé à un homme de la qualité de Monsieur de souffrir de M^r. le Cardinal Mazarin le mépris qu'il en faisoit en toute rencontre.

Je m'en allai rendre compte à Monsieur de cette conversation : les frondeurs de toutes professions étoient en grand nombre au Luxembourg, ils conseillèrent à Monsieur de m'envoyer chez la Reine : j'y allai ; elle me demanda : Hé bien, n'êtes-vous pas bien étonnée de voir que votre pere me veuille persécuter, & chasser M^r. le Cardinal, lui qui l'aimoit avec des passions inouïes ? Monsieur ne hait point M^r. le Cardinal, lui répondis-je, il aime le Roi & l'Etat comme il le doit ; & persuadé qu'il est du mauvais état des affaires, par la connoissance qu'il en a, il croit qu'il ne sert pas le Roi ; c'est la raison qui l'oblige à souhaiter son éloignement. La Reine me répliqua : Que ne l'a-t-il dit plutôt ? Je repartis : le respect qu'il porte à Votre Majesté, est cause qu'il en a souffert tant qu'il a pu, dans l'espérance qu'il avoit qu'il profiteroit des avis qu'il lui donnoit ; lorsqu'il a vu qu'il les méprisoit, & qu'il fai-

soit tout le contraire, il a cru être obligé de faire la déclaration publique qu'il a faite ce matin au Parlement, de peur que l'on ne l'accusât un jour d'avoir mal servi le Roi. Je lui témoignai le déplaisir que j'en avois, & la joie que ce me feroit si l'on pouvoit trouver un tempérament pour tout pacifier: je lui fis toutes les civilités & tous les compliments possibles, à quoi je me sentoís obligée. La Cour fut toute partagée, & l'on s'étonna fort que M^r. le Duc d'Elbœuf se fût déclaré contre Monsieur, à qui il avoit beaucoup d'obligation, & avec qui il avoit traité à la guerre de Paris, pour l'aversion qu'il avoit pour M^r. le Cardinal Mazarin lorsqu'il étoit de ses amis: ainsi il faisoit connoître que l'amitié ou la haine de Monsieur lui en faisoit prendre pour les gens. Il vint pour parler de la part du Roi à Monsieur, qui lui dit: Les paroles du Roi qui sont sacrées ne doivent point être portées par un homme fait comme vous, c'est pourquoi je n'en recevrai point, & le renvoya avec quantité de pareils discours dont je ne me souviens pas. Le Prince de Tarente, fils de M^r. le Duc de la Tremouille, alla aussi s'embarquer mal-à-propos à lever des troupes pour servir Bourdeaux contre M^r. le Prince, lui qui avoit l'honneur d'être son

proche parent : l'on croyoit que c'étoit M^r. le Landgrave de Hesse , dont il avoit épousé la fille , qui l'y avoit obligé. Cela fut trouvé fort étrange , de s'offrir à M^r. le Cardinal Mazarin dans le temps que l'on travailloit à la liberté de M^r. le Prince : je lui en dis mon sentiment , c'est un honnête homme qui est mon parent & mon ami. J'avois bien du déplaisir qu'il eût fait cette faute , qu'il a bien réparée depuis. Il est vrai que M^r. le Prince avoit manqué envers lui dans une occasion où il s'agissoit des intérêts de M^r. de la Tremouille & de M^r. de Rohan ; il avoit été pour ce dernier sans aucune autre raison apparente , que parce qu'il étoit son confident lorsqu'il aimoit Mademoiselle du Vigean.

J'étois toujours au Luxembourg avec des Conseillers , & n'entendois parler à Monsieur que de ce que l'on faisoit au Palais. Je lui témoignai avoir envie d'y aller , à quoi il consentit : j'allai dans la lanterne du côté du Greffe. Ce jour on résolut de nouvelles remontrances au Roi pour l'éloignement de M^r. le Cardinal Mazarin ; l'on en avoit fait un jour devant. Je vis encore ce jour-là la Reine , qui me fit conter ce qui se faisoit au Palais ; je lui fis la plus succincte relation

qu'il me fut possible, je connoissois qu'elle ne lui étoit pas agréable : je la trouvais ce jour-là plus mélancolique qu'elle n'avoit été tous les autres jours ; aussi étoit-ce celui que M^r. le Cardinal Mazarin devoit partir. J'avois fait dessein de me coucher de bonne heure, parce que je m'étois levée fort matin : ce que je ne fis pas. Comme je me déshabillois, on me vint dire qu'il y avoit grande rumeur dans la Ville : la curiosité me prit d'aller sur une terrasse qui est aux Tuileries où je logeois, elle regarde de plusieurs côtés. Il faisoit lors beau clair de lune ; je vis au bout de la rue à une barriere du côté de l'eau, des Cavaliers qui gardoient la barriere pour favoriser la sortie de M^r. le Cardinal Mazarin par la porte de la Conférence : les Bateliers se mirent contre les Cavaliers, plusieurs valets & mes violons allerent chasser les Cavaliers de la barriere, il y eut quantité de coups de tirés. Comme je voyois du feu, & que j'entendois des coups, j'envoyai pour faire retirer mes gens, ce qui me fut impossible : je n'avois pour lors pas un honnête homme dans le logis, ils me croyoient retirée ; le grand bruit alla jusqu'à mon écurie, il vint du monde, & ce fut trop tard, il étoit arrivé du désordre dont j'eus.

beaucoup de déplaisir. Ils prirent un prisonnier à cette belle occasion ; il se trouva que c'étoit M^r. de Roncherolles, Gouverneur de Bellegarde. Je marchandai si je devois le laisser aller ; après je songeai que Bellegarde n'étoit pas un lieu où M^r. le Cardinal Mazarin pût se retirer ; j'envoyai un Gentilhomme le querir, nommé la Guériniere, & je lui fis force excuses de ce qui lui étoit arrivé, & en sa présence j'envoyai querir mes gens. Lorsqu'il les eut vus, il jugea bien qu'ils n'étoient pas auteurs de ce désordre, & que je n'étois pas en pouvoir de l'empêcher. Je le fis accompagner pour sa sûreté par mes gens jusques hors la Ville ; il dit à la Guériniere, M^r. le Cardinal devoit passer par ici : j'avois un homme avec moi, je l'ai envoyé avertir de prendre un autre chemin. L'on avoit pris en même-temps d'Estrades, Gouverneur de Dunkerque, en qui M^r. le Cardinal Mazarin avoit beaucoup de confiance ; ce qui me le fit garder jusqu'à ce que je fusse de Monsieur ce que j'en ferois. J'y envoyai Préfontaine mon Secrétaire l'en avertir, & en même-temps que Monsieur le Cardinal Mazarin étoit parti, & que mes valets de pied l'avoient vu passer en habit gris, & qu'il avoit pris le chemin de la porte de Ri-

cheliu. Cet avis n'étoit pas une nouvelle pour Monsieur, il favoit bien que M^r. le Cardinal Mazarin devoit s'en aller, & il avoit promis à la Reine que l'on n'iroit pas après lui. Il me manda de laisser aller Monsieur d'Estrades que j'avois fait mener dans le gros pavillon des Tuileries. afin que, si l'on venoit me le demander de la part du Roi, je pusse dire, il n'est plus ici. Je mandai en même-temps à la Guériniere, à qui je l'avois donné en garde, de le mener par le Pont-rouge au Luxembourg : je trouvai que Monsieur avoit bien de la bonté de le laisser aller ; s'il l'eût retenu, il étoit maître de Dunkerque ; le Lieutenant de Roi, nommé St. Quentin, étoit son domestique, homme d'esprit & qui eût bien servi son S. A. R. J'obéis à ses commandements, je ne voulus point voir d'Estrades ; après l'avoir tenu plus long-temps que Roncherolles, il me sembla qu'il se devoit plaindre de moi, & que les personnes de ma naissance ne doivent voir les captifs que pour leur donner la liberté. J'envoyai Préfontaine pour la lui donner, & lui faire des compliments de ce que je ne l'avois pas vu, parce que j'étois déshabillée.

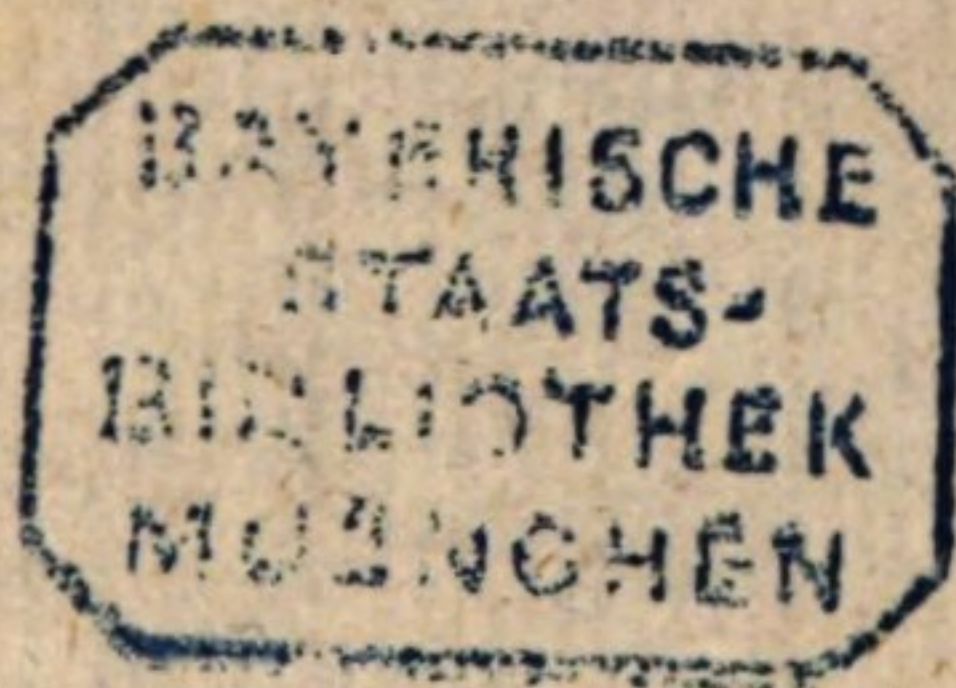
L'on eut peur que le Roi ne partît :

de Paris, les Bourgeois prirent les armes, & firent garde aux Portes : comme il y avoit quantité d'Officiers des troupes de M^r. le Prince, & même de leurs Cavaliers, ils faisoient des gardes des Cavalerie aux avenues du Palais-Royal, battoient l'estrade toute la nuit, & arrêtoient les passants. Un soir que je revenois du Luxembourg, une vedette m'arrêta : je lui demandai qui il étoit, il me répondit : Je suis des Chevaux-légers de M^r. le Prince, & j'ai ordre de M^r. Guitaut de ne laisser passer personne. Je lui dis : Quoi, vous ne me connoissez pas ? Il me dit qu'il me connoissoit bien, qu'il croyoit que je ne trouverois pas mauvais qu'il obéît exactement à ce qui lui avoit été commandé, & enfin il me laissa passer. Tous les Gens du Roi & de la Reine mouroient de peur de s'en aller ; de sorte que l'on avoit tous les jours cent avis du dessein que Leurs Majestés avoient de se sauver, & des déguisements qu'ils destinoient pour cela ; jamais je n'ai rien vu de si plaisant. Monsieur envoyoit tous les soirs Desbouches, qui étoit à lui, donner le bon soir à la Reine, & avoit ordre de voir le Roi, afin de détromper les Gens qui disoient qu'ils s'en vouloient aller. Jugez comme ce compliment étoit agréable à la Reine.

l'on menoit Desbouches chez le Roi, qui le voyoit dans son lit; quelquefois il revenoit deux fois, & même tiroit son rideau, & l'éveilloit. La Reine s'en est bien souvenue; & à dire le vrai, ces circonstances ne s'oublient guere. J'allois pendant ce temps-là tous les jours au Luxembourg. Le lendemain que M^r. le Cardinal fut parti, je trouvai le carrosse de Monsieur dans la cour: cela me surprit, parce que l'on me dit que c'étoit pour aller chez la Reine. Il y avoit beaucoup de gens qui lui conseilloient de faire cette visite; pour moi je n'étois pas de leur avis, & le priai de toute ma force de n'y pas aller, & que le péril étoit bien plus grand après le départ de M^r. le Cardinal; que quand on l'arrêteroit, on diroit: Il ne s'en faut plus prendre à M^r. le Cardinal, il n'y est plus; qu'il devoit attendre que M^r. le Prince fût venu. Il écoutoit volontiers mon avis, parce qu'il donnoit dans son sens, & il est fort soupçonneux aussi-bien que moi: il me semble que l'on ne sauroit blâmer ceux qui le sont sur la liberté qui est si chere. On lui disoit d'ailleurs que la Reine auroit grand sujet de se plaindre, & qu'elle pourroit l'accuser d'avoir de grands desseins par ses craintes, puisqu'il avoit dit que dès que

le Cardinal feroit sorti, il iroit au Palais-Royal; que s'il n'y alloit point, il montreroit que ce feroit seulement un prétexte. Comme il disoit qu'il n'y vouloit pas aller que M^r. le Prince ne fût venu, les gens raisonnables trouverent qu'il avoit raison.

Fin du Tome premier.



222. 1788. 10. 10. 1788.

Le Cardinal de Rohan, Archevêque de Strasbourg, a écrit au Cardinal de Tournon, Archevêque de Vienne, le 10. 10. 1788, pour lui proposer de se rendre à Paris, afin de se concerter avec le Cardinal de Bernis, Archevêque de Sens, sur les affaires de la France.

Le Cardinal de Tournon a répondu au Cardinal de Rohan, le 12. 10. 1788, par une lettre dans laquelle il lui a fait connaître que le Cardinal de Bernis n'est pas en France, et qu'il ne peut donc se rendre à Paris.

Le Cardinal de Rohan a écrit au Cardinal de Tournon, le 14. 10. 1788, pour lui proposer de se rendre à Vienne, afin de se concerter avec le Cardinal de Bernis, Archevêque de Sens, sur les affaires de la France.

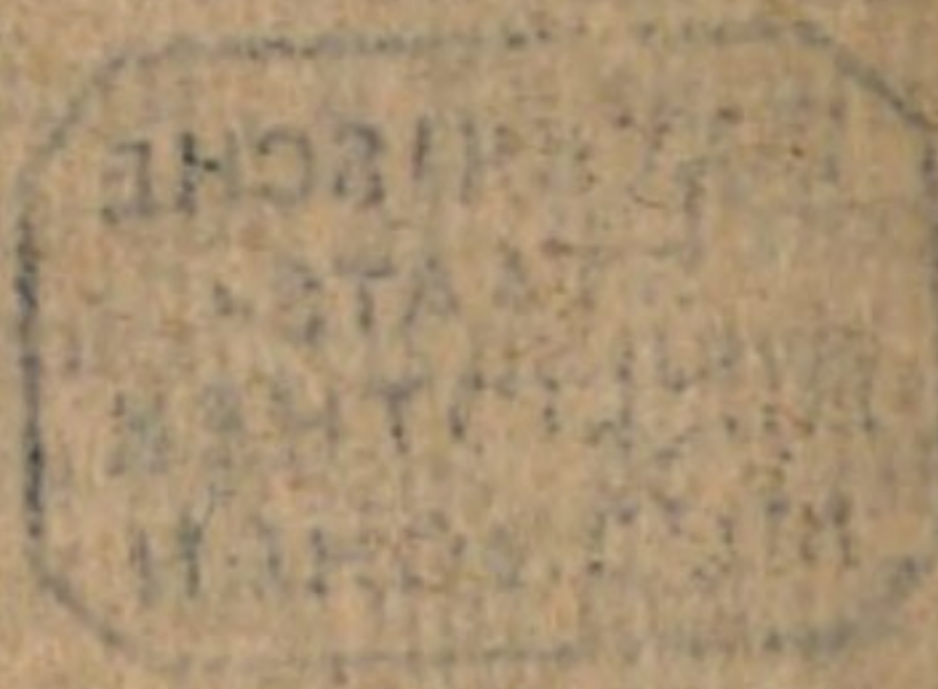
Le Cardinal de Tournon a répondu au Cardinal de Rohan, le 16. 10. 1788, par une lettre dans laquelle il lui a fait connaître que le Cardinal de Bernis n'est pas en France, et qu'il ne peut donc se rendre à Vienne.

Le Cardinal de Rohan a écrit au Cardinal de Tournon, le 18. 10. 1788, pour lui proposer de se rendre à Paris, afin de se concerter avec le Cardinal de Bernis, Archevêque de Sens, sur les affaires de la France.

Le Cardinal de Tournon a répondu au Cardinal de Rohan, le 20. 10. 1788, par une lettre dans laquelle il lui a fait connaître que le Cardinal de Bernis n'est pas en France, et qu'il ne peut donc se rendre à Paris.

Le Cardinal de Rohan a écrit au Cardinal de Tournon, le 22. 10. 1788, pour lui proposer de se rendre à Vienne, afin de se concerter avec le Cardinal de Bernis, Archevêque de Sens, sur les affaires de la France.

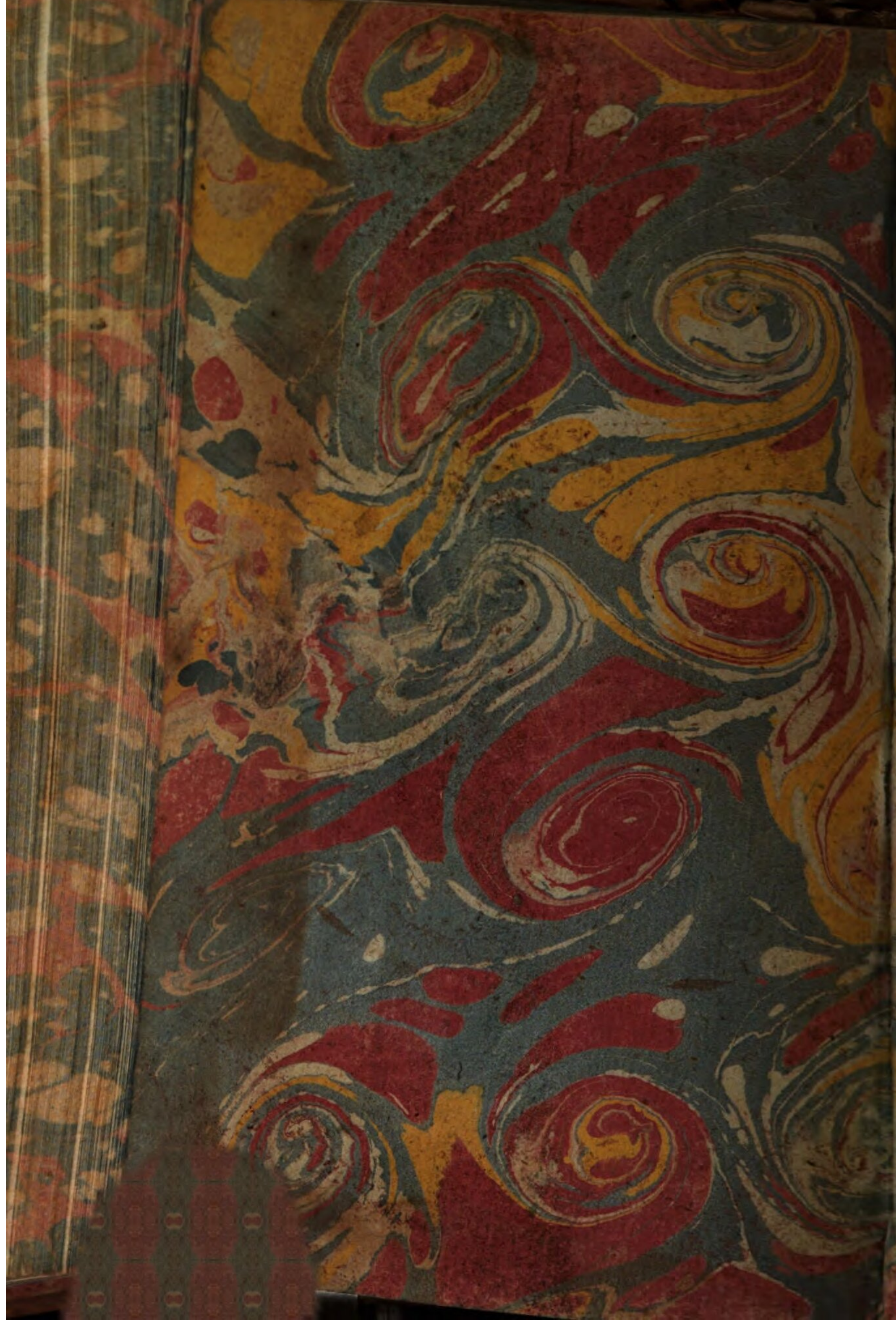
Le Cardinal de Tournon a répondu au Cardinal de Rohan, le 24. 10. 1788, par une lettre dans laquelle il lui a fait connaître que le Cardinal de Bernis n'est pas en France, et qu'il ne peut donc se rendre à Vienne.



au f

8 Vol.

ea f





Montpensier, Anne Marie Louise Henriette D'Orléans de, 1627-1693

Mémoires

Bd.: 1. - XXIV, 325 S.

Maestricht 1776

Gall.com. 402 n-1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10415785-3